



Bruxelles. De Boutmolen.

Le Folklore Brehançon

3F SB 6
Archives
15 18

Le
Folklore
Brabançon

DÉCEMBRE 1960

N° 148

Sur la couverture :

Tirlemont. — Le « Moutmolen » (Moulin à malt) sur la Grande Gêthe,
vu par l'artiste Armand Knoepen.

82-97

Le Folklore Brabançon

ORGANE DU

**Service de Recherches Historiques
et Folkloriques de la Province
de Brabant**

RUE SAINT-JEAN, 4

BRUXELLES

Changement d'adresse

Le Service des Recherches Historiques et Folkloriques de la Province du Brabant est établi actuellement à l'adresse :
4 RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES.

Le prix de l'abonnement du « Folklore Brabançon » est de 125 F, montant à virer au C.C.P. n° 255.91 du Service des Recherches Historiques et Folkloriques de la Province du Brabant.

SOMMAIRE

<i>La Campine anversoise, terre de Chrétienté (suite),</i> par Gladys GUYOT	483
<i>La tour de Saint-Jean à Lillois-Witterzee,</i> par Monique GIENTS	521
<i>Géographie littéraire du Brabant.</i> <i>La Hesbaye thioise,</i> par Joseph DELMELLE	530
<i>La passionnante histoire d'Hiniltrude,</i> par J. H. GROUZE	589
<i>Délicieux Brabant. — Waterloo. Le folklore de la bataille (suite),</i> par Jean CORIN	598
<i>Le premier Congrès de la Fédération des Groupes Folkloriques Wallons Wallons</i>	656
<i>Varia folkloriques et historiques.</i>	661
<i>Bibliographie</i>	665

DÉCEMBRE 1960

N° 148

PRIX : 35 FR.

Le Service de Recherches
Historiques et Folkloriques du Brabant
publie également une Revue
« DE BRABANTSE FOLKLORE »

Au sommaire du no 148
du quatrième trimestre de 1960 :

De Steenberg te Wommersen

Mariabeelden in Brabant

Volkskunde en Oceanografie

Griezellegende bij de Pauwelbende van
Galmaarden

Prutje over de goede oude Tijd

La Campine anversoise, terre de Chrétienté

(Suite)

« Maisons de plaisance »

LES « maisons de plaisance » (*lusthuizen, speelhoven, zomerhoven, huizen van pluisantie*) ont, comme leur nom l'indique, une autre origine que celle, militaire, des châteaux-forts et des *schansen*. L'évolution des armements a rendu inutile l'appareil fortifié du moyen âge, tandis que les conditions économique-sociales attirent tous ceux qui le peuvent à la campagne. Pourtant ces « maisons de plaisance » prolongent encore l'architecture médiévale au xvi^e et au xvii^e siècles, comme nous l'avons vu pour *Rossenstein* et le *Sterckshof* et ce n'est guère qu'au xviii^e siècle, qu'édifiées en style classique français, souvent à l'emplacement d'une vieille ferme, elles sont entourées de beaux parcs et de jardins à la mode du temps.

Leurs propriétaires ont hérité des droits féodaux existant encore, et les paysans leur sont liés par un fermage d'une quinzaine d'années en général, estimé d'après la moyenne des récoltes et payable en argent ou en nature à certaines fêtes, comme le cens⁽¹³⁾. La durée relative de ces contrats incite le fermier (*pachter*) à une mise en valeur des étendues cultivables aussi rationnelle que possible, selon la technique agricole de l'époque et compte tenu de la pauvreté du sol campinois.

Les terres sont souvent partagées entre tous les héritiers, mais parmi leurs propriétaires, on retrouve les mêmes « tribus » fami-

(13) Le fermage se payait au propriétaire du domaine, tandis que le cens était acquitté au propriétaire de la cour censale, c'est-à-dire au seigneur tréfoncier. La même personne réunissait souvent les deux fonctions.

liales formant une certaine concentration domaniale. En tous cas, les « maisons de plaisance » justifiaient pleinement leur appellation par tous les attraits qu'elles présentaient, entourant Anvers d'un demi-cercle de verdure, du S. O. au N. E. Leur den-



Château de Reet.

(Photo Cte André Le Grelle).

sité, élevée dans les villages — maintenant faubourgs de la ville — diminuait au fur et à mesure qu'on s'enfonçait en Campine. Leur histoire est celle même de la région, mais parmi elles, il a fallu faire un choix fort restrictif.

La seigneurie et le château de Reet, huitième et dernier quartier du comté de Cantecroy, appartinrent au xvii^e siècle, à différents propriétaires parmi lesquels les de Cordes, les della Faille et les van den Branden. Ceux-ci les gardèrent pendant cinq générations et en prirent le nom. Jean van den Branden († 1694), secrétaire du Grand Conseil de Malines et de la cour féodale de cette ville, fut anobli en 1689 et fait chevalier en 1691. Sa femme, Anne-Catherine 't Santele, était propriétaire du vieux LANTTEERNHOEF à Deurne, *burcht* contemporain de Gallifort, Cantecroy, etc., incendié par Martin van Rossem et reconstruit plus tard. Un de leurs descendants, Corneille-Jean-Marie van den Branden, agrandit et embellit le château de Reet qui date probablement du xvi^e siècle, d'après un millésime de 1564 retrouvé sur des peintures et ornements. Ce châtelain fit élever, en 1729, deux arcs de triomphe en style corinthien, l'un d'une hauteur de 10 m. à l'intérieur du fossé d'enceinte; l'autre, situé à une distance de 300 m. en vue de la perspective, et il aménagea le parc en forme d'étoile. Le propriétaire actuel est le comte André Le Grelle.

A la fin du xvii^e siècle, le TANGHOF est cité parmi les sept maisons de plaisance à Kontich. Son plan est celui de tous les châteaux de l'époque : la maison, une ferme et des bâtiments annexes, des communs, des jardins, une porte monumentale d'entrée, l'ensemble entouré d'eau. Le style flamand-brabançon fait alterner les briques rouges avec des lignes en pierres blanches; à la fin du xvii^e siècle ou au xviii^e siècle, on érigea le portail de la façade avant en style baroque et on allongea le bâtiment de deux mètres environ. Depuis 1585 jusqu'au début du xx^e siècle, le domaine se transmet toujours par héritage, mais de ce fait, fut souvent partagé. En 1558, il fut acheté par Corneille de Renialmé, d'origine wallonne, attiré à Anvers par les affaires. Son petit-fils, Jean-Charles, hérita du Tanghof en 1585 ainsi que du nom et des armes de son oncle maternel, Arnould de Cordes venu également du Tournaisis à Anvers. Ce Jean-Charles († 1611) se maria trois fois et eut huit enfants de ses femmes successives : Isabelle van der Dift († 1612), Jacqueline van Castre († 1618) et Isabelle de Robiano qui lui survécut jusqu'en 1668. Il fut un grand rassembleur de terres en qualité de seigneur de Wichelen, Cerskamp, Reet, Waarloos, Beerzel près de Malines, etc., acheteur de l'antique « villa » de Diesegem à Mortsel, de

nombreuses fermes autour du Tanghof et du PELGRIMSHOEVE sous Beerzel. Mais sa mort redivisa son vaste patrimoine. La seigneurie de Beerzel et le Pelgrimshoeve passèrent à son petit-fils, Jean-Philippe de Cordes, protonotaire apostolique, qui les légua à son frère, Melchior-François de Cordes. Ils advinrent en 1736, toujours par héritage, à Joseph-François de Man, baron d'Altenrode et de Wever en 1737, d'une famille de juristes brabançons. Son dernier représentant à Beerzel fut le comte André de Saint-Phalle († 1933), fils d'une de Man et d'un officier de la marine française, qui laissa le Pelgrimshoeve au couvent des religieuses du Sacre-Cœur à Jette Saint-Pierre où il avait deux sœurs.



Château de Hemiksem en 1878.

Gravure par Fr. ERTINGER dans CANTILLON, *Les délices du Brabant*, Amsterdam, 1757.

(Cliché M. R. Moretus Plantin de Bouchout).

Entre temps, le Tanghof avait passé, également par héritage, à des familles patriciennes d'Anvers : Tucher, Roose, Gilles et van de Werve.

Hemiksem fut un centre de maisons de plaisance et de promenades pour les citadins à la fin de l'Ancien Régime.

Nous y retrouvons d'abord les Sanders, seigneurs du lieu, et bâtisseurs du château féodal au XIV^e siècle, et de 1518 à 1700,

la famille de Tassis, originaire de Lombardie, chargée du service des Postes dans les États des Habsbourgs, sous laquelle le château s'appela naturellement POSTMEESTERHOF. Au XVIII^e siècle, seigneurie et château furent achetés par François Schilder, chevalier depuis 1732, grand aumônier d'Anvers et propriétaire de l'HOF TER LINDEN à Merksem et d'un hôtel en ville. Son fils, Paul-François, échevin d'Anvers, reconstruisit le château en style Louis XV en 1760, mais ce fut sa nièce Marie-Pétronille Moretus (1721-1798), épouse d'Arnold-François de Pret (1722-1789) qui le reprit en 1771. La famille de Pret joua un rôle de premier plan à Anvers depuis le XVII^e siècle, où elle était venue de Saint-Trond pour s'adonner à un florissant commerce de drap. Giacomo (1643-1703) trafiqua les diamants, le vin, le sucre, les étoffes avec la plupart des pays européens et jusqu'au Pérou. Ses six enfants firent brillamment leur chemin dans la vie. L'aîné, Giacomo († 1736) fut le premier directeur de la Compagnie d'Ostende ; le second, Arnold, père de celui cité plus haut, hérita du vieux *burcht* de Schoten, appelé Calis- ou CALESBERG, du nom de l'intendant Calis qui l'habita au XVII^e siècle. Le troisième, Philippe-Louis, greffier, échevin et bourgmestre d'Anvers, acheta le château et la seigneurie de Vorsselaer en 1716. Une fille, Jeanne, épousa en premières noces l'homme d'affaires d'origine rhénane, Paul-Jacques Cloots, seigneur de Schilde puis baron pour avoir rendu service au marquis de Prié ; en secondes noces, Jean-Albert van Hove. Morte sans postérité en 1764, elle laissa Calesberg à ses neveux de Pret et la baronnie de Schilde à sa nièce Marie-Anne, épouse de Charles-Philippe van de Werve. Les frères de Pret, anoblis en 1715, possédaient encore d'autres propriétés et plusieurs immeubles à Anvers. Leur fortune était d'ailleurs estimée plus honnête par les contemporains que celle des Proli, leurs associés dans la Compagnie d'Ostende. Philippe-Antoine (1766-1838), châtelain d'Hemiksem et de TEN VEKEN à Schelle, fut bourgmestre d'Hemiksem de 1791 à sa mort, mais obligé par Napoléon I^{er} à séjourner à Paris, il se fit remplacer, dans son village, par un adjoint, tandis que sa femme, Justine van Ertborn (1785-1841), beaucoup plus jeune que lui, revint seule à Anvers où elle alimenta la chronique scandaleuse en recevant chez elle le « beau Montrond », ami du préfet Voyer d'Argenson.

D'autres châteaux ornaient encore le cours de l'Escaut à Hemiksem. 'T Hof HENBOKE, de style élégant, construit à la

fin du XVII^e siècle par Jacques Jordaens, échevin d'Anvers et cousin germain du peintre. Le fleuve alimentait des fontaines et jets d'eau, célébrés en vers latins dans le goût mythologique de l'époque. En 1751, la propriété fut achetée par Jean-Charles de Labistrate (1715-1803), seigneur de Laer et de Neerwinde, époux d'Anne-Marthe de Proli (1711-1784), qui aménagea de belles promenades où les Anversois venaient se divertir. Ses



Château de Hemiksem.

(Photo M. G. Magniette).

enfants, parmi lesquels Jean-Charles (1739-1820), échevin d'Anvers, et mari de Catherine Guyot (1747-1820), mirent le domaine en vente publique. Il fut adjugé en 1804 à Henri Moretus (1765-1806) qui le « modernisa », puis il passa au comte Florimond de Brouchoven de Bergeyck (1839-1908), sénateur, qui acheta également le château voisin d'HEMSDAEL, qualifié « d'un des plus beaux de la province » dans les écrits du temps. Maintenant, ces demeures, sauf celle d'Hemiksem qui appartient à M. Gaston Magniette, sont remplacées par des usines, et la poésie a cédé à la production.

En revenant d'Hemiksem, on passe devant CLEVDAEL qui appartient, au début du XVII^e siècle, aux frères Pierre et Ferdinand Hellemans, riches commerçants anversois. Le second fit ériger

le portail d'entrée surmonté du cartouche avec les armoiries Hellemans-Helman, le millésime 1650 et la légende : « *Ex valle Pingpedo* ». A sa mort, en 1658, le domaine passa à son gendre Pascal van den Cruyce, également d'une famille commerçante très fortunée, qui posséda le château de Bouchout-lez-Anvers de 1559 à 1662. Mathieu van den Cruyce, trésorier général des Etats de Brabant au quartier d'Anvers, avait été anobli en 1598 pour avoir libéré Lierre des calvinistes en 1595, à la tête d'une troupe de deux mille hommes entretenus à ses frais. Pascal († 1712), bourgmestre extérieur d'Anvers pendant la guerre de la Succession d'Espagne, réussit à livrer la citadelle, en 1706, au généralissime Marlborough sans qu'il y ait eu de bombardement destructeur. Malgré cela, il fut accusé de trahison avec son collègue van Hove, bourgmestre de l'intérieur.

En 1761, Cleydael, avec les seigneuries d'Aartselaar et de Buerstede, passa à Jean-Égide Peeters, grand aumônier d'Anvers, qui avait épousé Mathilde van den Cruyce. Ces Peeters, établis dans la ville depuis la fin du XVI^e siècle, anoblis en 1682, propriétaires d'une demi-douzaine de terres et de plusieurs maisons de maître, firent des alliances heureuses, favorisées par leur situation de fortune. Edouard Peeters (1612-1672) fut un mécène et une de ses filles épousa un petit-fils de Rubens. Jean-Égide (1725-1786), possesseur d'une remarquable collection de tableaux visitée par le peintre anglais Reynolds, releva, d'une de ses tantes, les fiefs de Vordenstein (29 mai 1772). Il eut quatre filles : l'aînée, Marie-Louise épousa Henri Stier et reçut Aartselaar, Buerstede et Cleydael, la seconde, Thérèse se maria avec Philippe-Louis van de Werve, baron de Schilde, qui reconstruisit l'hôtel au Kipdorp ; la troisième, Françoise, avec Jean-Baptiste Guyot, grand aumônier d'Anvers et acquéreur du château de Proli à Mishaegen (Brasschaat) l'année de son mariage (1786) ; la quatrième, Catherine, avec Henri Joseph Geelhand, seigneur de Merxem.

Les Stier, originaires d'Amsterdam, centre bancaire depuis 1609, furent les premiers banquiers d'Anvers avec les Cogels ; ils émigrèrent aux États-Unis pendant la Révolution française et revinrent au pays en 1815. Ils vendirent leur magnifique collection de tableaux, comprenant entre autres « *Le Chapeau de paille* » par Rubens, en 1822, et ils achetèrent le domaine du Mick à Maria-ter-Heide (Brasschaat), où ils construisirent le château. Charles Stier d'Aartselaar († 1847), dernier du nom, laissa

LE FOLKLORE BRABANÇON

Cleydael à sa sœur Isabelle, mariée à Jean-Michel van Havre, créé baron par Napoléon I^{er} en 1814. Le propriétaire actuel est M. Frédéric Sheid.

Les van Havre possèdent encore le château du *KLIKUIT* à Wijnegem, acquis en 1769 et reconstruit au XIX^e siècle en style classique, et le château *TER LIST* à Schoten qui, en son état actuel, date de 1891.

Les villages de Berchem, Deurne-Borgerhout, Wilrijk, appartiennent à la ville d'Anvers du XVI^e au XVIII^e siècle. En 1745, Wilrijk fut acheté par Pierre van Schorel († 1778), d'Amsterdam, établi à Anvers, type original dans la société conservatrice de l'époque. Partisan enthousiaste des « Lumières » et du despotisme éclairé, homme d'affaires et esthète, il fournit à son ami le comte Charles de Cobenzl (1712-1770), ministre plénipotentiaire de l'impératrice Marie-Thérèse dans les Pays-Bas, les œuvres d'art que celui-ci collectionnait avec amour. Progressiste, il changea l'administration de sa seigneurie en y introduisant des nouveautés : deux échevins, docteurs en droit ; un *gegoede* qui fut Alexandre della Faille de Waerloos, et quatre « extérieurs ». Ces innovations ne furent guère comprises par ses sujets, étonnés et craintifs devant tout changement. Comme premier bourgmestre d'Anvers, en 1761, il voulut acquérir pour la ville la maison de Rubens, mais se heurta à l'incompréhension des échevins. Il acheta le *MIDDELHEIM*, situé entre Wilrijk, Berchem et Mortsel, et connu depuis le XIV^e siècle ; il y fit reconstruire le château de plaisance et aménager le parc par l'architecte parisien Guimard, créateur du quartier du Parc et de la Place royale à Bruxelles.

Malheureusement son fils Charles, un déséquilibré, se ruina, vendit la collection de tableaux si amoureuxment réunie par son père, hypothéqua ses immeubles à tel point que le *Middelheim* et son contenu fut vendu aux enchères en 1820. Depuis 1910, le château est englobé dans le *Nachtegalenpark* (Nouveau parc) de la ville d'Anvers.

L'autre fils, Pierre, bourgmestre d'Anvers comme son père, fit le relief de la seigneurie de Wilrijk en 1777, mais esprit rationaliste il fut membre de la loge « *La parfaite Amitié* » à Bruxelles, puis maître de celle d'Anvers, « *La Concorde universelle* », fondée en 1776 par le marquis de Gages (1739-1787), grand-maître des loges anglaises dans les Pays-Bas autrichiens. Encore extérieurement pratiquant pour ne pas scandaliser ses administrés,



Château de Klaverblad à Wilrijk au XVIII^e siècle.

(Cliché M. R. Moretus Plantin de Bouchout).

il attira dans la loge ses parents et amis — il avait lui-même épousé Jeanne-Catherine van de Werve († 1786) — : les trois beaux-frères, Stier d'Aartselaar, van de Werve de Schilde et Guyot ; de Baillet, d'Oultremont, van Erthorn, van Delft, L. Borrekens dont la bibliothèque contenait des œuvres de J. J. Rousseau et de Voltaire, etc. Ils constituaient un club de gentilshommes, séduits par le programme de liberté et de fraternité qui leur semblait proche du christianisme, mais ils étaient inconscients du rôle antireligieux des loges. La Révolution et ses suites leur ouvrirent les yeux sur l'action de la Franc-Maçonnerie. Van Schorel s'enfuit d'ailleurs sous la Révolution brabançonne par peur des représailles contre les partisans de Joseph II, puis à nouveau devant les « sans-culottes » français en 1792 et 1794.

Encore à Wilrijk, le château *KLAVERBLAD* n'était qu'un *schans* ou une ferme en 1582, transformé au XVII^e siècle en une maison de plaisance, reconstruite, au XVIII^e siècle, en un joli Louis XV par le margrave d'Anvers, Jean-Dominique de Beughem ; il passa par héritage, en 1779, aux van de Werve de Vosselaer. Une des leurs, Reine (1789-1864), épouse de Charles della Faille de Terbruggen, habita plutôt son château de *TER LAEREN* à

Boisschot, d'origine féodale, rebâti au début du XIX^e siècle par Joseph della Faille de Leverghem, membre des États-généraux et dernier seigneur du lieu. Klaverblad fut vendu par les petites-filles de Reine au comte Gonzague Moretus Plantin de Bouchout (1874-1946) qui l'abattit et fit construire le château actuel en Renaissance flamande qui appartient à son fils Henri.

Le ravissant château YPERMAN, en style classique du XVIII^e siècle, simple et harmonieux, a été la propriété, en 1764, de François della Faille de Waerloos et, de 1824 à 1854, de François-Louis Guyot (1783-1858), directeur des contributions dans la province d'Anvers, échevin de la ville, membre du Corps équestre de la province dans le royaume des Pays-Bas. Il avait épousé, en 1808, Caroline van Moorsel, d'une famille de Flandre, et du chef de sa femme, s'adjoignit le nom de Cruyninghem, mais il était plus connu sous l'appellation Guyot-van Moorsel. Il eut huit enfants qui restèrent presque tous célibataires et le seul qui se maria n'eut pas de descendance.

Le beau château ZORGVLIET, dans la seigneurie d'Hoboken, fut reconstruit en style Rococo, mesuré, élégant, à l'initiative du chevalier Arnold-Martin du Bois (1674-1745), seigneur de Vroylande et de Rosenberg, important propriétaire terrien tant en Wallonie qu'à Anvers. L'architecte de la restauration fut Jean-Pierre van Bourscheit (1699-1768), Anversois, fils d'un bon sculpteur. Il rénova avec quelques autres, l'enseignement de l'Académie fondée en 1663 par David Teniers le Jeune, sous l'égide de la gilde Saint-Luc. Principal architecte du style Louis XV, aussi dénommé « Pompadour », « Rocaille » ou « Rococo », dans les Pays-Bas où dominait toujours le baroque rubénien, il édifia, vers 1745, l'actuel Palais royal, au Meir, pour Jean-Alexandre van Susteren, seigneur de 's Gravenwezel. En même temps, il aménageait une nouvelle aile au vieux manoir féodal de ce seigneur et bâtissait pour sa belle-fille, Reine-Françoise du Bois, fille d'Arnold et veuve de Melchior-Joseph van Susteren, dernier du nom, l'hôtel dit « Osterrieth », le plus beau spécimen Rococo dans nos provinces, propriété, de puis 1954, de la banque de Paris et des Pays-Bas qui le fit restaurer. Il dressa encore les plans de deux hôtels de maître pour les du Bois, Longue rue Neuve, dont l'un est le couvent des Dames de l'Instruction chrétienne depuis 1834, de l'hôtel de ville de Lierre, du château Boeckenberg à Deurne pour Marie-Thérèse de Knyff († 1752), fille du bourgmestre d'Anvers, veuve de Jean-Charles Bosschaert et de Jean-Joseph du Bois, décédée sans enfants.

Le PULHOF est une des rares maisons de plaisance à Berchem qui ait survécu aux destructions et lotissements contemporains. Elle date probablement du XVI^e siècle, où elle appartient à des négociants étrangers, puis aux Hooftman, propriétaires de Cleydael, et à leur oncle, le marchand Adrien van Nispen en 1605. Elle alla par héritage à la famille Rubens, et en 1652, au marchand Gisbert Tholinx et à sa fille Marie († 1708), épouse de Gilles du Bois (1618-1687), anobli en 1672, dans la famille duquel elle resta jusqu'en 1792. Elle fut alors achetée par un de leurs parents, membre de la « tribu » Cogels qui rassemblait des propriétés à Deurne où nous la retrouverons. A la fin du XIX^e siècle, elle appartenait à Madame Mayer van den Bergh, fondatrice du musée, Longue rue de l'Hôpital, en souvenir de son fils, peintre de talent, mort jeune d'un accident. Actuellement, elle est louée aux Aumôniers du Travail par la baronne Robert de Hoest d'Alkemade, née Mayer van den Bergh († 1960).



Château d'Yperman à Wilrijk.

(Photo M. F. Beeckmans de Westnieerbeek).

Derrière les installations du « Berchem-Sport », se situait le WAPENHAGE ou HOF VAN HAMBROECK, du nom de son constructeur ou de son propriétaire au XV^e siècle, le margrave Pierre van Hambroeck qui obtint, pour son castel comme pour cinq autres à Berchem, la liberté d'accises. Au XVI^e siècle, il fut acheté par Henri van Berchem, seigneur du lieu, et sa femme, Marguerite van de Werve, puis réuni au Pulhof par Adrien van Nispen, de 1607 à 1652. Cette année là, il fut acquis par Jacomo Guyot

(1589-1653) dont le père, Toussaint, d'une famille originaire de Franche-Comté, mourut à Liège en 1609, mais sa seconde femme resta à Anvers, sa ville natale, avec ses enfants. Jacques, qualifié de *koopman*, grand aumônier en 1615, épousa en 1631, Maria Vinex, d'une famille noble, dont il eut treize enfants parmi lesquels un prêtre, une « fille dévote », cinq qui moururent jeunes et six qui se marièrent avec des membres de familles seigneuriales d'Anvers. Sur la carte de Verbiest, en 1662, Wapenhage est désigné sous le nom de Guyotier. Au partage des biens de Jacomo, le domaine passa à sa fille Catherine (1611-1737), mariée en premières noces à Pedro Marins († 1664) et en secondes à Jean-Baptiste Greyns († 1694), sept fois bourgmestre de la ville, puis, à défaut d'enfants, à ses neveux Guyot qui le vendirent, en 1751, à Joseph Verbiest, négociant, lequel l'embellit considérablement.



Château de Zwarte Arend à Deurne.
(Photo Mme L. van den Wildenberg).

Le château 't GOED TER RIVIEREN, situé à Deurne, remonte à la première moitié du XVII^e siècle, et doit son nom au Schijn et au canal d'Herentals qui l'enserraient. Son fondateur fut un important marchand anversois, Magnus van Bullestraeten, échevin à Deurne qui, par suite d'une garantie imprudente, tomba en

faillite. Après des propriétaires éphémères, le domaine échut en 1618 aux Jésuites d'Anvers, qui avaient déjà acheté la maison de plaisance voisine, VENNEBORG, tandis que leurs confrères de Lierre acquéraient le Sterckshof limitrophe vers 1700. Ils étaient ainsi les plus grands propriétaires terriens de Deurne, avec les Prémontrés de l'abbaye Saint-Michel. A la suppression de la Compagnie de Jésus en 1773, leurs biens furent confisqués par l'État et vendus publiquement, selon l'usage, au Marché du Vendredi à Anvers. Rivieren et le Sterckshof furent achetés par Jean-Baptiste Cogels († 1799), époux d'Isabelle Stier, une des huit enfants d'Albert Stier et d'Isabelle de Labistrate, allies à toutes les familles notables de la ville.

J. B. Cogels transforma complètement l'ancienne maison de plaisance en un château Louis XVI, selon les plans de de Wailly, architecte du roi de France et ceux d'un Hollandais pour les jardins et le parc, planté de magnifiques avenues de hêtres.

Au XIX^e siècle, les Cogels possédaient sept des seize anciens châteaux de Deurne : Rivieren, Venneborg, Sterckshof, Boeckenberg, 't Boulaer, Lanteernhof, Zwarte Arend, qui sauf le dernier, sont devenus, au XX^e siècle, des domaines provinciaux, communaux ou de lotissement.

De ZWARTÉ AREND ou de ARENDSHOF était, en 1756, en possession de Simon-Charles de Neuf, seigneur de Hoogelande, fils de Simon-Balthazar († 1740) qui, après la mort subite de sa femme, renonça au monde, devint prêtre et chanoine de la cathédrale Notre-Dame d'Anvers en 1731. Simon-Charles, bâtisseur infatigable, agrandit considérablement le château d'Aissee-en-Refail, situé dans le comté de Namur, héritage de sa femme, Philippine du Bois ; il reçut de son père la seigneurie de TER LINDEN à Edegem, y créa le château Louis XVI, entouré d'un parc magnifique avec un labyrinthe d'un demi-hectare et quatre statues de sphynx aux extrémités du pont sur le fossé d'enceinte, statues qui représentaient, dit-on, ses quatre filles. Il acheta, en 1778, les seigneuries d'Immerseel et de Wommelgem au prince de Gavre ; en 1787, le château Blockhof à Deurne et reconstruisit enfin le Zwarte Arend en 1784, dans le style Renaissance italienne précédé de jardins français. Ce dernier appartient actuellement au docteur L. et à Mme van den Wildenberg.

Le château de SMOREN remonte au XIII^e siècle d'après une inscription gravée dans une des tours : « Deo Duce Comite fortuna 1267 », mais il fut souvent modifié au cours des siècles

et se présente maintenant comme une élégante construction en briques rouges à pierres blanches, de style classique. Il s'appelait *Crombacum* lorsqu'il appartenait à la famille de ce nom au *xv^e* siècle ; *Schotz* lorsqu'il fut aux mains de Melchior Schetz, époux d'Anne van Stralen, sœur d'Antoine, l'infortuné seigneur de Merxem ; puis il passa à maints propriétaires pour aboutir, à la fin du *xviii^e* siècle, aux Cornelissen, seigneurs d'une partie de Schoten, dont la dernière représentante s'unit, en 1791, avec François Ullens qui reprit le nom seigneurial. Il constitue actuellement une annexe de la maison communale.



Château d'Amerloo à Schoten.

(Photo Chevalier van Praet d'Amerloo).

Non loin de là s'étend le beau et vaste domaine d'AMERLOO, du nom de son premier propriétaire connu, Jean Amerloo qui vivait en 1330 et était vassal de Gérard van Wesemael, seigneur de Merxem et Schoten, fils du seigneur de Bergen-op-Zoom. Amerloo céda une partie de ses biens au couvent des religieuses du Val Sainte-Marguerite à Anvers contre une rente annuelle. D'après un recensement féodal de l'abbaye cistercienne de Vil-

lers, *'t Goed t' Amerloo* qui en dépendait, est désigné sous le nom de « *Goed onder den Wijngaard* » dans une déclaration de fief faite en 1440. Cette dénomination prouve l'existence de vignobles dans la région anversoise à cette époque. En 1476, le fief s'agrandit de la cense *'t Rysgoed* — sept bonniers —, relevant du seigneur laïque de Schoten. De 1506 à 1569, les deux propriétés restèrent à la famille Goetheins puis elles passèrent à Antoine de Rapallo († 1601), marchand d'Anvers, et à un de ses petits-fils, Pierre de la Flie († 1617). Cette même année 1617, Jean de la Flie († 1662), releva les fiefs devant la cour de l'abbé de Villers et celle de Constance Schetz, dame de Schoten. Le fils qu'il avait eu de Maria Moerentorf, alias Moretus, fut trésorier et échevin de la ville d'Anvers ; il acheta la cense de Willigendael — 27 honniers — avec une maison de plaisance, relevant également des deux seigneurs de Schoten. L'héritage intégral advint, en 1738, à Anne de la Flie († 1754), femme de Barthélemy Martini, marchand italien, qui l'augmenta de terres situées au Lisl et à Winkelstappe. Le dernier relevé de fief eut lieu le 14 juillet 1783 devant la cour féodale de Villers. Les héritiers Martini, dispersés en divers pays, vendirent leurs terres de Schoten, en 1843, au chevalier Charles-Corneille van Praet (1804-1882), bourgmestre de Schoten de 1848 à sa mort.

La famille van Praet, de vieille noblesse flamande, doit son nom à une petite terre, « *Het Praatsche* » incorporée à la ville de Bruges vers 1288. Au moyen âge, plusieurs de ses membres firent partie de l'entourage du comte de Flandre et exercèrent des charges scabinales à Bruges et à Damme. Mais au *xv^e* siècle, un des leurs, Adrien van Praet, par attachement à la foi catholique, perdit ses biens dans les troubles politico-religieux et, comme tant d'autres, vint à Anvers pour y refaire sa situation financière. Ses descendants obtinrent reconnaissance de noblesse de l'empereur Charles VI de Habsbourg en 1734. Le fils de Charles, Werner (1858-1899), également bourgmestre de Schoten, reconstruisit le château d'Amerloo en belles pierres bleues et en style Renaissance flamande. Il racheta l'ancienne ferme *Ter Nonnen*, cédée jadis aux religieuses du Val Sainte-Marguerite. Le chevalier Jean van Praet d'Amerloo est le propriétaire actuel. Pendant les deux Guerres mondiales (1914-1918) et (1940-1915), le château, mis à la disposition d'œuvres sociales en faveur de l'enfance (*National Koniteit van hulp en voeding*), hébergea de centaines de fillettes.

LE FOLKLORE BRABANÇON

Un portail médiéval, du même genre que ceux de Bossenstein, du Sterckshof à Deurne et de Veltwijck à Ekeren, précède un château à Wijnegem dont le style s'apparente à celui de Schoten et à d'autres de la région. Ce portail, surmonté d'une tourelle se termine par une flèche en forme de poire que l'on rencontre souvent en Campine. Le château, dénommé HET VERBRAND-HOF, peut-être parce qu'il a été incendié par Marlin van Rossem, et château de Pull, est situé dans un ravissant cadre de verdure,



Château de Pull à Wijnegem.
(Photo M^{me} Ch. van Haaren-Aekermans).

entre les frondaisons des domaines de 's Gravenwezel, du Kijk-uit et celles de son parc. Au XVIII^e siècle, il appartint à un rival de Barbe-Bleue, François-Louis Gansacker (1696-1774) qui se maria neuf fois, mais sa dernière femme, Anne-Marie van Mechelen de Berthout, de l'ancien lignage brabançon, obtint un acte de séparation judiciaire au bout d'un an de vie commune. La propriétaire actuelle est M^{me} van Haaren-Aekermans.

Dans l'antique seigneurie d'Ekeren, aux de Lalaing puis aux de Salm-Salm à l'époque moderne, les livres de cens (*cijsboeken*) mentionnent, en 1754, quatorze maisons de plaisance qui ont presque toutes disparu. La plus belle et la mieux conservée — maison communale depuis 1930 — est celle de VELTWICK, du

LE FOLKLORE BRABANÇON

nom de la famille fondatrice, vers 1555. Comme les autres de l'époque, elle est de forme carrée entourée d'eau et ornée de six tourelles dont il en reste quatre. Son propriétaire exerçait les droits de basse justice.

HET HOF VAN URSELE fut acheté par Rubens en 1627, avant Elewijt, et représenté par le peintre sur son tableau « *Parc et Château* » qui est au Musée national de Vienne.

À Brasschaat-Donk, au milieu du XVIII^e siècle, HET HOF TEN BORGHT fut vendu par les de Halmale en 1761 au seizième évêque d'Anvers, Henri-Gabriel van Gameraen (1700-1775), aussi fut-il appelé BISSCHOPPENHOF. Il est décrit d'une manière précise et savoureuse dans l'acte d'achat : « *Een schoon hof van plaisantie met de huysinghe, stallingen, remisien, schuere, bascour ende alle sijne edificien, bruggen ende verdere toebehoorten, met eenen seer grooten hof in haeghen, rontsomme voorsien met schoone hoffgrachten van levende waleren, met twee cascades van loopende rivierwaeteren, waarin sijn slaende fruit-ende vruchthoemen, met plant-*



Château Bisschoppenthof au Donk, démoli en 1895.
Aquarelle d'E. TOONEY, 1861.
(Cliché M. R. Moretus Plantin de Bouchout).

soen ende quicquerijen van verscheydene boogwasschen... ». Mais ses héritiers le revendirent, en 1775, à Marie-Thérèse Borrekens (1728-1797), déjà veuve de François-Jean Moretus († 1768). Elle avait également acheté le LABISTRATENHOF à Boechout-lez-Anvers, cependant elle conserva sa résidence d'été à l'HOF TER LINDEN à Merksem jusqu'en 1774. Femme de tête et de cœur — elle avait eu treize enfants —, elle dirigeait l'imprimerie plantinienne en même temps qu'elle surveillait les affaires dans lesquelles son mari avait été intéressé : la Compagnie de Trieste et de Fiume et celles des Indes ou Asiatique, des frères Balthazar et Charles de Proli. En 1895, le château en style classique fut abattu par le comte Ferdinand de Baillet-Latour, gouverneur de la province d'Anvers de 1908 à 1912, et reconstruit plus loin de la route en style Renaissance flamande. Mais à son tour, celui-ci fut démoli en 1936, lors du lotissement de la propriété.

Dans les environs se trouvent encore de belles propriétés dont les parcs et châteaux datent de la fin du XVIII^e siècle parce qu'ils ont été aménagés et construits sur l'étendue indéfinie de la *Brasschaatse Heide*. A partir de 1760, sous l'impulsion générale des physiocrates, plusieurs capitalistes se mirent avec enthousiasme au défrichement et à la culture des terrains vagues. L'un d'eux, le baron de Beelen-Bertholff, d'une famille noble originaire du duché de Limbourg et qui s'était distinguée au service des Habsbourgs, acquit en 1768 du duc de Hoogstraten, seigneur d'Ekeren, 1616 bonniers (environ 2.262 Ha.) dont il fit aussitôt commencer le défrichement. Deux ans après, le comte Charles de Proli recevait 20 bonniers aux lieux dits « Besterveld » et « Mishaegen ». Ces initiatives furent parmi celles qui incitèrent le gouvernement autrichien à promulguer l'ordonnance du 25 juin 1772 sur le défrichement général des terres incultes (14).

Le baron de Beelen construisit un petit château de style classique, appelé *BEELLENHOF* ou château COLLIN du nom de son propriétaire actuel, et il donna à ferme des dizaines de bonniers à plusieurs locaux pour les défricher. Animateur de la région, il fit paver la chaussée de Breda depuis le village de Brasschaat jusqu'à la route de Brecht, au-delà du hameau plus récent de Maria-ter-Heide où se situaient son château et ses terres. Sa chapelle castrale était ouverte aux quelques habitants de l'en-

(14) Voir plus haut, p. 12, n° 145.

droit, comme celle de Proli en son manoir voisin de MISHAEGEN. En 1771, Beelen obtint du duc de Hoogstraten l'autorisation d'élever un moulin à vent qui fut détruit au début de la guerre de 1911. Mais en 1783, il fut envoyé par le gouvernement prospecter de nouveaux marchés dans la jeune république des États-Unis ; dès lors son travail colonisateur s'acheva dans la bruyère de Brasschaat.

A la faillite de Proli en 1786, son domaine fut acquis par Jean-Baptiste Guyot (1748-1789) dont la belle-fille, Marie-Catherine delia Faille de Waerloos (1789-1878) survécut longtemps à son mari Edouard Guyot (1785-1846) et habita continuellement le château. Elle fit planter d'une quadruple rangée de chênes d'Amérique l'avenue longue de 2 km. qui conduit au manoir de style classique et loiser le parc de belles essences d'arbres.



Château de Mishaegen à Brasschaat.

(Photo M. Th. Guyot de Mishaegen).

Le château de BRASSCHAAT appartint à Honoré Guyot (1782-1861), frère aîné d'Édouard et mari de Julie van Havre, mais restée sans enfants, sa veuve le vendit en 1872 au comte Armand Reusens, bourgmestre et bienfaiteur de la commune de 1872 à 1901. Il est actuellement une dépendance communale.

Au domaine du Mick, créé dans la *Brasschaalse Heide*, nous retrouvons, après Beelen, les Stier d'Aartselaar qui firent dessiner le parc en 1785 par l'architecte Guimard et le transformèrent à « l'anglaise » en 1830 par les soins de l'architecte autrichien Petersen. Le château, également de 1785, fut agrandi en 1830 par le baron Jean-Michel van Havre qui fit construire un portail monumental en pierre de grès limoniteux, à l'instar d'une porte de l'enceinte médiévale de Bourges. Le pont qui le précède franchit un petit canal et celui-ci s'élargit en un lac de 3 Ha. offrant



Domaine du Mick à Maria-ter-Heide (Brasschaat). Grand Portall.

de magnifiques perspectives. Le baron van Havre rapporta d'émigration aux États-Unis des plants de chênes d'Amérique et de plusieurs espèces de conifères — dont des *Douglas* — qui firent du Mick un des plus beaux *arboretorum* du pays.

Par héritage, la propriété passa à Alphonse delia Faille de Leverghem en 1846 et à son fils Jean en 1880. A la mort de celui-ci (1929), ses enfants ne gardèrent que quelques hectares. Actuellement la commune de Brasschaat est propriétaire du château et de la plus belle partie boisée.

A l'intérieur de la Campine, les anciens castels féodaux se métamorphosent en maisons plus modernes. Ainsi Charles-Henri van de Werve (1706-1776), baron de Lichtaart en 1767, comte van de Werve de Vorsselaer en 1768, membre du Grand Conseil de Brabant, reconstruisit le château de VORSSELAER vers 1756 et allongea l'entrée en comblant les fossés d'enceinte pour former une cour d'honneur limitée par des dépendances en style classique. Par alliance et succession, il est advenu au baron Raymond de Borrekens.

La seigneurie et le château de Bouwel faisaient partie du quartier de Zandhoven et appartenaient, au début du xv^e siècle, au chevalier Arnold de Crayenhem, seigneur de Grobbendonk, cadet de la maison ducale de Brabant et fondateur du prieuré voisin de N. D. du Trône. Le château actuel a été bâti entre 1800 et 1825 par Paul Bosschaert, époux de Marthe de Proli († 1815), fille du comte Charles. Il se trouve au bout d'une profonde avenue de hêtres et appartient au chevalier Georges Bosschaert de Bouwel.



Château de Hovorst à Vliersel.

(Photo M^{me} P. van de Werve de Schilde).

Dans le site ancien et ravissant de Grobbendonk, constitué de beaux arbres abritant de vieilles fermes et un moulin à eau, le château des Schetz-d'Ursel, entre la petite Nèthe et l'Aa, présente des vestiges impressionnants de sa gloire ancestrale.

Le château d'Hovorst à Viersel, après avoir été construit par les van de Werve, fut vendu par l'un d'eux, Charles-Bernard, au début du xvii^e siècle, lorsqu'il devint seigneur de Schilde. Érigé en baronnie en 1675 par le roi d'Espagne Charles II, en faveur de Paul-Melchior de Villegas, son propriétaire, il passa par mariage à un Goubau et vers 1800, par achat à la famille de Bruyn qui démolit les tours et murs d'enceinte, combla une partie des douves et transforma le château en style Empire. Augustin van de Werve - du Bois le racheta en 1853 et son fils Auguste († 1922) le restaura en style flamand traditionnel. Il a grande allure au fond d'une drève ombreuse et précédé d'une vaste esplanade.

Le château de WESTMALLE, au baron A. van der Straeten-Waillet, est encore entouré d'eau comme à son origine au xiii^e siècle. La façade porte le millésime 1561 et l'ensemble de la bâtisse en briques, relevé de pierres blanches, donne une impression de puissance avec ses diverses tours, dont une petite cintrée est dominée par un mince bulbe à la mode campinoise. Le parc est d'une grande richesse arbustive, comme celui, non loin de là, à Oostmalle, de la propriété des de Renesse, à cette famille depuis le xv^e siècle.

Au N., près de la frontière actuelle, se cachait dans des frondaisons de hêtres, l'ancien *castellum* de Westwesel (Wuustwezel), transformé en un château classique au xviii^e siècle et détruit par une bombe volante pendant la seconde Guerre mondiale.

Le premier seigneur connu de Wuustwezel fut Godefroid de Wilre, créé chevalier à Worringen comme tant d'autres vassaux campinois du duc de Brabant. Son fils Henri fut tué à la bataille des Eperons d'or en 1302. Par les femmes, la seigneurie d'Aransmit, au xiv^e siècle, à Gérard de Wesemael puis à Henri II reneautersem, seigneur de Bergen-op-Zoom, l'un et l'autre déjà de Bontres au cours de ces pages ; au xv^e siècle aux familles se tssche et van der Noot ; au xvi^e siècle aux van der Meeren ; en 1624, par achat, à Guillaume van der Ryt, seigneur de Broechem, et en 1745, de même, à Jean-François de Vinck, amman d'Anvers.

La famille de Vinck serait peut-être d'origine louvaniste. En 1571, Renaud Vinck épousa à Anvers Claire van Castert, également d'un lignage louvaniste. Leur descendant Henri, grand aumonier d'Anvers, fut anobli en 1735 et eut pour fils Jean-François, le nouveau seigneur de Wuustwezel et de Westdoorne.

À la mort de ce dernier, Wuustwezel passa à son fils unique Jean-François (1747-1811) qui épousa Hélène Stier et en eut trois fils. L'aîné Ignace, baron de Vinck de Westwezel, transmit le château à son fils Edmond († 1877), dernier de cette branche, dont la fille Isabelle épousa ; en 1879, le baron Charles Gericke d'Herwynen, grand-père du propriétaire actuel.

D'après la gravure publiée par Le Roy en 1696, ce château est le type du castel d'apparence encore féodale, entouré d'eau dans les anciennes douves sur lesquelles une barque vogue paisiblement. Une tour, assez modeste, terminée par un toit hexagonal et par la girouette traditionnelle, signifie d'emblée la qualité seigneuriale de son propriétaire. Des pignons à redents rappellent le style italo-flamand tandis que deux contreforts, arrêtés aux trois quarts de la bâtisse évoquent une époque plus ancienne. En retrait du château, un immense toit de chaume descend très bas sur des murs en pisé qu'il semble écraser. Il doit recouvrir la grange ou une ferme seigneuriale. Autour, les arbres paraissent jeunes. L'ensemble donne une impression de paix, de solitude, de poésie dans une nature encore vierge, respectée par les hommes qui vivaient d'elle.

Plus que les châteaux relativement modestes, les parcs sont l'un des charmes de la Campine. Leurs arbres, variés et souvent



Castellum de Westwesel

Château de Westwesel. Armoiries des van der Ryt.

Gravure dans J. Le Roy, *Notitia Marchionatus Antwerpiensis*, Amsterdam, 1696.

séculaires, donnent au paysage une profondeur de verdure aux tons nuancés, l'inédit des découvertes quotidiennes selon l'heure et la saison, l'infini des bois dévoilant à travers des tronées l'horizontalité indéfinie des champs et prairies, la perspective des sapins et des fermes en briques rouges au toit en pente légèrement incurvé dans les plus anciennes.



Château de Vorselaer. Entrée et dépendances.
(Photo Comité provincial des Mon. et Sites, Anvers).

En se promenant dans ces parcs, on respire la senteur un peu âcre des sapins résineux, celle des lilas au printemps et les parfums plus capiteux des floraisons d'azalés de pleine terre en mai-juin ; les massifs de rhododendrons offrent à la même époque une symphonie de couleurs sur le fond sombre de leur feuillage. En août, la petite fleur blanche des élétras, en forme de cierge mince, se révèle par son parfum très fort, elle annonce déjà l'automne et l'odeur de la terre lourde, fraîchement labourée après les moissons. Puis ce sont les feuilles mortes que l'on foule, étreint par le sentiment du temps qui passe et de la précarité des choses d'ici-bas. Mais la nature renaît à chaque printemps tandis que les hommes parlent ou meurent...

Vie des campagnes

La population paysanne entretenait en général de bons rapports avec les seigneurs, surtout quand ceux-ci étaient depuis longtemps dans le pays comme les Wesemael-Merode, les Rot-selaer, etc. A partir du xvi^e siècle, les changements plus fréquents de châtelains ne semblent guère avoir altéré ces rapports comme la *Kermesse* de Teniers en fait foi parce que « la noblesse gardait le vieux sens féodal des choses qui consiste à donner sa loyauté d'homme à homme » (15). En temps de misère, lors des guerres, famines ou pestes, les seigneurs remettaient souvent la moitié des cens ou des fermages ; d'ailleurs la plupart des paysans étaient propriétaires de leur maison et d'un peu de terre, et comme tous les villageois, ils profitaient de la chasse et de la pêche en cas d'absence seigneuriale. A propos de l'un d'eux, le marquis Jean-Philippe de Merode (1671-1732) maréchal d'Empire, qui fit planter plusieurs drèves à Westerloo, s'écria un jour : « Le peuple oppose aux seigneurs des privilèges et libertés ». Cette réflexion si juste indique bien la nature des relations basées sur la soumission respectueuse et affectueuse certes envers l'autorité, mais aussi sur l'attachement aux chers privilèges et libertés. Structure bilatérale de la société belge d'Ancien Régime qui a réalisé un équilibre difficile entre l'instinct de puissance des grands et l'instinct d'indiscipline des petits. Le conflit, toujours latent, a été résolu par des compromis et des concessions mutuelles.

A la fin du xviii^e siècle, à Retie, on cite comme exceptionnelle la mésentente des sujets avec leur seigneur, Antoine van Mareke de Lummen qui, dégoûté, vendit sa seigneurie en les traitant de « républicains ». La Guerre des Paysans, quelques années plus tard, démontra l'injustice de cette épithète.

Durant ces siècles d'économie agricole et fermée, qui se prolongent jusqu'à la fin du xix^e, le village constitue une entité corporative aux caractères originaux, à la vie autonome et communautaire. Puisqu'il doit se suffire à lui-même, il comprend tous les métiers, à la fois héréditaires et traditionnels, car les

(15) Baron Snoy et d'Oppuers dans *Bulletin de l'Association de la Noblesse du royaume de Belgique*, n° 59, décembre 1959, p. 68.

changements techniques sont rares. Ainsi le forgeron et le charbon habitent près l'un de l'autre par complémentarité professionnelle ; à la fête de saint Eloi, leur patron, ils arborent un bouquel d'ajonc à leur porte et ferment boutique. Chez le tailleur et le coiffeur se colportent les dernières nouvelles. La mode ne varie guère, pour les hommes : pantalon de velours le dimanche, de toile en semaine, la blouse bleue flottante, le foulard rouge aux pois blancs et le bannet de soie noire ; pour les femmes : la robe noire, le beau châle aux couleurs chatoyantes, la coiffe blanche et plate, l'ineusable et large cape noire qui passe de mère en fille.

Il n'y a pas un cordonnier par village parce que les sabots sont de mise générale, même le dimanche. Il faut d'ailleurs distinguer entre cordonnier et ressemeleur, mais ni l'un ni l'autre ne jouissent d'une bonne réputation. En l'honneur de leurs patrons, saints Crespin et Crispinien, ils ont fait ériger une chapelle dans l'église Sainte-Waudru d'Herentals. Le meunier, « en attendant le vent », bavarde avec les passants sous les ailes de son moulin. Il ne moule pas seulement les céréales mais aussi les graines de choux et de navets pour en extraire l'huile. Il faut encore citer les tanneurs, corroyeurs, potiers, plombiers, chaudronniers, couvreurs et rempailleurs de chaises, tourbières, dentellières, menuisiers et bonnetières.

En 1545, quatre mille tisserands travaillaient le lin et la laine à Turnhout, et la bergerie « royale », due à Marie de Hongrie, comptait 890 moutons. En 1789, 31 patrons et 120 tisserands exportaient bas et gants jusqu'à Utrecht et en Angleterre de même que les bonnets des dentellières. Au XIX^e siècle, Arendonk possédait encore deux bergeries de 50 à 60 moutons chacune ; les bergers, à l'époque hollandaise, recevaient la nourriture, un *schilling* = 0,60 frs par mois, un foulard de lin, une paire de chaussettes, deux paires de sabots et un pourboire par an. Ils étaient redoutés comme détenteurs de secrets de plantes et d'animaux que leur vie perpétuelle en plein air leur faisait connaître, et qu'ils livraient en des proverbes et des termes « magiques ».

Des marchands ambulants, souvent chasseurs de rats et de taupes, apparaissent à certains jours et opèrent des « tours » devant un public ébahi, ainsi que le rebouteux (*wonderdokter*), tandis que le chanteur et son accordéon s'installait sur la grand' place les dimanches et fêtes.

Une profession particulièrement prisée était celle de fauconnier n'existant qu'à Turnhout pour les chasses ducales, datant de Marie de Gueldre-Brahant, qui vécut dans cette localité, dont elle avait été « Dame », de 1371 à sa mort en 1399. Les fauconniers appartenaient à la bonne bourgeoisie, suivaient les nobles à la chasse, lâchaient l'oiseau, portaient les couleurs seigneuriales dans les cortèges et relevaient du *Valkhof* à Turnhout, seule juridiction de ce genre pour les Dix-Sept Provinces. La profession fut supprimée par Joseph II en 1787.



Vieille grange à Grobbendonk.

(Photo Clé Alain Le Grelle).

La population paysanne vit pauvrement et laborieusement dans de petites maisons en torchis. Ces chaumières basses, au grand toit de chaume, se terrent à l'abri des tempêtes et du froid sous quelques grands arbres ou adossées à un bois qui coupe le vent, « le vent sauvage de novembre » chanté par Verhaeren. L'intérieur comprend la cuisine, la pièce principale, où la femme régente mari, enfants, serviteurs et animaux, car hommes et bêtes vivent ensemble. Un feu de tourbe enfume non seulement les jambons qui pendent dans la haute cheminée « flamande » mais aussi les gens : quand on y met du bois mort, ramassé par les enfants, il crépite, éclaire et chauffe dans un flamboiement réconfortant. Du foyer part une poutre tour-

nante qui porte le chaudron à l'étable conligue et déverse son contenu dans les auges. A côté de la cuisine, la « *beste kamer* », presque jamais aérée, contient le plus beau mobilier et ne s'ouvre qu'aux grandes circonstances. Les parents logent dans la « *kelderkamer* » au-dessus de la cave, les filles dans des renforcements de la cuisine, les garçons au grenier et les valets dans l'étable même.

La vie, fonction du rythme des saisons et des caprices de la nature, sursauts de sa stabilité foncière, donne aux paysans le sens de la dépendance envers Dieu, créateur et maître de la terre et du ciel, du soleil et de la pluie. Aussi la foi religieuse leur est-elle chevillée au cœur, mais il s'y mêle encore des superstitions provenant des traditions païennes et de la crainte du sacré ou de ce qu'ils prennent pour tel. Dans les bois et marais, on croit voir errer les âmes des trépassés certaines nuits, réapparaître les moines chassés par les troubles du xvi^e siècle comme à Grobbendonk, ou entendre linter les cloches de l'au-delà. Chaque endroit significatif a sa légende qu'on se transmet de génération en génération en la modifiant inconsciemment. La Campine n'a pas eu de martyrs ni d'hérétiques, mais elle est restée fidèle à sa foi et l'a vécue simplement.

L'existence villageoise est calme en dehors des fêtes. Quand chacun a ce qu'il lui faut : le curé ses dîmes, le seigneur ses cens, le paysan son ventre plein, et que les aides (impôts) ne sont pas trop lourds, alors tout va bien tant qu'il n'y a pas menace de guerre, d'épidémie ou de famine.

Au printemps et en été, hommes et femmes passent leur journée, jusqu'à la nuit tombante, dans les champs et rentrent harassés prendre un rapide repas et se coucher à moitié habillés pour dormir comme une masse jusqu'à l'aube. Le travail journalier s'évalue en *dagmaal* = le labourage de cent verges (une verge = 33 1/3 m²) à la main. A certains jours, les gens portent leur beurre et leurs œufs dans des paniers accrochés à des bâtons, sur le dos, au marché d'Anvers ou des autres villes, par caravanes parlant la nuit et rentrant le soir suivant. En automne, dans les granges, le battage du blé au fléau rythme les heures de sa cadence sourde et régulière. En hiver, femmes et jeunes filles se réunissent tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, pour filer le lin ou la laine, autour d'un grand feu de tourbe, en bavardant et en chantant dans la rumeur des rouets. De même à l'époque de la lessive annuelle, la veille toutes étendent de la cendre de bois

avec la savonnée sur un drap au-dessus des cuves pour en imprégner le linge. Les hommes gardent alors le foyer, tricotent les bas, tissent des paniers ou des ruches, raccommodent leurs outils.

La nourriture ordinaire se compose de pain de seigle avec de la macquée, d'une bouillie d'avoine ou de blé noir (sarrasin), de pommes de terre à partir du xviii^e siècle. La viande et le pain blanc sont réservés aux dimanches et fêtes. Le carême est rigoureusement observé et le soir, le chapelet est récité en famille ou entre voisins.



Une paysanne octogénaire, d'une famille de quatorze enfants et qui en a eu onze elle-même. Meist op-den-Berg.

(Photo M. l'abbé Closset).

La jeunesse, avant l'âge de vingt ans, ne peut pénétrer dans les auberges où seules les autorités entrent en semaine ; l'heure de la fermeture est à 21 h. en hiver et 22 h. en été. Aux fêtes, les musiciens font danser les jeunes au son de la viole, de la flûte, de l'accordéon qu'ils fabriquaient eux-mêmes. Les accordailles sont ensuite conclues en famille et lors du mariage, on verse deux

stuivers (gros sous) au seigneur, vestige du droit de *formariage* exercé jadis sur les serfs. Le repas de noces se prend dans des plats et assiettes en étain qui ornent le dessus de la cheminée le reste du temps. Quand une mère fait ses relevailles, ses voisines la conduisent à l'église, puis elle les reçoit chez elle avec de la bière sucrée et on bavarde longtemps autour de la table hospitalière.

Une jeune fille, qui se laissait « courtiser » par plusieurs jeunes gens, recevait un mannequin le 1^{er} mai ; celle qui s'était méconduite était montrée du doigt et devait porter un manteau jusqu'à sa délivrance ou à la saint Pierre (29 juin) pour lui éviter les canicules. Le dernier dimanche d'avril, la jeunesse allait choisir un arbrisseau, orné par les jeunes filles et planté, le 1^{er} mai, auprès d'une chapelle ou d'une statue de la Vierge. Lors d'un décès, tous les villageois se rendaient à la veillée funèbre et récitaient les prières des morts. Le matin de l'enterrement, on transportait le corps dans une charrette, accompagné de tout le voisinage, et à chaque croisée de chemin, on s'agenouillait en disant trois Pater et trois Ave, peut-être pour empêcher que l'âme du défunt ne soit emportée par les mauvais esprits, réminiscence du paganisme ancestral. Les bottes de paille qui avaient servi au transport étaient déposées aux pieds d'une statue de la sainte Vierge, d'un tilleul ou à un carrefour.

Comme jusqu'à la fin du XIX^e siècle, il n'y eut pas d'industrie au sens actuel du terme, en Campine, la main d'œuvre des familles nombreuses cherchait à se placer chez des paysans plus aisés en qualité de servantes et de valets de ferme. Ceux-ci se présentaient, accompagnés de leur mère, car ils étaient encore souvent des enfants, le lundi de Pentecôte ou à une autre fête, ils mettaient la litière dans l'étable, recevaient une tasse de café et 6 sous de prime d'engagement pour se mettre en service le 24 juin, à la saint Jean-Baptiste. Ce jour là, on allait les chercher chez eux en charrette et en chantant. Les servantes plus âgées recevaient annuellement 16 aunes de toile de lin qu'elles avaient aidé à filer plus quelques pièces de monnaie. A l'époque de la moisson, après la grand' messe dominicale, les valets pendaient leur faux ou leur fourche à la façade de l'église avec l'indication de leur nom pour que les paysans puissent les embaucher sans retard.

Cette existence, dure certes, pour arracher à la terre le pain quotidien, était soutenue par l'espérance de l'au-delà, réconfortée

par l'entraide mutuelle, égayée par les fêtes qui la sillonnaient parfois d'un éclair sanglant dans le débridement des instincts.

Les fêtes, à la fois religieuses et profanes — le terme *kermis*, de *kerkmis*, et *ducasse* en wallon —, provient, à l'origine, de la dédicace d'une église. — étaient assez nombreuses et tenaient lieu de congés non payés. Le concordat napoléonien de 1801 a considérablement réduit les jours d'obligation et a rendu ainsi la vie plus pénible aux travailleurs industriels, en l'absence de lois sociales. L'importance des fêtes était d'ailleurs assez variable et culminait dans la kermesse locale ou dans une circonstance extraordinaire comme la « Joyeuse Entrée » d'un nouveau seigneur, que rappelle plus modestement l'inauguration d'un curé ou d'un bourgmestre.

En novembre 1446, Jean de Rotselaer et sa femme Elisabeth de Hornes firent la leur à Retie. Un cortège somptueux et haut en couleurs alla les chercher à la limite de la seigneurie. Il était composé du porte-étendard, de cavaliers jouant de la trompette, des membres des gildes — 40 à 50 par gilde — avec tambours,



Château de Bossensteln à Broechem.
Vue de la propriété et de la cour intérieure.

(Photo M. P. Charon).

des autorités civiles et ecclésiastiques à pied ou à cheval. Reçu au *'s herenhuis* (maison communale), le nouveau maître y entre en possession de sa seigneurie par l'offrande d'une motte de terre sur laquelle les échevins le reconnaissent comme leur légitime seigneur et lui prêtent le serment de fidélité. Il remercie et confirme libertés et coutumes en y ajoutant parfois par un acte scellé, gardé soigneusement dans le coffre communal. Escorté à l'église paroissiale, il assiste au *Te Deum* chanté et aux prières récitées en son honneur ; puis il fait tinter la grosse cloche de la tour en signe de seigneurie.

A Westerlo, aux *xvii^e* et *xviii^e* siècles, les Merode prennent part aux réjouissances de leurs sujets : tir à l'arc ou à l'arbalète (*schuttersfeest*), réception du *primus* de l'université de Louvain en 1710 ; ils en organisent eux-mêmes pour la naissance d'un archiduc en 1716, celle d'un fils en 1722, la réception du collier de la Toison d'Or, etc. Il s'agit alors de *garden-party* monstres qui réunissent quatre mille paysans, mais qui endettent leurs hôtes.

Les festivités, commencées le matin à l'église, se poursuivaient toute la journée et une partie de la nuit malgré règlements et ordonnances. Charles-Quint avait essayé d'enrayer les abus en défendant d'inviter plus de vingt convives aux repas de noces, mais les mœurs et coutumes furent plus forts. Pour la population rurale misérable et, en général, sous-alimentée, les jours de fête étaient une oasis de bonhance et de plaisir, une évasion dans un monde meilleur pendant quelques heures. Mais les instincts déchainés sont naturellement violents et des coups de couteau s'échangeaient facilement dans les rixes. Rivalités et rancunes demeuraient longtemps dans le subconscient des gens, elles éclataient sans frein, en vengeances sanglantes, le soir de ripailles breugheliennes. L'écoutète et les échevins avaient alors du travail en abondance, car :

*Als de wijn is in de man,
is de wijsheid in de kan.*

Permanence de l'Ancien Régime

Jusqu'à la Renaissance, la civilisation européenne, dans son ensemble, était encore de type oral. A partir de l'humanisme et de l'enseignement généralisé du droit romain dans les universités, on se mit partout à rédiger lois et coutumes, libertés et



Le moulin de Boeclant-lez Anyers, construit en 1782, a dépendu jusqu'en 1895 de la ferme « Conijnsberg » et est actuellement classé.

(Cliché M. R. Moretus Plantin de Boeclant).

privileges, à inscrire les relevés de fiefs et de cens, à recenser la population, à mesurer et à cadastrer les terres. Dans les Pays-Bas, les édits de 1570 et de 1611 introduisirent davantage d'unité dans l'administration de la justice par la suppléance du droit romain en cas de silence de la coutume locale. Mais les échevins villageois, ignorant le latin, se firent aider par des avocats et procureurs qui multiplièrent suppliques, répliques et duplicques en une procédure longue et fastidieuse.

Les livres de fief (*leenboeken*) et de cens (*cijnsboeken*) attestent les droits de seigneurie et de propriété, le paiement des redevances et tous les changements y survenus. Le *leenboek* du plein fief (*volle leen*) de Beerzel-lez-Malines, conformément au placard du 20 janvier 1753, a été enregistré avec le livre de cens à la cour féodale de Malines. La notification des transmissions de fiefs y est faite, selon la tradition médiévale, en termes concrets, simples, voire naïfs, toujours savoureux, sans rien d'administratif ni d'anonyme. Voici la transcription du n° 4 : « *Den Heere der Heerlijckheijdt van Beersel ende van desen Leenhove bij successie van sijne ouders behoort toe drij daghmael lant, het Gastlant geheeten tot Beersel, gelegen in de Hollevelden, voegende oost, zuijt, ende west sijn selffs, ende noort s'Heerenstraete naar de Pelgrimhoeve* ». Le n° 5 est délicieux de fraîcheur et d'ingénuité : « *Den Heijlighen Geest van Beersel van immemoriale tijden sonder daer van den titel te connen proberen ofte te doen blijcken, hout te leene ontrent onder halfst bunder lant te voorens bosch geheeten den Coninck, neffens de Coninckstraete onder Beersel gelegen als nu bebouwt met een huijsinghe voegende oost s'Heerenstraete, genoempt de Coninckstraete, zuijt de kinderen van Isabella-Maria Swiggers, west de Craneken op 't groot Begijnhof tot Mechelen, noort Adriaen Serneels, majeur van Beersel met den Drijversbosch* ».

Le n° 6 est intéressant pour connaître la structure juridique de l'Ancien Régime : « *Rombaut Storms, uxoris nomine Maria Verploet, jouffrouwen Catharina ende Elisabeth Verploet, begijnen op den grooten Begijnhove tot Mechelen, bij successie van Isabella-Maria Swiggers, hunne moeder, ende bij schijndighe (division) ende deijtinghe (partage) gepusseert voor scheponen van Beersel op den 10 november 1739, houden te leene pro indiviso een halfst bunder lant daer een huijs placht op te staen, den Coninck genoempt, onder Beersel gelegen, oost s'Heerenstraete naar Schrieck, zuijt Anna Swiggers, west de Craneken op den grooten Begijnhove tot Mechelen ende noort den Heijlighen Geest van Beersel*.



Moulin à vent à Tielon, sur l'Aa, et maison datant de la seconde moitié du xviii^e siècle. Le moulin, encore en bon état et en activité, est classé ainsi que le paysage.

(Photo Comité provincial des Mon. et Sites, Anvers).

« *Op den 19 april 1758, heeft Mattheus Schroijs het voorgeschreven Leen in coope vercregen legens Rombaut Storms, Maria Verploet ende Juff. Catharina ende Elisabeth Verploet, blijvende den selven Mattheus Schroijs, oudt ontrent 44 jaren, daer op als sterfman ende besetman (15), die den eedt van trouw heeft gedaen in handen van Adriaen Serneels, Stadthouder, coram Peeter Mertens, Peeter Goosens ende Franciscus van Hove, Leenmannen, desen 5 juni 1758.*

« *Op den 19 november 1764 heeft Franciscus Verhaegen het voorgeschreven Leen in coope vercregen legens Mattheus Schroijs, en stelt voor sterfman ende besetman Peeter Verhaegen, sijnen sone, oudt 22 jaeren, daer moeder van is Elisabeth van den Acker ; welken Peeter Verhaegen heeft gedaen den eedt van trouw in handen van Adriaen Serneels, Stadthouder, coram Franciscus van Hove, Arnoldus van den Acker, ende Adriaen van den Acker, Leenmannen, den 7 februari 1765.* » Le dernier relief date du 22 janvier 1795.

(15) Le *sterfman* ou le *besetman* est le représentant légal, le mandataire de personnes physiques ou morales ecclésiastiques, de mineurs, d'incapables ou de tout autre personne.

Ce chapitre forme un tout avec le précédent et montre combien la stabilité des institutions et le conservatisme des mœurs furent profonds dans nos régions malgré la crise du xvi^e siècle et une évolution inévitable. Le régime dualiste *patesias-libertales* a donné des siècles d'équilibre et de paix à nos ancêtres. Le texte suivant du serment d'un drossart ou écoutète au xviii^e siècle peut sembler anachronique à l'époque « des Lumières » et du rationalisme de l'*Aufklärung*, mais dans le contexte de la mentalité et de l'atmosphère campinoise, il témoigne d'une réalité vécue. L'objet de la vie durant l'Ancien Régime était de maintenir et de perpétuer la tradition, porteuse de valeurs déjà millénaires et dont on ne voyait pas la nécessité de changer, du moins en Belgique. A l'instar de Dieu, on trouvait la création bonne on se fiait à elle sans vouloir la dominer par les sciences et la technique.

Formule du serment du drossart de Bouchout (Anvers), prononcée le 9 novembre 1723 entre les mains du greffier et en présence des échevins de la seigneurie :

« Hier sweer ick... daer ick toe vercoosen ende gheordoneert ben dat is Drossaert te wesen der Heerlijckhijdt van Bouchout :

dat ick ben van de eenighe waere Christelijcke, Apostolicque, Catholique-Roomsche Religie ;

dat ick mijn Keiser ende Coninck, als Herloghe van Brabant, sal goet ende getrouw sijn ;

dat ick mijnen Heer⁽¹⁶⁾ ende Gemijnte (concitoyens) sal goet ende getrouw sijn, ende hun profijt voorderen ende schaedé behoeden ;

dat ick den selven mijnen Heer ende Gemijnte sal voorstaen in alle sijn en hun voorrechten, preeminentien, gerechtigheden, etc. toecomende ende compelerende (appartenant) ;

dat ick in alles Sijne Majestijf's Placuerten sal doen observeeren ende naercoomen in al hunne punten sonder eenighe de minste ooghluicking ofte dissimulatie, alsoock de selve behoorlijck doen publicceeren ;

dat ick weduwen ende weesen zal helpen aen hunne goede rechte ;

(16) Charles-Joseph van Colen I (1694-1736), dont l'arrière-petit-fils, Charles Servais van Colen (1797-1839) laissa le château et les terres de Bouchout aux enfants de sa sœur Marie-Caroline, épouse de Jean Moretus, aux descendants desquels ils appartiennent toujours.

dat mij in alles sal bedraegen ende comporteren soo als een goedt ende getrouw Drossaert schuldigh ende gehouden is hem te draeghen, voeghen ende comporteren ;

dat ick niet partijdigh sal wesen in recht te doen, ofte eenigh monopolie sal maecken.

Allen 't gene voorsijt (dit plus haut) is, sal ick niet naer laeten, nochte om maeschap, nochte om preese van de doot ;

Soo mael mij Godt helpen ende alle sijn Heijligen » (17).

Gladys GUYOT

Religieuse du Sacré-Cœur

BIBLIOGRAPHIE

Sources

- GOETSCHALCKX, P.-J. *Généalogie de la famille van Praet, suite de l'histoire d'Amerloo*. Archives van Praet d'Amerloo.
—, *Leenboek van Beerzel (Mechelen)*. Archives des Religieuses du Sacré-Cœur à Jette Saint-Pierre.

Travaux

- Ceux cités après le chapitre II, en outre :
Au baron et à la baronne Frédégand Coyets (1877-1927). *Libre jubilaire, hors commerce*, Anvers, 1927.
AVRUMAETE, R. *Jean-Pierre van Bourseheit le Jeune et l'hôtel Osterrieth, aujourd'hui l'hôtel de la banque de Paris et des Pays-Bas à Anvers*. Anvers, 1956, hors commerce.
BUTRENS, C. *Trophées tant sacrés que profanes du duché de Brabant*. La Haye, 1724-26, 4 vol.
COOSEMANS, A. *De bevolking van Brabant in de XVII^e en XVIII^e eeuw*. Bruxelles, 1939.
CIVELIER, J. *Le dénombrement de foyers en Brabant (XIV^e-XVI^e s.)*. Bruxelles, 1912.
DE LATTIN, A. *Doorheen Oud-Antwerpen*. Anvers, 1955.
DE LATTIN, A. *Omzwervingen in de Kempen*, numéro-spécial de *Natuur- en Stedenschoon*, mai-juin, 1959.
DE LICHTERVELDE, L. *La famille dans la Belgique d'autrefois*. Tournai, 1942.
DENUCE, J. *Het economisch Archief der familie de Pret*, in *Antwerpsch Archievenblad*, 1931, t. VI, pp. 246-288.

(17) Cité par R. MORETUS PLANTIN DE BOUCHOUT dans *Bouchout in de geschiedenis*, *De Volksbode*, 20 octobre 1935.

- DE RAADT, J. T. *Le manoir de Bosscheleyn*. Malines, 1891.
- DE RIDDER, C. B. *Historische menigelingen over de Kempen*. Turnhout, 2 vol., s. d.
- DE SCHEPPEL, L. *Hemiksem. De Scheldeoever, nijverheid en luthuizen*. Anvers, 1953.
- DE WACHTER, L. *Répertoire van de Vlaamse gouwen en gemeenten*. Anvers, 1942-48, 4 vol.
- DE WINTER, L. *Duivels de Miek*. Brasschaat, 1950.
- DE WINTER, L. *Brasschaat, gemeente der Parken*. Brasschaat, 1952.
- DONNET, F. *Coup d'oeil sur l'histoire financière d'Anvers au cours des siècles*. Anvers, 1927, hors commerce.
- D'URSEL, H. *Notes et documents concernant la famille d'Ursel*. 1914, hors commerce.
- FENCK-BRENTANO, F. *L'Ancien Régime*. Paris, 1936.
- JANSEN, J. E. *Turnhout en de Kempen*. Turnhout, 1946.
- HEUSEN, J. *Het Landschapsbeeld in de Antwerpse Kempen*. Anvers, 1943.
- HUISMAN, M. *La Belgique commerciale sous l'empereur Charles VI. La Compagnie d'Ostende*. Bruxelles, 1902.
- LAMMENS, C. *De Antwerpse rechtelijke wereld voor 1800*. In *De Schakel*, 1958, n° 1.
- LE ROY, J. *Notitia Marchionatus Antwerpiensis*. Amsterdam, 1678.
- MICHELSEN, L. *De Compagnie van Trieste en Fiume, dans Bijdragen tot de Geschiedenis*, 1936, t. XXXII, pp. 70-91 et 181-233.
- PIRENNE, H. *Histoire de Belgique*. Bruxelles, 1902-1932, 7 vol.
- PRIMS, F. *Geschiedenis van Antwerpen*, t. VIII et t. IX. Anvers, 1941-1948, 8 vol.
- PRIMS, F. *De « Kapel van Burgondie » van Jan van Immerseel*. Anvers, 1930.
- PRIMS, F., A. VERHAERT, J. VAN GORP, A. VAN GORP, K. PRETERS, *Kempische Landschaps-geschiedenis*. Anvers, 1937.
- ROBYNS DE SCHNEIDAUER, L. *Les grands aïnâniers d'Anvers, dans L'Intermédiaire des généalogistes*, n° 57, 1955.
- ROBYNS DE SCHNEIDAUER, L. *Folklore nobiliaire, dans Le Folklore brabançon*, n° 101, 1938.
- SABBE, M. *Op den drempel van den Adelstand, dans Uit het Plantuinsche Huis*. Anvers, 1923.
- SABBE, M. *De Morelussen op reis in 1668*. 1923.
- SCHONHOVEN, E. *Anvers, son fleuve et son port*. Anvers, 1958.
- VAN DEN BUSSCHE, E. *Réminiscences à propos des récents procès de noblesse, dans La Flandre*, 1885, t. XVI, n° 5.
- VAN GORP, J. *Kasterlee*. Kasterlee, s. d.
- VAN HIEBELDONCK, E. *Regenbouy der Kempen*, t. II, *Volk aan de arbeid*. Tielt, 1950.
- VAN RUCKELINGEN, L. *Marien van Rossem in de Kempen, dans De Vlaamse School*, 1871.
- VLEBERGH, E. *De Kempen in de 19^e en in 't begin der 20^e eeuw*. Édité. Davidsfonds, Ypres, 1908, n° 256.

Le tour de Saint-Jean à Lillois-Witterzée

AVANT l'année 1823, Lillois et Witterzée dépendaient de la mairie de La Hulpe ; réunies à cette date en une seule commune, ces deux localités n'en ont pas oublié leur passé propre, leurs coutumes, leurs fêtes, leur folklore.

Lillois fut peut-être déjà habité à l'époque romaine : on y a conservé intacte jusqu'ici, une motte de terre, la « motte du berger » que l'on dit d'origine très ancienne. La dénomination « du berger », souvenir d'une légende qui raconte l'accident survenu à un pâtre, n'exclut pas l'explication plus réaliste d'une borne territoriale dont on retrouve d'ailleurs plusieurs types dans la région.

Durant le moyen-âge, la puissante abbaye de Nivelles y comptait de nombreuses propriétés. La mère de Godefroid de Bouillon (1) légua à une seconde abbaye, celle d'Afflighem, une terre située à Lillois. Ce village appartient donc, pendant le moyen-âge à divers ordres religieux. La très belle « ferme de la neuve Cour » conservée jusqu'à nos jours, serait une ancienne demeure des religieuses d'Awires.

Witterzée — autrefois Witterie, nom franc, remonterait aussi à une époque ancienne qui nous n d'ailleurs laissé très peu de vestiges. Au moyen-âge, le village était aux mains des « Chevaliers de Witterzée ». Au point de vue religieux, Witterzée était une quarle-chapelle qui dépendait de Notre-Dame de Nivelles. En 1202, on signale qu'un chevalier de Witterzée s'adressa au couvent des Trinitaires d'Orival afin d'obtenir un desservant pour l'église. Jusqu'en 1822, le couvent d'Orival resta en rapport avec Witterzée. Plusieurs des visiteurs des Trinitaires vinrent même faire des séjours à la cure de Witterzée. De nom-

(1) Godefroid de Bouillon est né à quelques lieues de Lillois à Balay en 1061.



L'église Saint-Martin de Witterzée.

breuses pierres tombales, encore visibles dans l'église, illustrent ce fait.

Actuellement, l'ancien presbytère de style renaissance est habité par le comte de Renesse.

Au xv^e s. il y avait dans le village, deux pleins fiefs relevant des ducs de Brabant.

Chacune des deux localités avait son édifice religieux. L'église Saint-Martin de Witterzée, située au haut d'un monticule, était desservie — nous l'avons vu — dès 1202, par des religieux du couvent d'Orival. Le chiffre de 1737, inscrit sous l'arc de la



L'église Saint-Martin de Witterzée (intérieur).



Lillois — Le château.

porte d'entrée, ne date pas l'ensemble de l'édifice, car le chœur assez large, avec son chevet à trois pans, semble remonter au xv^e s. Un fin clocher octogonal surmonte la tour carrée de l'église. A quelques pas, la Haine, affluent de la Sambre, prend sa source à la fontaine Saint-Martin.

Quand, vers 1725, le clocher de l'église Sainte Gertrude de Lillois fut touché par la foudre, on démolit entièrement l'édifice ; il fut reconstruit en 1773. Au cours de ces transformations, on retrouva le plan primitif qui se révéla être celui d'une église romane : grande salle rectangulaire sans transept, chœur à che-



Lillois. — Ferme de Neuve Cour.

vet plat de forme presque carrée. La façade étant entièrement aveugle, l'entrée se trouvait au côté sud. L'église était éclairée par deux fenêtres de chaque côté de la nef et par deux fenêtres dans le chœur. Un modeste clocher de bois surmontait l'édifice.

Comme nous venons de le voir, les deux localités sœurs ont chacune leur histoire et leur église. Il est donc bien naturel qu'elles soient restées fidèles à leurs traditions locales. A Lillois, des festivités ont lieu le premier dimanche de mai ; à Witterzée, elles se déroulent le lundi avant la fête de saint Jean Baptiste, 24 mai. Cette fête remonte sans doute au haut moyen-âge, époque à laquelle le culte de ce saint était fort en honneur. Saint Augustin en parle à plusieurs reprises ; il attache une grande importance à la célébration de la fête du précurseur et il considère sa naissance comme une pré-nativité du Christ. La saint Jean-Baptiste ou « Noël d'été », a lieu six mois, jour pour jour, avant le 25 décembre ou « Noël d'hiver ». L'évêque d'Hippone met en relief la signification de ces deux Noël : le 24 juin, l'obscurité envahit peu à peu le jour ; le 25 décembre, la nuit va céder le pas à la lumière. Que la fête de la naissance du précurseur remonte aux débuts du culte chrétien en occident, ne peut étonner ; n'est-il pas dit qu'il est « le dernier des prophètes et le premier des martyrs » ? C'est probablement pour ces mêmes raisons d'ancienneté que des réminiscences païennes se retrouvent dans les réjouissances populaires appelées « feux de la saint Jean ». Emile Mâle dit : « La roue celtique, symbole du soleil, était associée au moyen-âge à la fête de saint Jean-Baptiste. Ce jour-là, on attachait de la paille autour d'une roue ; on y mettait le feu et on la faisait descendre sur la pente d'une colline. C'est exactement de la sorte que le Gallo-romains honoraient le dieu solaire » (2).

Dans le pays Namand, on ne parle guère des feux de la saint Jean : les collines y sont rares ; peut-être en est-ce une des raisons. En France, au contraire, cette coutume est très répandue. Même les monarques partageaient les réjouissances populaires ; c'est ainsi que les « feux » de la place de Grève furent allumés, en 1648, par Louis XIV lui-même.

Mais revenons à Witterzée où se déroule depuis des siècles le « Tour de la saint Jean ». Aujourd'hui, 20 juin 1960. Comme

(2) Emile MÂLE, *La Fin du Paganisme en Gaule*, Mayenne 1950, pp. 309 et 310, chap. XIII.

chaque année, après une messe célébrée en l'honneur du saint, le « Tour » va se mettre en branle à travers les chemins de terre, les sentiers bordés de prés, les vieilles fermes aux noms si parlants — l'un d'elles, face à l'église, n'emprunte-t-elle pas son nom au Tour : « ferme del Tour » ?

Des cavaliers montés sur de solides chevaux brabançons, d'autres, sur d'élégants chevaux de course, attendent dans le chemin, la fin de la messe. Certaines bêtes s'impatientent ; les petits porteurs de statues s'agitent. On entend les chants des jeunes filles qui prêtent leur concours à l'office. On attend... L'atmosphère est celle d'un dimanche d'été. C'est la fête à Witterzée. Le soleil dans un beau ciel bleu, est entouré de gros nuages blancs qui semblent répondre à l'architecture du paysage. Légèrement vallonnées, les prairies dominant ; les sentiers montent et descendent vers quelque grande ferme blanche. De-ci, de-là, des lignes d'arbres ; au loin, une tache rouge de coquelicots. Tout repose ce matin à Witterzée, les gens, les bêtes, les champs. L'aube est pure, et l'on sent que chaque être, que chaque chose, participe à cette pureté.

Les derniers chants se toisent, les femmes sortent de la chapelle ; les garçonnets, porteurs des vieilles statues se rangent. Face à ce ciel bleu, à cette étendue de verdure, l'expression naive de ces images pieuses nous éloigne de notre xx^e s. et nous reporte à d'autres âges. Il y a là de l'éternité dans les gestes les plus simples : le geste du paysan caressant son cheval, celui de la vieille femme égrenant son chapelet. Et le grand geste de la nature entière qui nous offre sa vie. Ce matin, les vergers de Witterzée attendent le geste des villageois.

Les vergers attendent. Comme l'a si bien dit Rainer Maria Rilke :

*« Peut-être que si j'ai osé l'écrire
Langue prêtée, c'était pour employer
Ce nom rustique dont l'unique empire
Me tourmentait depuis toujours : Vergers.*

*Nom sans pareil que les abeilles attirent
Nom qui respire et attend... » (3).*

(3) Rainer Maria RILKE, *Vergers*, Éditions de la Nouvelle Revue française, Paris 1926.

Les chevaux s'avancent maintenant, deux par deux, précédés d'un cavalier qui porte un drapelet barré de la croix rouge et bleue de saint Jean de Matha. On y lit : « Cavaliers de la saint Jean-Lillois-Witterzée ». Tous ont la poitrine ornée d'un ruban jaune et rouge. Trois enfants de chœur précèdent la file des petits garçons porteurs des statues de l'église Saint Martin. Ils dévalent assez rapidement le chemin en pente à travers les prés, ce qui fait accomplir aux silhouettes raides des saints, une espèce de danse saccadée. Vêtu de sa robe blanche, saint Jean de Matha, l'un des fondateurs de l'ordre des Trinitaires, vient en tête ; il tient dans les mains, la chaîne, symbole de toute une



Witterzée. — Le Tour de la saint-Jean.
Statue de « Saint Fiacre ».

vie consacrée au soulagement des prisonniers. Derrière lui s'avance saint Fiacre, l'ermite de souche irlandaise, également revêtu d'une robe blanche ; ses attributs : un livre de prières et la bêche du moine défricheur. Il y a quinze siècles, il travailla la terre ; il l'aima ; à présent, son image la traverse. Voici saint Roch dont la légende raconte que le chien dont il est accompagné lui apporta le pain dans sa retraite de pestiféré. Le petit personnage accolé à sa robe, ne serait-il pas l'ange qui le reconforta

pendant sa terrible maladie ? Saint Antoine, très populaire également dans nos campagnes, défile ensuite en compagnie de son inséparable cochon. A ses pieds, les flammes de l'enfer, font allusion au « mal des ardents » ou ergotisme gangreneux (1), soigné par les Antonins. La dernière de ces statues, naïves parce que dépouillées de tout luxe, est un saint Georges à cheval qui partage avec l'épée, son manteau en deux morceaux afin de couvrir le pauvre estropié qui se trouve à ses côtés.



Witterzée. — « Le Tour de la Saint-Jean.
Statue de « Saint Antoine » suivie de celle de « Saint-Roch ».

Et voici le groupe simple et touchant de Notre-Dame des Remèdes. Plusieurs fillettes forment cercle autour de son fanion : elles sont suivies d'une double file de jeunes filles accompagnées de sœurs Trinitaires. Chants religieux. Portée par des paroissiennes, la statue de Notre-Dame des Remèdes s'avance. C'est une élégante madone de bois — vierge et enfant —. La vierge est revêtue d'un manteau écarlate ; sa tête est couverte d'un voile de dentelle. D'après ce que l'on dit, elle serait apparue à saint Jean de Matha. Cette statue n'est en réalité qu'un

(1) Ce mal était causé par l'usage alimentaire du seigle ergoté.

buste de chêne appartenant, croit-on, à l'école française. L'Enfant Jésus, d'époque plus tardive, s'oppose par son mouvement, à la raideur du visage de la vierge. Il serait l'œuvre d'un de nos artistes wallons.



Witterzée, « Le Tour de la Saint-Jean ».
Statue de « Notre Dame des Remèdes ».

Le curé de Witterzée suivi d'un groupe compact de fidèles, ferme le cortège. Les sentiers montent et tournent entre les prairies et les champs. Nous nous attardons un moment et nous contemplons, sous le ciel aux beaux nuages, le paysage matinal, et, là-bas, au loin, telle une ligne claire se courbant et se recourbant, la petite procession qui traverse la verdure. Une halte a été prévue : c'est avec le plus grand naturel que chacun des participants vide son verre de bière, devant les statues posées sur une table de fortune. Les humains sont ainsi faits, et le ciel ne songe pas à s'en offenser.

A nouveau, le Tour s'éloigne. Les minutes passent. Vers la fin de la matinée, la procession revient à son point de départ où la bénédiction des chevaux va avoir lieu. Ceux-ci se rangent dans la prairie, face à l'église. Le cortège se disloque. Très las, les petits porteurs déposent les statues ; les chants se taisent.

Une fanfare cependant, rompt le silence de cette fin de cérémonie : ils sont cinq à six musiciens, vêtus de rouge vif, de bleu, de jaune canari. Après cette aubade de fête villageoise, le curé s'avance, et, d'un geste simple, bénit les chevaux. Tout est terminé. Chacun s'en retourne chez soi. C'est la fête aujourd'hui. Il est midi.

Rappelons ici une très ancienne coutume d'origine celtique. Comme les « feux de la saint Jean » en France, la « danse de la saint Jean » se déroulait à Witterzée, en plein midi dans le verger, le pré de la saint Jean. — L'endroit existe toujours, mais on danse dans un dancing !

Monique GIERTS.

Géographie littéraire du Brabant

La Hesbaye thioise

APRÈS avoir parcouru le Roman Pays, nous pénétrons à présent dans la partie flamande de la province sans, pour autant, quitter la Hesbaye à laquelle notre précédent chapitre était déjà consacré.

Si nous n'avons eu affaire, en Roman Pays, qu'à des écrivains de langue française — faut-il faire exception pour l'ancien Jottrand, ce *Nederlandschen Waal*? —, nous rencontrerons presque partout, en Brabant thiois, des auteurs de l'une et l'autre expressions linguistiques, flamande et française. La chose mérite d'être notée. L'influence thioise, en Roman Pays, s'est exercée sur l'esprit, la pensée, le fond. Thèmes, genres, formes et motifs d'inspiration se sont transmis à travers l'espace et, dans notre chapitre *Au fil de la Lasne* (1), nous avons évoqué la création au cours des siècles, entre la germanité et les marches latines, d'une psychologie collective, d'un climat de rencontres spirituelles dont les œuvres de quelques-uns de nos poètes du Brabant wallon — notamment Robert Goffin, Edmond Vandercammen, Maurice Carême, etc — ont été les bénéficiaires. Cette ambivalence leur donne une originalité particulière.

Dans l'autre sens, du sud au nord et d'est en ouest, l'influence ne s'est pas limitée à la pensée et au style. Si le Roman Pays a préservé son unilinguisme — en dépit de l'introduction, dans la langue parlée et écrite, de nombreux flandricismes —, le Brabant flamand est, depuis deux siècles au moins, en grande partie bilingue. Contentons-nous, ici, de dresser, de ce phénomène, un simple constat qui en commande un autre : du fait de son bilinguisme, qui le fait participer directement à deux cultures, et de la plus grande densité de sa population, le Brabant flamand apparaît littérairement plus riche, à première vue, que le Roman Pays.

(1) *Le Folklore brabançon*, n° 142, juin 1959.

Par l'aspect, la Hesbaye thioise ne se distingue pas de la romane sauf, peut-être, en ce qui concerne la partie de la région située en bordure des deux Gèthes où, de champêtre, le paysage devient surtout bocager. Le Hageland, qui — selon d'aucuns — serait le « pays des haies », est proche. Comment être averti du passage de l'une à l'autre région naturelle? Aux vers d'un de ses poèmes, le regretté Charles Conrardy — qui, en 1924, obtint le Prix littéraire de la Province de Brabant — les associait toutes deux :

*Mon Brabant je vous donne ma chanson de ce jour
qu'elle aille
parmi les champs de septembre et les champs de semailles
voleter avec les corbeaux noirs aux nids des peupliers,
qu'elle aille parmi les avoines chaudes et par les blés.
Vatre terre est ma terre où ma joie a germé
où mon rire a grandi, vous boqueteaux du Hageland
et vous, confins de la Hesbaye où passent lentement
les routes à marronniers... (2).*

Signalons ici, par parenthèse, que ce dernier vers fait écho à un autre du même auteur et que nous trouvons dans un poème de son recueil : *Le Signe de Saturne*, évoquant les moulins de Hesbaye qui :

*...bénissent la terre heureuse
De gestes larges et puissants
Et les clochers trapus et les yenses
Les regardent indifférents.*

*Les lourds clochers sont immobiles
Et prient, prient pour la saison
Et les marronniers courent en file
Pour vaincre un jour notre horizon.*

*Mais les moulins de la Hesbaye,
Sans se lasser, avec leurs bras,
Bénissent par dessus les haies,
La terre, en grands signes de croix.*

Pays fertile où la dévotion charnelle et terrienne s'allie à une solide tradition mystique, la Hesbaye thioise est axée, en grande

(2) *Revue Brabant*, n° 879, 1956, p. 12.

partie, sur le tronçon de la route de Bruxelles à Liège joignant Tirlemont à Saint-Trond qui fut, au seuil du Limbourg, le siège d'une importante abbaye ayant joué un rôle de premier plan dans la diffusion, sinon dans la composition, des anciennes chansons de geste. Sur quelques kilomètres, le tronçon routier en question précise la frontière méridionale de la Hesbaye thioise. Coulant de sud-ouest en nord-est, la Grande Gêthe — très divisée, « *tout en méandres* » (selon l'expression de Pieter G. Buckinx, Hesbignon de Kortessen) — la sépare du Hageland proprement dit. A l'exception de Tirlemont, il n'y a pas, tant par le chiffre de la population que par le potentiel industriel ou économique, de centre de réelle importance. Toutefois, du point de vue de la géographie littéraire, une ville — réduite, aujourd'hui, aux proportions d'un village — mérite, tout comme la cité du sucre, de retenir spécialement l'intérêt. Il s'agit de Léau (en flamand : Zoutleeuw). Par ailleurs, un village voisin de Tirlemont est également digne d'attention : Hakendover. C'est par le biais du folklore qu'il accède au titre de haut-lieu littéraire.

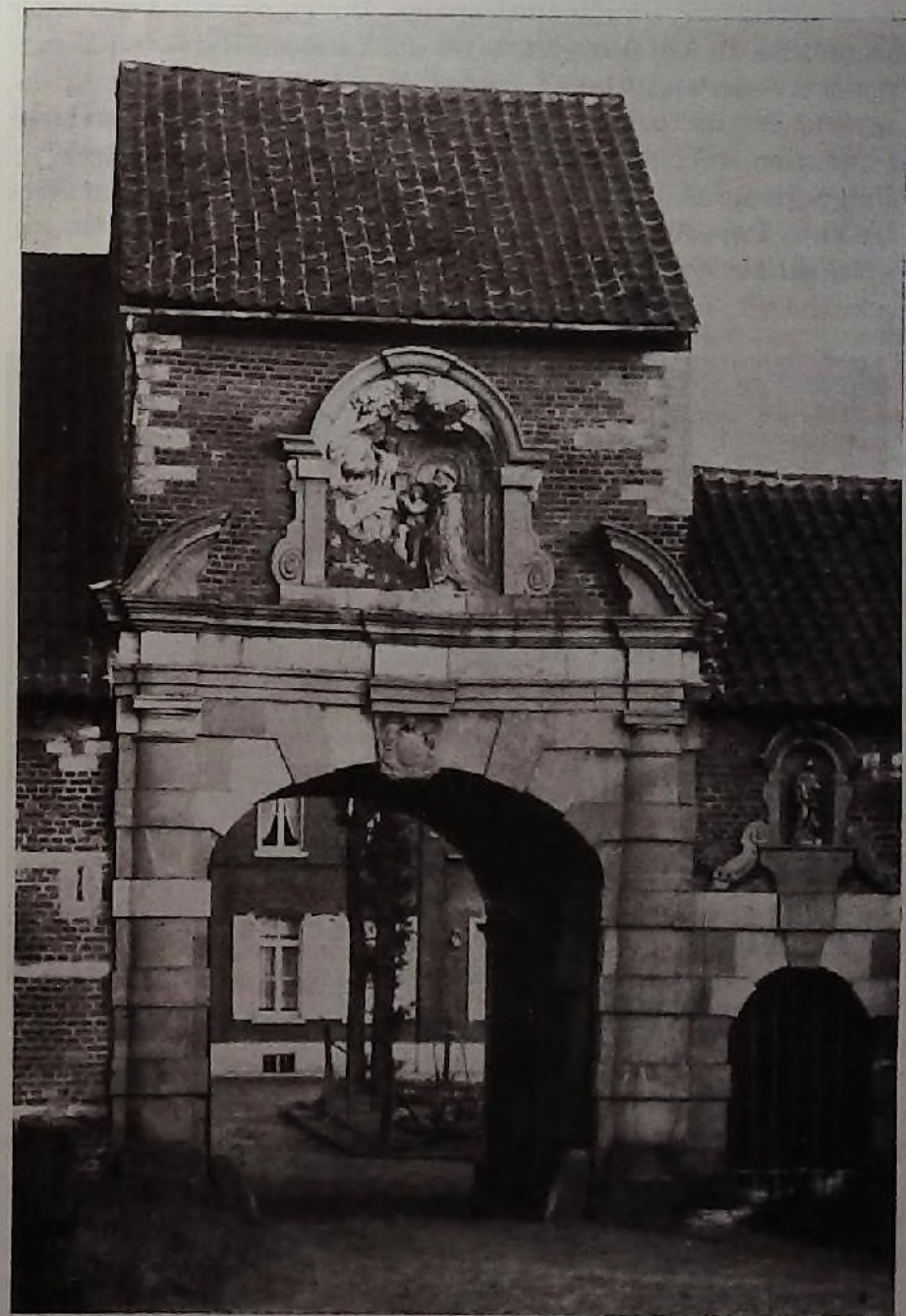
Avant de nous arrêter à Hakendover et, plus longuement, à Léau et Tirlemont, nous visiterons rapidement la région avec le souci de répondre, tout à la fois, aux invitations du passé et du présent.

* *

A l'extrémité nord-est de la Hesbaye thioise, Rummen-Binderen, dont le territoire jouxte la province de Limbourg, posséda jadis une abbaye, dite d'Orienten, dont il ne reste plus, aujourd'hui, qu'une grande ferme. Fondée en 1231, occupée par des moniales cisterciennes, elle dépendit, au spirituel, de Villers. Denis Van Zeverdonck, abbé du grand monastère brabançon, voulut apporter des réformes aux règles d'Orienten mais les moniales résistèrent à ses tentatives et en appelèrent au Prince-Évêque de Liège, Evrard de la Marcq, qui adopta leur parti. A la suite de cette intervention, Denis Van Zeverdonck remit le convent aux soins de l'abbé d'Aulne qui, à partir de ce moment, veilla aux intérêts spirituels de la petite communauté hesbignonne.

L'abbaye d'Orienten — à laquelle ne se sont intéressés que quelques auteurs, parmi lesquels Dom Joseph-Marie Canivez (3) —

(3) Voir *L'Ordre de Cîteaux en Belgique des Origines au XX^e siècle*, Ed. Abbaye de Scourmont, 1926.



ORIENTEN. — Ce porche d'entrée, aux figurines polychromées, date de 1661 et faisait partie de l'ancienne abbaye du Val-des-Vierges, fondée en cet endroit au XIII^e siècle.

ne semble pas avoir joué, dans l'histoire — même marginale — de la littérature, un rôle quelconque. Il n'en a pas été de même pour celle du Val Virginal — ou du Val-des-Vierges, ou Maagdendael — située à Oplinter, à la lisière du Hageland. Le rayonnement intellectuel de cette abbaye, qui acquit une enviable réputation, s'étendit à toute la partie thioise de la Hesbaye brabançonne et, particulièrement, à la région environnant Tirlemont. Dom Martène, qui lui rendit visite en 1714, la trouva « fort belle et fort régulière » ainsi que très active⁽¹⁾.



OPLINTER. — Détail du porche d'entrée de l'ancienne abbaye du Val des Vierges.

Le Val Virginal fut créé, en 1215 ou 1219, par quelques moniales venues de la Ramée à l'initiative de Barthélémy De Vleeschauer, de Tirlemont, par ailleurs fondateur de Florival. Trente-cinq abbesses se succédèrent à la direction de cet établissement qui connut des années prospères. Pillée en 1635 par les troupes étrangères, l'abbaye fut désertée en 1796 par ses occupantes.

(1) *Voyage littéraire de deux Bénédictins*, Paris, 1717.

Il en subsiste une ferme avec beau portail armorié portant le millésime de 1861.

La plus jeune des filles de Barthélémy De Vleeschauer : Béatrice (ou « Beatrijs », dite « van Nazareth » parce qu'elle termina son existence, en 1268, à l'abbaye de Nazareth, près de Lierre, où son père s'était retiré auparavant), vécut plusieurs années au Val Virginal après avoir étudié les « arts » et les saintes écritures au béguinage de Leau et avoir séjourné à Florival et à La Ramée. Nous avons fait allusion, précédemment⁽²⁾, à l'heureuse influence qu'elle exerça à Florival où elle introduisit l'art de la miniature qu'elle avait été apprendre à La Ramée. Au Val-des-Vierges, Béatrice composa, entre autres écrits, son traité mystique *Van de Sebene Manieren van Minne*, presque aussi célèbre que les œuvres d'Hadewijek — qui vécut au Rouge-Cloître et fut peut-être abbesse d'Aywiers⁽³⁾ — et de Ruysbroeck l'Admirable. Ce traité relatif aux sept espèces d'amour divin est l'une des premières manifestations de la prose néerlandaise⁽⁴⁾. On doit également, à Béatrice, une œuvre autobiographique sur laquelle ont pris appui ceux qui, comme l'abbé P. V. Bets, se sont intéressés à ses faits et gestes.

Oplinter, qui vit œuvrer l'auteur d'une des premières œuvres marquantes de la littérature thioise, a d'autres raisons de nous retenir. Deux écrivains ecclésiastiques y sont nés à peu d'années d'intervalle. Le premier, Barthélémy Pecters (1517-1630), fut un ardent contempteur du thomisme. Le second, Martinus Groenenschilt, né vraisemblablement en 1552, rédigea, entre autres ouvrages, un *Lust-hof der Godvruchtige Meditatie op het leven ende Lyden onses Heeren Jesu-Christi*.

La région n'a cessé, au cours des siècles, de produire des écrivains et nous aurons l'occasion, en particulier lors de nos haltes à Leau et à Tirlemont, de vérifier cette sorte de permanence ou de continuité. Geetbets, sur la Grande Gèthe, s'honore d'avoir vu naître Joannes Beets, prédicateur, polémiste et auteur d'un traité de théologie. Ayant révélé la robe de bure des Carmes à Tirlemont, il accéda à la charge de prieur de la maison pro-

(5) Dans notre chapitre *De Waure à Meerdael*, *Le Folklore brabançon*, n° 145, 1960.

(6) Hypothèse émise par J. STECHER dans son *Histoire de la Littérature néerlandaise en Belgique*, Éd. Lebléque, Bruxelles, 1886.

(7) Cette œuvre a été rééditée en 1927 par L. Reyens et J. Van Mierlo.

lesse que son ordre possédait dans la petite ville où il devait mourir en 1470 ou 1476. Heelenbosch, non loin de Léau, se souvient de Jan van Heelen ou van Heelu, qui vécut au XIII^e siècle. On attribue, à Jan van Heelu, la paternité d'une épopée ne comptant pas moins de 13.000 vers à quatre syllabes accentuées : *De Grimbergsche Oorlog*. Les Brabançons, si l'on en croit cette œuvre, seraient d'origine troyenne ! La présomption existant pour *De Grimbergsche Oorlog* se change en certitude en ce qui concerne *Die Yeest van den Slag van Woeringen*. Cette chanson de geste, qui totalise 8.948 vers, relate les exploits de Jean I^{er}, duc de Brabant, en lutte contre Renaud de Gueldre pour la possession du Limbourg. Jan van Heelu, qui devait également composer des *Brabantsche Yeesten* où le plaisant et le sérieux — « *in spotte, in ernste* » — se mêlent et s'entraident, accompagna son maître, Jean I^{er}, le duc-poète, à la bataille de 1288 en qualité de héraut d'armes. Jan-Frans Willems a prétendu que Jan van Heelu faisait partie de l'Ordre Teutonique et que comme tel, il aurait dépendu de la Commanderie des Vieux-Jones, en Limbourg. Toutefois, il semble que son port d'attache ait été la maison que son ordre possédait à Becquevoort, près de Montigny. Glabek, en Hageland (et nous nous excusons ici, de sortir des frontières de la Hesbaye ... mais sans quitter l'aire tirlemontoise), a donné le jour au juriconsulte Arnoldus De Reyger, connu aussi sous le nom de Pelargius (1559-1615). Neerlinter, près d'Oplinter, a eu, comme curé, le Tirlemontois P. V. Bels et compta, parmi ses enfants, le poète Désiré Claes (1836-1910) qui, après avoir publié son recueil : *Raocen en Doornen*, eut l'idée, assurément originale, de célébrer les chemins de fer de la proche Campine. Autre village voisin de la capitale du sucre, Kumplich revendique l'honneur d'être la patrie de Joannes Druys, dit Drusius, qui y naquit en 1568. Ce théologien doublé d'un homme d'Etat reste l'auteur, notamment, d'un *Mémoire présenté au Roi d'Espagne en 1631 contre les excès des militaires espagnols dans le Brabant*. Hautem St^e-Marguerite est la patrie de Jean de Haulhem qui adressa, à l'empereur Maximilien, un discours qui le rendit célèbre. « *Le Belge, disait-il, est naturellement généreux ; il sait braver le malheur et exposer sa vie. Si on veut le ravalier à la vile condition d'esclave, il est prompt à se raidir, à se soulever et à se venger ; mais si on le gouverne selon les lois, avec douceur et modération, comme il convient à la dignité de l'homme, il n'est point de nation plus attachée à ses souverains.* »

Hoegaerde, enfin, s'enorgueillit d'avoir été le berceau de Jean de Hocsem — ou Hoxem, du nom d'un hameau — et de Joseph Haumont. Né en 1278 sur les rives de la Grande Gèthe, Jean de Hocsem reçut la prêtrise et devint écolâtre du chapitre de Saint-Lambert à Liège. On lui doit, outre un traité de Droit, une chronique des évêques de Liège, publiée en 1927 par Godefroid Kurth. Se rapportant à la période allant de 1246 à 1348, relatant nombre d'événements dont l'auteur fut le contemporain, cet ouvrage est une source précieuse pour l'histoire de nos provinces. Quant à Joseph Haumont (1783-1848), il se signala à l'attention comme philosophe. Après avoir épousé les idées de Condillac, il souscrivit à celles de Fournier. Signalons encore, ici, que Hoegaerde semble avoir été, jadis, le lieu de représentation habituel d'un « Jeu » ou « Mystère » dont l'actuelle Procession des Douze Apôtres serait en quelque sorte la continuation.



HOEGAERDE. — La procession du dimanche des rameaux.

Mais la Hesbaye thioise n'a pas seulement donné naissance à un certain nombre d'écrivains. Elle en a attiré d'autres, ainsi que nous le verrons dans les pages qui suivent, consacrées à Haekendover, Léau et Tirlemont. Hoegaerde, dont nous venons

de parler, a vu se dérouler une grande partie de l'enfance du poète arlonais Georges Milo, auteur de *Le Ruisseau est gelé* et de *Messidor* (ce dernier recueil, croyons-nous, encore inédit). Wommerson, par ailleurs, a attiré la poétesse tirlemontoise Julia Tulkens-Boddaer, dont nous reparlerons, qui y a fait bâtir sa maison.

Il convient, pour compléter ces notes relatives à la partie thioise de la Hesbaye brabançonne, de signaler que la région a été évoquée par plusieurs écrivains d'autres provinces et, en particulier, par Georges Virrès (Lummen, dont l'auteur de *la Bruyère ardente* fut bourgmestre, n'est pas loin) et Hubert Stiernet (qui, dans *le Roman du Tonnelier*, entretient son lecteur, à plus d'une reprise, d'Hakendover). D'autre part, située entre la capitale et la Cité Ardente, la Hesbaye thioise est, fatalement et normalement, un pays de transit. Souvent foulé par les armées — de nombreux noms de lieux, de Neerwinden (dans la proche région frontière liégeoise) à Houtem-Sainte-Marguerite, sont aussi des noms de batailles que l'on retrouve dans les récits et études historiques! —, il est traversé, de part en part, par la route et le rail. Innombrables sont les personnages célèbres — et, parmi eux, les écrivains — qui, dans un sens ou dans l'autre, vers Liège ou Bruxelles, sont passés par ici. En 1763, le kapellmeister Léopold Mozart et ses deux enfants : Wolfgang-Amedeus et Nannerl, venant de Liège en diligence, virent ce pays que Benjamin Constant, voyageant en calèche, aperçut en 1814. Puis ce furent, entre tant d'autres célébrités, Fenimore Cooper en 1832, Victor Hugo en 1838... Cette année-là, en 1838, on inaugura la liaison ferroviaire Malines-Tirlemont-Liège, liaison qu'emprunta Gérard de Nerval en 1840. Quatre ans plus tôt, en 1836, il avait reçu le baptême du rail sur la ligne Bruxelles-Malines-Anvers. Monté dans le train à Malines, Gérard de Nerval — qui venait d'Anvers — eut la surprise, inouïe dans un pays de plaine, de voir le convoi passer, peu avant Tirlemont, dans un tunnel d'une longueur estimée, par lui, à près de deux kilomètres. Comme il collaborait alors à *La Presse*, il s'empressa d'en écrire, à ce sujet, dans son feuilleton... un feuilleton qui, retrouvé cent ans plus tard, devait susciter une polémique historico-littéraire passionnante⁽⁸⁾. Nerval n'avait-il pas inventé

(8) Voir revue du T.C.B., 1949, 55^e année, n^o 15, 18, 20, 21 et 22.



BRUXELLES. — Inauguration du premier train belge, le 5 mai 1835.

le tunnel en question? Non. L'ingénieur A. Février, dans son *Manuel du Voyageur sur le Chemin de Fer belge* édité en cette même année 1840, notait : « *Le chemin de fer s'abaisse à nouveau : les talus s'élèvent rapidement. Nous entrons dans le tunnel de Comptich, l'ouvrage le plus considérable exécuté jusqu'ici. Cette galerie a 990 mètres de longueur...* ». En 1844, dans leur *Guide indispensable du Voyageur sur les Chemins de Fer de la Belgique* Duplessy et Landoy ramenaient cette longueur à 925 mètres. En 1858, Philippe Hen, auteur d'un ouvrage sur *La Belgique pittoresque*, ne citait plus ce tunnel qui, d'après les auteurs d'un *Dictionnaire historique et géographique de Belgique* publié en 1896 : Jourdain et Van Stalle, se serait écroulé en 1842... Selon Ulysse Lamalle, auquel on doit une *Histoire des Chemins de Fer en Belgique*⁽⁹⁾, le tunnel ne se serait effondré qu'en 1850 et sa longueur aurait été de 700 mètres environ. Gérard de Nerval avait donc dit vrai, tout en exagérant quelque peu...

Aujourd'hui, les voyageurs utilisent parfois le rail, parfois la route. Devant faire un reportage à Grimde pour le magazine

(9) Éd. Office de Publicité, Collection Nationale, Bruxelles, 1943.



TIRLEMONT. — Le « Moutmolen, (Moulin à malt) sur la Grande Gèthe,
(ou par l'artiste Armand Knoepen).

A-Z, Jean Tousseul, quelques années avant la dernière guerre, emprunta le train. C'est également en train que Lucien Christophe traversa jadis maintes fois la région, faisant tenir ses impressions en quelques lignes rapides contenant ce bel éloge de Tirlémont : « jolie ville dédaignée et qui palpète souvent dans une aimable lumière » (10). Quant à Marcel Thiry, on le voit

(10) Texte sur *La Province de Liège*, dans recueil anthologique : *Images de Belgique. 1^{re} série. Paysages*, Éd. Office de Publicité, 1938.

choisir tantôt le rail, tantôt la route. Un poème de *La Mer de la Tranquillité* nous le montre voyageant en troisième classe :

*Au dehors, sur l'ennui d'un pays ignoré
De lourdeur labourense et d'âpre agriculture,
La vitesse roulait son long mur de fumée,
Les poètes savaient l'échelle des salaires,
La date du loyer, les tarifs, les horaires,
Ils savaient qu'au zénith calme de l'infortune
La Mer de la Tranquillité est dans la lune,
Que Tirlémont passait dans le mur de fumée,
Que nous tournons en roue avec la Voie Lactée,
Que l'univers s'espace en mitraille éclatée ;
Et leur argent, leurs dols, leurs trafics, leurs brevets,
Leur nuit perdue au flanc des tièdeurs fabuleuses
Et Tirlémont dans la fumée, ils les savaient
Sourire dans l'éventail sans fin des nébuteuses...*

Un autre poème du même recueil nous restitue le chantre de l'astrale automobile :

*Janvier : l'étoile de Noël se décolore.
Traverse Tirlémont à l'aube, les légumes
Font des parterres bleus emperlés dans la brume ;
Les maraîchers ont mis leurs carrés dans la rue,
L'odeur puissante des céleris te salue.
Tu passes ; te voici au large dans la plaine.
Tu croises des Peugeot, des Ford, des Citroën.
Celles-ci par la rime couquent les troènes...*

Combien sont-ils donc, depuis que la route est créée, depuis l'apparition du chemin de fer, à avoir traversé la région ? Combien s'y sont arrêtés ? Beaucoup ne sont pas descendus de wagon ou d'auto. Le pays, cependant, ne manque pas d'attraits. Il possède son pittoresque. Il maintient fermement quelques vieilles traditions et l'histoire l'a balisé de souvenirs émouvants et éloquents : tumulus ayant été prospectés par les archéologues — dont le baron de Loë —, églises, monuments divers... Nous aurons l'occasion, dans la suite de cette étude, de signaler, à l'attention, quelques unes des richesses de cette terre hesbignonne qui, sur le plan de la géographie littéraire, offre un intérêt évident grâce, en particulier, à Hakendover, Léau et Tirlémont.

Hakendover — où se trouve, chez le jeune romancier J. De Freine, le domicile de la revue expérimentale flamande « *Lens* », qui préconise, afin de sauver la poésie de l'ornière du conformisme, l'adoption d'un « *suggestief vitalisme* » — a droit de cité, dans la géographie littéraire de la province, à cause de « *certaine chevauchée pascale, robuste et solennelle* » (dixit Pierre Bourgeois) qui, de même que ses lointaines origines, a suscité une floraison d'écrits assez abondante.



HAKENDOVER. — L'église du Saint-Sauveur du XIII^e siècle.

Si l'on s'en rapporte au récit — datant de 1432 —, ayant pour auteurs trois marguilliers de l'endroit, c'est au VII^e siècle que des signes providentiels attirèrent l'attention sur le village proche de Tirlemont.

L'abbé P. V. Bels — dont nous reparlerons — a cité, dans son livre sur *Hakendover en zijne mirakuleuse kerk*, publié en 1898, la relation des marguilliers dont voici, traduit, un extrait :

« En 690, trois jeunes vierges, descendantes de l'empereur Octavian, décidèrent de se vouer à Dieu. Mues par une piété profonde,

elles renoncèrent aux biens terrestres et consacrèrent leur fortune à édifier une église en l'honneur du Saint-Sauveur.

Les jeunes filles choisirent Hakendover. Des maçons se mirent à l'œuvre. Hélas ! à peine les murs furent-ils sortis de terre que, durant la nuit, des anges survinrent et détruisirent le travail accompli. Tout effort fut vain : les anges s'obstinèrent.

Les vierges se concertèrent et, supposant que l'emplacement ne convenait pas au Tout-Puissant, elles en élirent un autre. Sans plus de succès d'ailleurs, car ici, tout comme la première fois, des anges abattirent durant l'obscurité ce qui avait été édifié en pleine lumière... ».



HAKENDOVER. — Détail du retable :
« Les anges détruisent le travail accompli ».

Offrant d'évidentes analogies avec la légende de Bassot-Wavre et appelant les mêmes remarques, l'histoire se termine heureusement. Continuons à en prendre connaissance mais, cette fois, d'après la première des *Légendes flamandes* que Charles De Coster



HAKENDOVER. — Détail du retable « La pale des ouvriers ».

publia en 1858. Cette première « légende », intitulée : *Blanche, Claire et Candide*, raconte comment les trois pucelles, après avoir imploré le Seigneur, virent une île de verdure et les belles fleurs et oiseaux qui y étaient :

« Lors on était au treizième jour après la fête des Rois ; il avait neigé grandement et gelé fort par-dessus à cause d'une âpre bise qui soufflait.

Et les trois pucelles virent devant elles, au milieu de la neige, comme une île de verdure.

Et cette île était ceinte d'un fil de soie purpurine.

Au-dedans de l'île était l'air du printemps florissant roses, violettes et jasmins, desquels l'odeur est comme baume. Au dehors étaient bise, autans et froidure horribles.

Vers le milieu, là où est maintenant le maître-autel, se voyait une gense fleurie comme si elle eût été vrai jasmin persique.

Sur les branches, fauvettes, rossignols et pinsons, à l'envi, chantaient les plus harmonieuses chansons du paradis.

Car c'étaient les anges qui s'étaient emplumés, gazouillant ainsi en l'honneur de Dieu.

Un gentil rossignol, le plus fin chanteur de tous, tenait en la poche droite une bande de parchemin où il était écrit en lettres de fin or :

« Ici est la place choisie par Dieu et montrée aux trois pucelles divinement, pour y bâtir église en l'honneur de notre-Seigneur et Sauveur Jesus-Christ ».

Grande fut la joie des pucelles, et la cadette dit à l'ange :

« Nous voyons bien que Dieu nous aime un peu, que nous faut-il faire, dites, Monseigneur l'ange ? »

« Il faut, mignonne, répondit le gentil ambassadeur, bâtir ici l'église et choisir pour ce douze des plus fins manouvriers, ne plus ne moins ; le bon Dieu sera le treizième ».

Ce qu'ayant dit, remonta dans les hauts lieux... ».

C'est ainsi que Charles De Coster (qui, dans son « *Thyl* », nous mènera à Tirlemont pour une glorification des canards du Saint-Esprit !) évoque, dans un style très travaillé (11), la fondation miraculeuse de l'église d'Hakendover. Ce sanctuaire, édifié sur l'emplacement choisi par Dieu, devint rapidement un lieu de pèlerinage très fréquenté. Comment ? Paul Dewalhens a répondu à ces questions :

Et Dieu un jour bénit l'église :

— « Que tous ceux-là qui sont pécheurs,
Se repentant, qu'ils se le disent,
Je leur rendrai la grâce au cœur. »

Mais un évêque voulut bénir,
O orgueilleux, après son Dieu,
Et celui-ci devant punir
Lui enleva l'usage des yeux.

Un autre aussi, à sa manière,
Voulut le faire en ce moment,
Mais Dieu furieux de ces manières
Le priva de ses mouvements.

(11) Voir l'article de Joseph HANSE paru dans *Les Lettres Romanes*, n° 2, 1959.

Alors, ils demandèrent à Dieu,
Pieusement de pardonner,
Ils traient au-devant des vœux
Dont il voudrait les honorer.

Dieu leur rendit toute vertu
D'âme et de corps, ô la ferveur,
Et depuis lors, là sont venus
Les pèlerins de Saint-Sauveur (12)

En fait, il y a deux pèlerinages : l'un en janvier, accompli par les gens de la région ; l'autre fait, le lundi de Pâques, par les étrangers à la région et à la province. Tous deux ont été décrits. Naguère encore, dans le premier volume de son ouvrage sur *Le Folklore Vivant* (13), Walter Fostier a parlé de l'un et de l'autre, consacrant cependant plus d'attention au second qui bénéficie d'un plus grand concours de foule et offre nombre d'aspects pittoresques et spectaculaires. Ce pèlerinage du lundi de Pâques est suivi, chaque année, par un ou plusieurs écrivains ou journalistes qui allongent, d'une ou plusieurs unités, la nomenclature des textes qui s'y rapportent. Nous extrayons de l'un d'eux, paru dans *Les Nouvelles Littéraires* de Paris (14), sous la signature de Denis Marion, le passage suivant :

« C'est à Hakendover, un tout petit village près de Tirlemont, que chaque année, le lundi de Pâques, se réunissent plus de cinquante mille pèlerins, pour la procession du Divin Sauveur. C'est un rite qui remonte à l'an 690 et son origine barbare est attestée par le curieux mélange qu'on y retrouve de paganisme et de christianisme.

Les chevaux brabançons sont étrillés par les fermiers avec plus de soin que n'en met un maquilleur à parfaire la beauté d'une vedette de cinéma. Leur crinière et leur queue sont nouées et entre-lacées de rubans. Aussi fringants que leurs congénères du cirque, ils sont montés par de jeunes cavaliers qui coracotent autour de la procession. Et celle-ci, loin de suivre les rues, la route ou les chemins, transe franchement les labours et les champs ensemencés.

(12) Dans *Brabant*, mars 1956, n° 3, article *Pâques à Hakendover*.

(13) Éditions *Arts et Voyages*, L. DE MEYER, Bruxelles, 1959.

(14) N° du 22 mars 1951. Citons, entre autres articles : Pierre CASSEL in *Le Phare-dimanche* du 5 avril 1953 ; Jean FRANCIS in *Revue du Royal Automobile Club de Belgique* de mars 1953 ; etc.

Les sabots polis piétinent l'herbe et la luzerne, foulent les sillons, érasent la semence. La tradition veut que le champ le plus piétiné produise la plus belle moisson. Alliance éternelle et combien de fois répétée des mythes millénaires de la fécondation vernale et de la résurrection de l'Homme-Dieu !... »

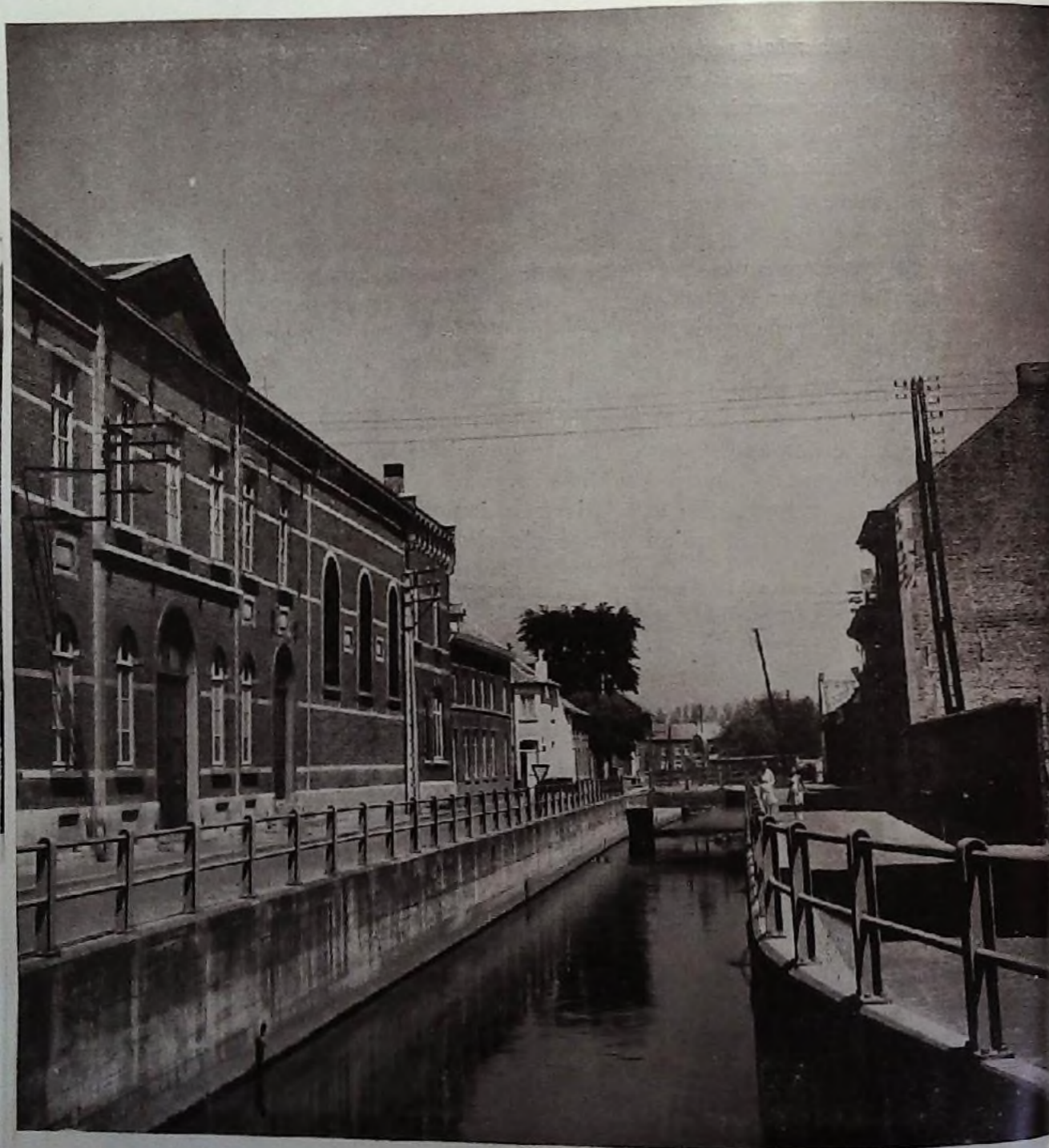
* * *

A présent, venons-en à Léau. Ayant pris naissance au bord d'un lac formé par la Petite-Gèthe, cette cité, qui figure parmi les sept villes principales de l'ancien duché de Brabant (les autres étant Louvain, Bruxelles, Bois-le-Duc, Tirlemont, Anvers et Nivelles), doit peut-être son nom au fait qu'elle se trouvait près de « l'eau », mot dont la prononciation wallonne « l'ève » aurait amené le flamand « leeuwe ». Les toponymistes réagiront à coup sûr et diront : « C'est peu probable ! ».

Autrefois fort active et relativement importante, la ville n'est plus, aujourd'hui, qu'un village d'environ 2.500 âmes. Deux



HAKENDOVER. — La procession passe à travers champs, piétinant semences et labours.



LEAU. — Ville du souvenir, fut florissante au temps où drapiers et lombards s'affairaient le long des Quais de la Petite-Gèthe.

raisons au moins expliquent sa décadence : l'envasement — devenu irrémédiable au xvi^e siècle — de la rivière jadis navigable et, au xviii^e siècle, l'opposition des habitants — qui craignaient de se trouver « sur le chemin de la guerre » — à ce que la chaussée de Tirlemont à Saint-Trond (tronçon de la route Bruxelles-Liège) passe par Léau.

Isolée dans ses campagnes, Léau mène une existence paisible de vieille ville ressassant ses souvenirs. Ceux-ci sont aussi innombrables que prestigieux : événements divers, industries, confréries, personnages célèbres... Seul, le passé littéraire de l'antique petite cité retiendra ici notre attention (15).

Il semble que, dès le xii^e siècle, Léau posséda une ou plusieurs écoles béguinales où, en plus des éléments primaires, on enseigna le latin. A partir de 1235, l'Ordre des Écoliers, fondé à Paris en 1201, y prit racine. Ses membres s'adonnaient à l'étude, enseignaient et transcrivaient des livres. Un manuscrit léautin de 1248, conservé au Grand Séminaire de Liège, comporte trois volumes *in folio* et est intitulé : *Scriptus est liber iste in honore Domini et beatae Mariae sanctique Sulpitii et omnium sanctorum in domo fratrum ordinis pallis scolarium in Lewis tempore Jonathe, prioris bone memorie, Anno Di MCCXLVIII*. Il est enrichi de miniatures. Vers la même époque, d'autres religieux : les begards, bogards ou biggards, s'établirent également à Léau et y ouvrirent une école publique.

Pour écrire et diffuser sa pensée, il est nécessaire d'apprendre d'abord les lettres et les mots, de les assembler en phrases, de grouper ces phrases selon le but poursuivi et de raisonner avec justesse. Les écoles léautines apprennent cela à leurs élèves. Ainsi réalisent-elles, de fort bonne heure, les conditions indispensables à l'efflorescence d'une vie spirituelle et littéraire. Ida de Léau, dès l'âge de 7 ans, fréquente l'école des béguines. A 13 ans, elle entre à l'abbaye de La Ramée, sous Jauchelette (16), dont elle dirigera plus tard le scriptorium. Elle mourut à La Ramée le 29 octobre 1260. Un tableau du peintre brugeois Louis Beyaert, exposé dans l'église Saint-Léonard à Léau, nous

(15) Voir le très intéressant ouvrage de Louis Wilmser, *Léau, la Ville des Souvenirs*, Éd. Dietrich et Cie, Bruxelles, 1938.

(16) Cf. notre chapitre *Géographie littéraire du Brabant. La Hesbroye Romane. Le Folklore Brabançon*, n° 147.

la montre occupée à la transcription d'un manuscrit. Une autre moniale cistercienne, dont il a été question précédemment : Béatrice de Vleeschauwer, dite Beatrijs van Nazareth, originaire de Tirlemont, est également passée par une des écoles béguinales de Léau avant de prendre le voile à Florival en 1214 et de vivre, ensuite, à La Ramée, au Val-des-Vierges d'Oplinter et au couvent de Nazareth, près de Lierre, où elle mourut en 1268. Nous avons dit le prix de ses traités mystiques.

Les conditions pouvant déterminer l'éclosion d'œuvres littéraires sont donc réalisées, à Léau, à partir des ^{xii}e et ^{xiii}e siècles. Depuis cette lointaine époque jusqu'à la nôtre, l'histoire léautine a de très nombreux noms d'écrivains à nous proposer. Celui, tout d'abord, de Thomas de Cantimpré, qui vécut de 1201 à 1270 environ.

De nombreux auteurs assignent Leeuw-Saint-Pierre comme lieu de naissance de Thomas de Cantimpré. D'autres — dont Touron dans son *Histoire des Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique* — prétendent qu'il aurait vu le jour à Léau. Quoi qu'il en soit, il résida pendant un certain temps à Saint-Trond, ville proche, où il fut en relation avec, notamment, Christine l'Admirable et le prélat de l'abbaye. En 1232, il rédigea la biographie de Christine. Nous reparlerons de Thomas de Cantimpré lors de notre passage à Leeuw-Saint-Pierre, dans un de nos chapitres ultérieurs.

Léau revendique également, comme un de ses enfants, le moine-écrivain Jan van Heelu, dont nous avons dit un mot précédemment. Heelenbosch, où le héraut d'armes de Jean I^{er} vit le jour, était autrefois un hameau dépendant de Léau.

Vient ensuite, au ^{xv}e siècle, Mathias van Pothem de Lewis, né au hameau de Pothem, mort en 1389. Ce Mathias devint doyen du chapitre de l'église Sainte-Croix de Liège, fondée en 979 par Nolger, et rédigea, sous le titre *Chronicon Leodiense*, une chronique liégeoise se rapportant à la période allant de Saint-Martin à 1376. Stanislas Bormans en a publié le manuscrit en 1885.

C'est à la même époque qu'appartient Jean de Léau ou De Leeuw, appelé aussi Jan van Leeuw ou Leeuwis van Afflighem, que d'aucuns ont confondu avec Jan van Heelu. Frère convers à l'abbaye de Groenendael, il y remplit les fonctions de cuisinier. Celui que l'on a surnommé *le bon cuisinier* joignait, au goût des nourritures terrestres, l'amour des Lettres. Il écrivit

une série d'ouvrages mystiques et ascétiques dans l'esprit de son illustre maître et disciple, Ruysbroeck l'Admirable, dont il devait, en 1381, composer l'oraison funèbre en « une sorte de prose rimée » (17). Henri Bogaerts ou Uten Bogaerde, surnommé Pomerius, a inséré sa biographie dans son ouvrage *De origine monasterii Viridis Vallis et de gestis patrum et fratrum in primordiali ibidem degentium*. Nous retrouverons Jean de Léau, qui « joignait à ses dons exceptionnels de cuisinier une fort grande sagesse et beaucoup de talent » (18), à Afflighem, où d'aucuns soutiennent qu'il aurait vu le jour et qu'il aurait été moine, et lorsque, parcourant la forêt de Soignes, nous ferons halte à Groenendael.

On n'est pas certain que Dionisius Van Ryckel ou Denys de Leeuwis, plus connu sous le nom de Denis le Chartreux, ait vu le jour à Léau. D'aucuns prétendent qu'il serait né à Ryckel, près de Looz, en Limbourg. D'autres soutiennent que Léau, où des Van Ryckel s'étaient établis, a été son berceau. Le fait qu'un des ouvrages de celui qui, selon Joris-Karl Huysmans, fut « un des plus grands mystiques de l'époque » rattaché, par Maurice Gauchez (19), à l'école de Ruysbroeck l'Admirable — ouvrage intitulé : *Speculum conversionis peccatorum* — porte, comme nom d'auteur : « *Dionisii magistri de Leeuwis, alias Rickel* », semble donner raison à ces derniers. Par ailleurs, Guicciardini le considère comme originaire de Léau. Ayant étudié à Cologne où il professa avant d'entrer chez les chartreux de Ruremonde en 1423, Denis le Chartreux a rédigé de très nombreux ouvrages : commentaires de divers livres sacrés, traités d'apologétique, réfutations de l'Alcoran, etc. Né en 1397, il devait mourir en 1471.

Deux contemporains de Denis le Chartreux méritent une mention : Henricus Becker ou Pistor de Leeuwis et Mathias de Leeuwis. Le premier de ces Léautins devint bachelier de l'université de Paris en 1405, licencié en 1409 et maître en théologie en 1410. Entré en religion, il occupa les fonctions de prieur de l'abbaye

(17) J. SYEHEM, ouvrage cité. Toutefois, selon certains auteurs, Jean de Léau n'aurait pas vécu au-delà de 1377.

(18) In *La Forêt de Soignes* par A. VLEMINCKX, Ed. Les Amis de la Forêt de Soignes, Bruxelles, 1951.

(19) Dans son *Histoire des Lettres françaises de Belgique*, Ed. La Renaissance d'Occident, Bruxelles, 1922.

de Saint-Victor. Il écrivit plusieurs précis de théologie et de philosophie, qui n'ont pas été retrouvés, et mourut en 1440. Peut-être séjourna-t-il un certain temps à Groenendael. Quant à Mathias de Leeuwis, on sait qu'il était professeur de philosophie à l'université de Louvain en 1435. A Louvain, il aurait également enseigné la médecine.

Le xv^e siècle, à Léau, voit se fonder une chambre de rhétorique : *De Leliekens unten Dale*, dont la devise était *Jonst voor Const* (Le goût pour l'art). On sait que les chambres de rhétorique, pendant les xv^e et xvii^e siècles, monopolisèrent, dans tout le pays flamand, l'activité littéraire. « Contrairement aux auteurs du moyen-âge, lisons nous dans le *Dictionnaire des Litterateurs* (20), les Rhétoriciens commencent à exprimer leurs idées et leurs sentiments d'une façon moins spontanée et leur art devient beaucoup plus cérébral. Ils cherchent la beauté, mais ils s'occupent seulement de la forme... Ils se bornèrent au début à commenter et à exploiter les productions lyriques de leurs collaborateurs, mais plus tard prirent contact avec le public à l'occasion de la représentation de leurs pièces... ».

La chambre de rhétorique de Léau eut sans doute, comme origine, l'une ou l'autre de ces gildes d'archers ou d'arbalétriers qui, très prospères à l'époque, jouèrent un rôle très important dans la vie des municipalités flamandes. Nombre de modestes villages du pays plat eurent, jadis, une ou plusieurs gildes semblables. Il y en avait, autrefois, à Duras et Wilderen, Halle-Boienhoven et Dormaal, Orsmaal et Houleden, Kortenen et Geelheets. Habiles à tendre la corde, leurs membres, composés principalement de bons bourgeois, manifestaient des préoccupations artistiques dont continuent à témoigner colliers, plaques, portraits, torchères, drapeaux, registres, etc.

Comptant des « vaste mannen » — ou bailleurs de fonds — et des « ghesellen » ou « liefhebbers » — auteurs et interprètes —, les « kamersbroeders » de Léau donnèrent, à Saint-Léonard, plusieurs « mystères » comportant des scènes de la vie du Christ

(20) Par François GLOSSET, Raymond HERREMAN et Etienne VAURIER, Éd. Larcier, Bruxelles, sans date (1948?). Voir notamment, quant à l'origine des chambres de rhétorique, l'étude de Paul DEWALHENS : *Folklore et Légendes de Tillemon* — *Les Chambres et Rhétoriques* publiée dans le n° 144 du *Folklore brabançon*.

ou de la vie de Saint-Léonard. Ils organisèrent de nombreuses réjouissances et participèrent à des tournois mis sur pied par des chambres d'autres villes. En 1509, ils reçurent, avec un appareil exceptionnel, leurs confrères de Saint-Trond. En 1538, ils se chargèrent de l'organisation, à l'occasion de l'inauguration de l'hôtel de ville de leur cité, d'un grand spectacle et d'un fastueux cortège. En 1541, ils se rendirent à un concours à Diest. En 1561, on les vit assister au Landjuweel organisé à Anvers par la célèbre chambre des *Violieren*. Au cours de ces brillantes et coûteuses assises, qui durèrent plus d'un mois, ils donnèrent, notamment, un « esballement » et une facétie et remportèrent plusieurs prix. Treize autres chambres de rhétorique participèrent à ce vaste tournoi au sujet duquel plusieurs historiens des Lettres flamandes nous fournissent maint détail pittoresque.

La chambre *De Leliekens unten Dale*, placée sous la protection de Sainte-Anne, eut sa chapelle dans l'église Saint-Léonard et sa salle de réunion au premier étage de l'hôtel de ville où sont toujours conservés quelques-uns de ses souvenirs. Elle poursuivit son activité jusqu'au début du xviii^e siècle pour renaître, en 1717, avec un nouveau règlement et des objectifs sensiblement différents de ceux des origines. Comme les chambres des autres villes du Brabant et d'ailleurs, elle avait aidé à l'épanouissement des idées et avait éveillé l'intérêt de la population pour certains jeux plus ou moins intellectuels. Aucun nom de rhétoricien léautin — rimeur ou « facteur » d'œuvre scénique — ne nous a été conservé.

Au xvii^e siècle, la chambre *De Leliekens unten Dale* rivalisait donc — nous l'avons vu — avec les chambres de rhétorique d'autres villes, parmi les plus réputées. Une certaine effervescence, partiellement littéraire, règne en permanence dans la petite ville où voit le jour, en 1569, Jean Marcellis qui devait devenir bourgeois de Liège. Ce Jean Marcellis, qui demeura toujours très attaché à sa cité natale où il fonda une « *Pekensmis* » (ou messe des pauvres) toujours célébrée le 6 septembre de chaque année, traduisit, du latin en français, un *Portrait de la vie religieuse ou promptuaire des bons exemples recueillis des vies des saints* (Liège, 1621) et composa, en latin, un ouvrage sur les psaumes : *Panis suavissimi saporis et alimenti saluberrimi e regis prophetae psalmodum*, publié l'année même de sa mort, en 1623.

Les XVII^e et XVIII^e siècles sont à Léau, comme ailleurs, assez pauvres. En 1688, un prêtre originaire de Léau, Égide Muel, professe la théologie à Louvain. Un chanoine de Saint-Léonard, Joannes Reers, occupe ses loisirs à une étude rectificative d'un livre publié en 1606 par Jean-Baptiste Gramaye sur Léau : *Leonia sive Leemwe, Saut-Leeuw*. Son manuscrit : *Appendix aan het opstel van Gramaye, over Leeuw* devait servir de base à Jean-Joseph Opstadt, magistrat de Léau de 1732 à 1747, pour la



LEAU. — La maison « Hellespiegel » en style Renaissance, porte le millésime 1571.

réduction de sa *Corte beschrijvinghe der stadt Zout-Leeuw* en 1739. L'œuvre de J. J. Opstadt, de même que le travail de Reers, devait être publiée en 1892 par Alphonse Wauters dans le *Bulletin de la Commission royale d'Histoire*. Signalons encore que, à la même époque, Daniel Godts, pléban à Léau en 1733, commence (vraisemblablement en 1732) à tenir un *Registrum nobum proventuum plebanie Leeuensis* dont les cinq volumes manuscrits seront utilisés par les historiens à venir. Fin du XVIII^e siècle enfin,

Pierre-Léonard Coenen, président du canton de Léau, conte les épisodes locaux de la fameuse « guerre des paysans » aux pages d'un cahier que Pierre-Vincent Bets a consulté mais qui, depuis, n'a pas été retrouvé.

Pierre-Vincent Bets, que nous venons de citer, appartient au XIX^e siècle. Né à Tirlemont en 1822, il devait, après avoir été vicaire à Hebecq-Rognon et occupé la cure de Neerlinter, devenir doyen de Léau où il mourut en 1897. Très attaché à la petite ville de Saint-Léonard, il lui consacra les deux volumes de son ouvrage *Zout-Leeuw, beschrijving, geschiedenis, instellingen*, publié en 1887, et y fonda une section du *Davidfonds*. Un autre doyen de Saint-Léonard, Léonard Van Roey, décédé en 1913, devait, lui aussi, rédiger deux ouvrages sur Léau. Publiés d'abord en flamand, ils le furent ensuite en français : *Notre-Dame de l'Ossenweg à Léau* et *Vie et Culte de Saint-Léonard, patron de Léau*. Léonard Van Roey était l'oncle de S. E. le cardinal Joseph-Ernest Van Roey, primat de Belgique.

En ce qui concerne le XX^e siècle, Léau nous propose deux noms. Le premier est celui d'Emiel Vlierbergh qui, né en 1872, se signala à l'attention à des titres divers. Ayant fait ses études à Roulers, Furnes et Louvain, Emiel Vlierbergh devait, jeune Docteur en Droit, jouer un rôle important au sein du *Boerenbond*. Professeur à l'université de Louvain en 1902, il y enseigna en flamand et en français et occupa, pendant un certain temps, la présidence du cercle artistique et littéraire *Met tijd en vlijt*. En 1911, enfin, il fut appelé à la présidence générale du *Davidfonds*. Emiel Vlierbergh, qui est décédé en 1925, a signé plus d'une centaine de publications, dont des monographies sur diverses régions naturelles (la Campine, la Hesbaye, le Hage-land, l'Ardenne, etc), et plusieurs volumes de *Beginnelen*.

L'autre nom est celui de Willem-Raymond-René Verdeyen, né en 1883. Docteur en philosophie et lettres de l'université de Gand, professeur à l'université de Liège, ce réputé philologue, membre de la *Koninklijke Vlaamse Academie voor Taal- en Letterkunde*, est l'auteur de nombreuses études publiées dans nos deux langues nationales et a collaboré à plusieurs dictionnaires.

De passage à Léau, le littérateur-géographe évoque les hommes célèbres du passé. Il pense aux « *plattelandsche refereynen* »

des compagnons de la chambre de rhétorique dont l'hôtel de ville conserve encore la torchère. Ville de tradition, Léau garde aussi — héritiers et continuateurs de ses « imagiers » d'autrefois — ses imprimeurs ... et ceux-ci contribuent, à leur manière, au mouvement littéraire. C'est de leurs ateliers que sont sortis de nombreux ouvrages — dont celui de Robert Desart et Louis Quiévreux sur *Les Impasses bruxelloises* — et que sort, chaque mois, une nouvelle livraison de la revue *Le Thyse* aux destinées de laquelle preside, depuis plus de soixante ans, l'infatigable Léopold Rosy ...



LEAU. — L'Hôtel de Ville et les Halles.



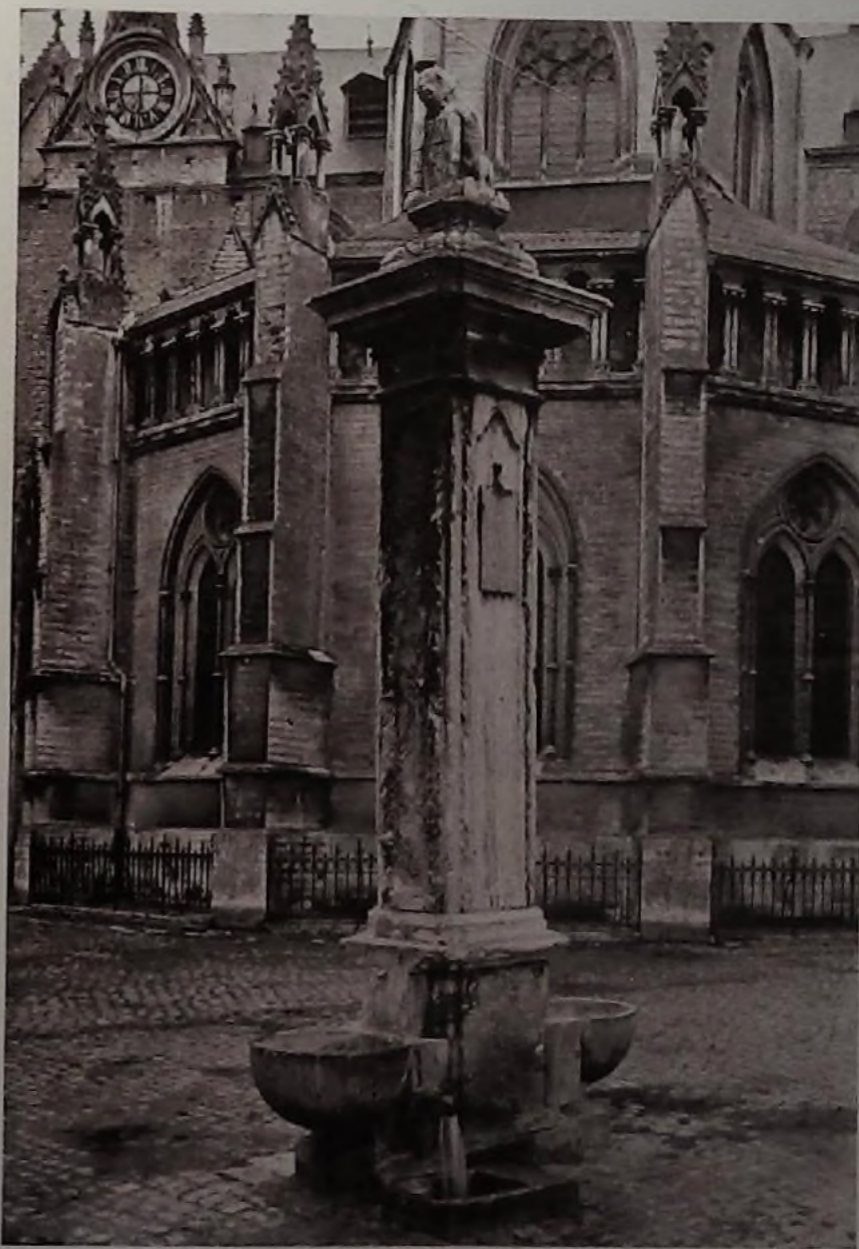
LEAU. — L'église Saint Léonard domine cette calme grand Place.

Le littérateur-géographe pense à tout cela et il regarde la petite ville comme l'ont regardée, avant lui, d'innombrables écrivains venus de l'est et de l'ouest, du nord et du sud. Rares sont les cités qui, autant que Léau, ont été décrites, vantées et exaltées. En quelques lignes parfois, en une ou plusieurs pages souvent et, d'aventure, en l'espace de tout un livre, chacun a voulu rendre hommage à sa rare beauté.

Le Florentin Guichardin ou Guicciardini a été l'un des premiers à avoir salué, de la plume, la ville fondée en l'an 276, si l'on en croit Jean d'Outremeuse, par le Comte de Louvain Brabantinus. En 1567, dans sa *Totius Belgicae descriptio*, Guicciardini parle de Léau — il orthographe « Lewe » — et de son « grand et très beau lac » qui, depuis lors, rappelons-le, a été asséché. Il vante la bière locale : « on fait encore forte bière si excellente qu'elle surpasse la bonté de plusieurs espèces de vins, et en telle quantité qu'on en envoie presque partout ». Cinquante ans plus tard, en 1606, Jean-Baptiste Gramaye s'intéresse au passé de la petite ville, tandis que le chroniqueur Wichmans, en 1632, dans son *Brabantia Mariana*, signale l'élégante chapelle de Notre-Dame Consolatrice des Affligés, à l'Ossenweg, et parle de son pèlerinage. Le 4 mai 1678, la ville est prise par les Français et un officier d'infanterie nommé La Bretèche rédige le récit de l'événement, truffant son texte de quelques précisions intéressantes : « Lewe, petite ville de ce duché, environnée d'un marais et ou la Gèette forme un double fossé... ». Quelques années plus tard, la paix étant revenue, le baron J. Le Roy évoque Léau, notamment dans son ouvrage : *Castella et Praetoria nobilium Brabantiae ...*, et y insère une vue de J. Harrewyn représentant le château de Leeuw. D'autres auteurs visitent Léau et en écrivent.

Le romantisme aidant, la petite ville va bénéficier, au XIX^e siècle, d'un intérêt croissant. En 1839, Jan-Karel-Huibrecht Nollet de Brauwere de Steeland, en vers flamands, raconte la légende (qui fait songer à l'histoire biblique de Sodome et Gomorhe) du lac de Léau : la ville, dans des temps très reculés, aurait été habitée par des riches au cœur endurci... envoyé par Dieu, un ange aurait frappé en vain à leur porte et le ciel, dans son courroux, aurait submergé la cité sous un lac immense après avoir prévenu les pauvres qu'ils avaient à se mettre à l'abri... En 1842, l'auteur de *La Belgique monumentale*, le Louvaniste Eugène Gens, admire l'église et l'hôtel de ville qui le ravissent « d'autant plus qu'aucune gravure boîteuse, aucune description banale ne l'y avait préparé, et qui sont neufs à force d'être ignorés ». En 1852, Schayes décrit l'hôtel de ville aux pages de son *Histoire de l'Architecture en Belgique*. Viendront ensuite Reusens, Piol et d'autres parmi lesquels Victor Hugo. Celui-ci est à Léau le 2 octobre 1864. Il y fait un dessin à la mine de plomb. Léau, pour lui, est « une ville inédite : on n'y pousse jamais ». Du célèbre tabernacle monumental sculpté par Floris d'Anvers,

qui se trouve à Saint-Leonard, il dit que c'est là « un miracle du ciseau ». Le grand poète français précède Eugène Van Bommel, Max Rooses, Wendelen, Désiré Claes — qui, en 1885, magnifie la ville dans une de ses *Gedichten* —, Preneau, Victor Doublet de



LEAU. — Grand-Place.
Cette pompe date du XVIII^e siècle (1762).



LEAU. — Une tour de rêve que ce tabernacle sculpté par Carneille Floris.

Villers et Camille Lemonnier qui, dans son gros ouvrage sur *La Belgique* (dont le premier chapitre est consacré à Bruxelles et au Brabant, de Genappe à Léau), écrira :

« L'impression est forte de rencontrer dans ce village perdu au milieu des campagnes, un musée littéralement peuplé de reliques archéologiques. L'église de Léau n'est pas autre. De loin s'annonce sa tour, avec ses fenêtres lancéolées à lancettes accolées, surmontées d'un trifte ; on passe dans des rues étroites bordées de maisons rustiques, et tout à coup la voie s'élargit : on a devant les yeux une superbe église du treizième siècle dont quelques parties, notamment la galerie découpée en arceaux autour du chœur, se rattachent à la période de transition. Dès le seuil, une émotion vous prend ... »

L'engouement reste aussi vif au xx^e siècle. Il semble même s'amplifier. Louis Dumont-Wilden, dans son ouvrage : *La Belgique illustrée*, exprime son admiration pour Léau dont l'église est appelée, par Julien Flament, « la cathédrale aux prés-dormants ». Sander Pierron s'extasie devant le chandelier pascal en laiton de Saint-Léonard. Pour lui, c'est là « le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, la merveille des merveilles ». Le poète flamand L. Roofthoofst dédie un poème à Notre-Dame de l'Ossenweg également honorée par le B. P. Hilarion Thans :

*Daar Gij Zout-Leeuw sinds vier eeuwen
Hebt uw milde gunst betoond,
Heeft uw volk U, liefste Moeder,
Aan den Ossenweg bekroond ...*

Le poète franciscain rend aussi hommage à Saint-Léonard, patron de la cité :

*Haer heerlijk rijst uw tempel
Hoog boven deze uw stad,
Hij is uw schoonste hulde,
Ons trots en rijkste schat ... (21).*

Un autre ecclésiastique, F. De Ridder, vicaire de Saint-Germain à Tirlemont, s'intéresse de près — comme l'a fait, au siècle précédent, son concitoyen P. V. Bets — au passé de la petite ville. A. Th. Rouvez, évocateur de tant de *Cités et villes belges*, passe des heures à contempler les merveilles de Saint-Léonard et, alors qu'il détaille certain retable, voit pénétrer, dans la vieille et somptueuse église, un enterrement :

« Les hommes tournent de leurs doigts potaude leur casquette de soie et les femmes, sous la capuce des manteaux, cachent leur douleur. Ils marchent lourdement sous les arceaux élancés ; le funèbre cortège jette une note éplorée ; le linceul du temple paraît trop étroit et la douleur de ces miséreux, dont les maisons s'accrochent en des angles précipités comme à regret, semble plus lugubre et plus fatale... »

(21) Traduction libre des deux strophes citées :

« Parce que vous bénissez Léau depuis quatre siècles et lui avez montré votre honte, votre peuple, Mère chérie, vous a couronnée à l'Ossenweg ». « Combien magnifique se dresse votre temple au-dessus de cette ville, qui est vôtre ; il est le plus bel hommage, notre fierté et notre plus riche trésor ».

C'est dans une style moins précieux et avec plus de lyrisme qu'Hippolyte Fierens-Gevaert, en 1921, célèbre la calme cité :

« Arrêtons-nous un instant aux confins du pays brabançon et de la terre liégeoise, écrit-il, dans la petite cité de Léau qui, située en Toscane, aurait la gloire de San-Gimignano. C'est une ville de mille âmes à peine, ceinturée de champs et de prairies. Je ne l'ai connue qu'après une longue fréquentation avec les grandes cités flamandes. Je m'en suis épris aussitôt et j'y suis retourné souvent. Les tours qui l'annoncent de loin, son histoire où le sang roule généreusement, les légendes qu'évoquent ses trésors artistiques, sa prospérité défunte, sa persuasive torpeur en font une réduction de quelques-unes de nos plus célèbres communes. Léau, c'est toute une gloire urbaine en miniature. Son église de Saint-Léonard est unique, car le mobilier en fut épargné par les iconoclastes du XVI^e et du XVII^e siècle; le moyen-âge et la Renaissance y exposent d'étonnantes créations; les chapelles se garnissent de retables, de statues, de tableaux; aux voûtes sont suspendus des croix triomphales et des rosaires enflammés; dans le choeur brille l'énorme chandelier pascal, en cuivre, de Robert van Thienen; ailleurs s'accumulent d'autres dinanderies luisantes et cassées; enfin, dans le transept, le tabernacle de Cornelle de Vriendt file jusqu'à la voûte, téméraire comme une flèche gothique, appuyant ses neuf étages sur les corps droits et purs de ses cartilages, engagées dans d'idéales draperies... Ces merveilles étourdissent notre coeur. N'est-ce pas incroyable de rencontrer tant de magnificence dans cette minuscule région que nous venons de parcourir, et tant de richesse dans un humble bourg, perdu à l'extrémité des terres flamandes? A tous ceux qui pieusement s'en vont admirer nos cités, je conseille de terminer leur pèlerinage patril par Léau, qui résume notre vie d'autrefois et réveille avec une forme singulièrement concentrée les ardeurs qui permirent à nos pères de lutter, de créer, de rêver... ».

Les fervents admirateurs de Léau ne cessent de faire des adeptes. Ayant découvert Léau en 1913, y ayant passé la guerre de 1914-1918, Louis Wilmet réunit notes et documents afin d'être capable de concrétiser, dans un livre, son désir de prosélytisme. Il réalise son dessein en 1938. Son ouvrage : *Léau, la ville des Souvenirs*, magnifiquement présenté, préfacé par le baron Paul Verhaegen, est sans doute le plus substantiel de tous les hommages rendus à la vieille ville des rives de la Petite-Ghête.

« Léau n'est devenue comme une manière de ville natale, avoue Louis Wilmet aux pages liminaires. Elle m'a donné des amis ... je n'ai cessé de rêver de faire connaître à d'autres tous les trésors que cache son humilité, toutes les jouissances qu'elle réserve aux poètes, aux historiens, aux artistes, s'ils consentent à la visiter, non pas rapidement en touristes distraits, mais attentivement en observateurs sagaces, et s'ils vont cumer le long de sa douce rivière, errer dans ses ruelles étroites, méditer devant ses monuments ».

Ne négligeant aucun des aspects de Léau, son ouvrage est un instrument de travail indispensable pour tous ceux qui s'intéressent à la ville et nous l'avons consulté avec attention avant de rédiger la présente étude.

Les dernières années n'ont pas suscité moins de fervents que les précédentes. Louis Stroobants s'est fait l'historiographe de la petite cité. A. Verbouwe et A. Marinus, chercheurs impénitents, ont enrichi, par leurs travaux, la bibliographie léautine. La Fédération touristique de la province a organisé, en 1951, une exposition « Tirlemont-Léau » qui a déterminé un nouveau mouvement de curiosité en faveur des deux cités mais, spécialement, de la seconde. De nombreux journalistes et écrivains ont assisté au vernissage de cette exposition et, au lendemain de cette manifestation — à laquelle nous assistions —, quantité d'articles ont été insérés dans la presse. Dans *Le Soir* du 3 juin, Paul Caso, après avoir rendu compte des cérémonies, écrivait :

« En cette fin d'après-midi, les nuages s'amoncellent sur Léau. Les drapeaux claquent au vent. Le ciel tourmenté accentue encore la noblesse de la grande église et le visage farouche de la petite ville perdue dans son passé comme dans les campagnes et qui veut aujourd'hui faire entendre sa voix du fond des siècles. Ce n'est pas celle de l'église engloutie révélée par la légende. Mais l'appel des cloches de Saint-Léonard dont la fine tour est comme un mât de vigie dans le ciel ... ».

Par la suite, on a vu M. Depelsenaire, dans son *Voyage en Bénéfralux ou l'heureuse Aventure de trois bons Amis*, évoquer la « petite bourgade bien flamande, célèbre par son tabernacle, Léau avec ses maisons de tuiles roses aux murs chantés groupées autour de l'église et sa maison communale aux escaliers garnis de lions héraldiques ». Dans son *Guide du Benelux*, sorti aux éditions



LEAU. — Vue sur la Grand-Place.

Odé, à Paris, Suzanne Chantal a résumé, en quelques phrases heureuses, le charme de Léau : « ... grande cité jadis, maintenant endormie (qui) garde modestement, au milieu de ses maisons presque villageoises, le trésor de son église Saint-Léonard, avec ses retables, son tabernacle que convoita Napoléon, et son admirable chandelier pascal... ». De son côté, le comte Joseph de Borchgrave d'Altena a parlé de Léau, *Perle du Brabant* tandis que Lucien Christophe, à la veille de l'ouverture de l'Exposition de 1958 à Bruxelles, a fait, dans un *Panorama du Brabant*, une place fort belle à Léau :

« Léau en Brabant est, comme Damme en Flandre, un joyau d'un prix unique. Sur sa grand-place que ferme une maison à pignons, entre l'hôtel de ville et les halles, édifiées à la Renais-

LE FOLKLORE BRABANÇON

sance, et l'ample église dont, des deux tours, l'une est romane et l'autre gothique, tout dit, plus pleinement qu'à Bruges, le passé, la vie morte, la solitude, le silence. Savourez une sensation si rare, avant d'aller inventorier, chapelle par chapelle, les trésors d'une église dont le mobilier, à travers les siècles, est resté intact. Quelle humiliation de comparer la parfaite convenance de toutes les œuvres d'autrefois qui ornent l'église à la platitude ou à la prétention esthétique du mobilier religieux d'aujourd'hui... »

Mais la liste n'est pas close et, naguère encore (en 1959), dans la revue d'art parisienne *L'Oeil*, Marguerite Olivier y ajoutait



TILLEMONT. — L'église Saint-Germain.

un nouvel hommage de prix. Ayant suscité tant d'admiration dans un passé proche ou lointain, Léau attirera, demain, d'autres curieux qu'elle saura convertir à son charme si particulier, si envoûtant.

* * *

Beaucoup de ceux qui ont parlé de Léau ont également parlé de Tirlemont mais, généralement, avec moins d'enthousiasme. Eugène Van Bemmel a résumé son opinion comme suit : « une vraie ville flamande, nette et propre, blanchie jusque sur les toits ».

Eugène Gens lui a fait écho : « Tirlemont se présente comme une petite ville bien propre, bien blanche, bien uniformément crépie et badigeonnée, au-dessus de laquelle se dressent, comme deux écueils, deux hautes églises du moyen-âge ».

Quant à Camille Lemonnier, il s'est exprimé de la sorte :

« Tirlemont, ville propre et endormie, d'ailleurs, comme la plupart des villes flamandes, avec des rues accidentées, une place perchée sur une bosse, des rangées de vieilles maisons à pignons en gradins, et, quand on s'écarte un peu du centre, des échappées de verdure, un empiètement de la campagne sur le noyau urbain. Une énorme église domine les toits étagés sur les pentes de la butte : c'est Saint-Germain, tour et piliers romans, les fenêtres et le chœur en gothique primaire. Ailleurs, devant l'hôtel de ville, l'église de Notre-Dame du Lac, inachevée, dresse une belle tour appuyée sur quatre piliers qui primitivement formaient le centre de l'édifice. Et toujours une profusion d'ornements ruisselant le long des murs et dans le fond des chapelles... »

En plus de ces visiteurs aimant le pittoresque et les architectures d'autrefois, Tirlemont a attiré nombre de ces « spé-léologues de l'histoire » que sont les archéologues. C'est que, dès avant la conquête des Gaules par Jules César, le territoire tirlemontois était occupé par diverses tribus. Les Romains y établirent plusieurs postes fortifiés. Par la suite, des tribus de race germanique et des Francs se mêlèrent à la population gallo-romaine, réalisant un brassage expliquant le complexe de sensibilité étonnant qui a valu la qualification de « Lotharingus bilinguis » (22).

(22) Paul DEWALHENS, *Tirlemont, Histoire de la Ville et de ses Monuments*. Éd. Syndicat d'Initiative de Tirlemont, 1956.

Parmi tous ceux qui se sont intéressés au plus lointain passé de la ville et de la région, il faut citer — outre Jean-Baptiste Gramaye, le marquis du Chasteler, qui présida l'Académie Impériale et Royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles, et l'ingénieur-géographe Charles Oudiette, auteur d'une *Description géographique et topographique du Département de la Dyle* —



TIRLEMONT. — L'église Notre-Dame-au-Lac.

le comte François de Neufchâteau, académicien français titulaire de la sénatorerie de Bruxelles qui, en 1813, explora vainement un des trois tertres funéraires de Grimde, H. Schuermans, le Docteur D. Raeymaekers et le baron Alfred de Loë. D'octobre à décembre 1892, ce dernier entreprit, avec la collaboration de plusieurs membres de la Société d'Archéologie de Bruxelles : J. Poils, Ch. Dens et le comte G. de Looz-Corswarem, l'exploration méthodique des trois tombes de Grimde, moissonnant,



TIRLEMONT. — La Ghète.

dans l'une d'entre elles, quantité d'objets : un magnifique camée, une bague en or, une fibule en bronze, des fragments de poteries, etc. Par la suite, d'autres chercheurs devaient fouiller le sol tirlemontois. En 1951, alertés par l'archiviste municipal Jean Wauters, les spécialistes du Service des Fouilles des Musées royaux d'Art et d'Histoire découvrirent, en pleine ville, une série d'objets de valeur. Joseph Mertens, qui dirigea ces recherches, a fait paraître, à ce sujet, un intéressant petit ouvrage. Signalons que plusieurs substantielles études relatives aux découvertes de Tirlemont ont été publiées aux pages de la revue du cercle archéologique local *Thinas*.

Ville de vieille civilisation, Tirlemont ne semble cependant pas avoir eu une vie littéraire particulièrement intense au cours des siècles ayant précédé le nôtre. Certes, la ville — dont une première description sommaire figure dans un manuscrit de 1100 ayant, pour auteur, le chroniqueur Théodorus, abbé de Saint-Trond — a donné le jour à un certain nombre d'écrivains méritant droit de cité dans l'histoire de nos Lettres. Nous avons déjà parlé, à plusieurs reprises, de Beatrijs van Nazareth, fille de Barthélémy De Vleeschauwer, fondateur de plusieurs abbayes brabançonnaises, et avons situé cette mystique dans une perspective emprisonnant aussi Zuster Hadewijek et Ruysbroeck l'Admirable. Avec le trouvère Godfried van Thienen, qui — au xiv^e siècle — s'inspira de la légende de Théophile (voué à Satan, il fut sauvé par Notre-Dame) pour composer son poème latin du *Militarius*, elle représente à peu près tout ce que Tirlemont est en mesure de nous proposer, sur le plan de la littérature, avant cette période d'effervescence plus superficielle que profonde inaugurée par ses chambres de rhétorique *De Corenbloem* et *Onze-Lieve-Vrouw Fonteyne* (23).

La première de ces deux chambres, appelée aussi *Sint-Agneskamer*, avait pour devise : « *Filius meus dilectus* », et était composée de bourgeois et d'artisans. On ignore quand elle a été fondée. Quoi qu'il en soit, sa création est antérieure à 1481, année où, invitée par les *gesellen vander Kerssouwer*, elle se rend à Louvain. Trois ans plus tard, elle accueille les Louvanistes à Tirlemont. En 1504, participant, à Louvain encore, à un concours organisé par *De Lelie*, elle obtient la palme pour son interprétation de *Het Esbatement van den Schuyfman*. Par la suite, elle participe à plusieurs ommegangs. En 1620, invitée à un concours de poésie à Malines, elle ne peut s'y rendre par suite de l'état précaire de

(23) Au sujet de ces deux chambres, voir l'article très documenté de Paul DEWALHENS, *Folklore et Légendes de Tirlemont. Les Chambres de Rhétorique* dans le n° 144 du *Folklore brabançon*. Nous lui avons emprunté tous les renseignements qu'on trouvera dans le paragraphe qui suit et qui, dès lors, peut être considéré comme étant son résumé. Dans ces notes, Paul Dewalhens signale les ouvrages sur lesquelles il a élayé son exposé et qui seront consultés avec profit par les lecteurs désireux d'en savoir davantage sur l'une des plus curieuses manifestations de l'esprit littéraire au moyen-âge et à l'époque de la Renaissance, les « chambres de rhétorique » appelées, dans les provinces méridionales, « puy de rhétorique ».

ses finances. Quant à la deuxième chambre, dont la devise était : *Fons gratiae, vitae et misericordiae*, il se pourrait qu'elle soit sortie d'une confrérie de clercs fondée en 1335. Toutefois, il n'en est fait mention qu'en 1521, année où elle participe à un ommeegang. En 1526, plusieurs de ses membres — ceux-ci recrutés parmi la haute bourgeoisie et le patriciat — sont inquiétés parce que suspects d'être favorables aux idées réactionnaires.

En dépit de ces ennuis, les « fonteynistes » poursuivent leur activités et organisent, annuellement, de grandes festivités auxquelles participe, en 1535, la chambre diestoise *De Christussoogen*. En 1539, on la voit s'illustrer à un concours de poésie et au Landjuweel de Gand. La même année, elle interprète, à Anvers, une satire allégorique de 552 vers avec prologue et épilogue : *De Ontfermhertigheyt des Heeren*. En 1561, comme sa consœur de Léau, elle est au Landjuweel d'Anvers après avoir donné à Tirlemont, en collaboration avec *De Corenbloem*, pendant le temps de carême, diverses « allégories » ou sentences morales. La chambre *Onze-Lieve-Vrouw Fonteyne* poursuivra son activité, en dépit de plusieurs graves épreuves — dont l'incendie de son local en 1635 et, une nouvelle fois, en 1705 — jusqu'en 1797, année de la suppression par ordre de l'occupant français. En 1803, elle reprendra vie comme société d'agrément. Elle existe toujours aujourd'hui mais ne se soucie plus, comme autrefois, de faire honneur à « *die edele dichtkonst* », au noble art de la poésie.

La vie littéraire tirlemontoise, aux xv^e et xvi^e siècles, est monopolisée, pourrait-on dire, par les rhétoriciens ou rhétoriciens. Quelques auteurs, cependant, œuvrent en dehors des chambres et en isolés. Prieur de la maison professe des Carmes à Tirlemont, Joannes Beets, natif de Geetbeets, se fait un nom dans la prédication et dans la polémique. Un autre religieux, le prémontré Marc-Antoine Bigato, Tirlemontois authentique, fera également parler de lui, quelques années plus tard, comme prédicateur. Marc-Antoine Bigato, qui devait devenir chapelain à Tilburg, nous a laissé un grand nombre de sermons rédigés en flamand et demeurés manuscrits.

Les deux siècles suivants ne sont guère plus riches et, parmi les noms qu'ils proposent à notre attention, il n'y a que ceux de Lambrecht Baerts, de Nicolas de Tombeur et — peut-être — de De Glimes à retenir. Le premier, né à Tirlemont en 1651, a signé un ouvrage intitulé : *Christelyke onderrichtingen weghens de kennisse van Godt, de scheppinge*. Nicolas de Tombeur, qui vit

le jour de 1657 dans la ville blanche, entra chez les Augustins et acquit une certaine notoriété comme théologien et historien. Quant à De Glimes, qui exerça la charge de Principal du Collège de Tirlemont, il traduisit — et l'entreprise a de quoi nous étonner ! — l'« *Art poétique* » de Boileau en latin. A ces trois noms, ajoutons celui de Ignace Huart, né dans les environs de la cité du sucre et mort en 1661, qui détendit, par la plume et la parole, les idées de Jansénius.

Au xix^e siècle, la situation ne semble guère s'améliorer. Né en 1822, entré dans les ordres, le Tirlemontois Pierre-Vincent Bets, dont il a été déjà question dans les pages qui précèdent — après avoir été curé à Neerlinter, il devint doyen de Léau — consacra ses loisirs à la rédaction de très nombreuses monographies historiques. On le vit « ratisser » le passé de maints villages : Neerlinter, Oplinter, Bunsbeck, Hauthem, Hakendover, Wommersom, Esemael, et consacrer, à Léau, plusieurs précieux petits ouvrages. Bien qu'éloigné de Tirlemont par les nécessités de ses fonctions sacerdotales, P. V. Bets ne cessa jamais de s'intéresser à sa ville natale, lui dédiant, comme tant de preuves de son attachement, plusieurs livres dont une remarquable *Histoire de la Ville et des Institutions de Tirlemont* écrite en français et publiée en 1860. Un autre enfant de Tirlemont, Guillaume Beeteme, né en 1837, orienta également son activité vers l'histoire, rédigeant diverses biographies de saints, ainsi que, devenu aumônier d'un couvent d'Ursulines à Laeken, un volume d'impressions et de souvenirs.

A la fin du xix^e siècle, diverses influences suscitent une « renaissance littéraire » : Max Waller et *La Jeune Belgique* favorisent, en Belgique française, la formation d'un climat propice tandis que, du côté flamand, divers mouvements — dont le *Davidfonds* — et quelques jeunes gens enthousiastes — qui fondent un journal : *Van Nu en Straks* — secouent victorieusement l'apathie et le provincialisme béat qui sévissent à l'époque. Et comme on voit pousser les plantes après une averse, on verra bientôt plusieurs jeunes Tirlemontois, sensibles à leur insu au changement d'atmosphère qui vient de se produire, entrer en poésie ou en littérature et enrichir singulièrement le patrimoine spirituel, jusqu'alors assez mince — il faut bien en convenir —, de leur cité. Mais c'est au xx^e siècle que se rattacheront la plupart des œuvres de ces nouveaux-venus au premier rang desquels il faut distinguer Victor Kinon, Paul Halflants et Marie Van Eleghem. Ces trois Flamands écriront en français.

Né à Tirlemont en 1873, le 17 mars, Victor Kinon — dont la mère était Flamande et le père originaire de la province de Liège — fit ses études au collège des Joséphites de la ville du sucre et, ensuite, au collège Notre-Dame. Plus tard, il évoquera, dans un de ses poèmes au moins, celui intitulé : *D'Autrefois*, le temps des

... feuillets barbouillés

De dessins à la plume et de croquis brouillés.

Il semble que ce soit de cette époque que date sa vocation. Déjà, au collège Notre-Dame, il compose des vers mais ne néglige pas ses études pour autant. Ayant terminé brillamment ses humanités, il s'inscrit à la faculté de Droit de l'université de Louvain. Devenu Docteur en Droit, il entre au Ministère de la Justice, y fait carrière et y accède rapidement au rang de Directeur puis de Directeur Général. Cet homme sage, simple et droit passa les dernières années de son existence à La Panne — dans une paisible villa baptisée *Apriscollis* par fidélité à la madone de Montaigne, qu'il vénérail particulièrement —. Il y mourut un peu oublié, le 23 octobre 1953.

C'est en 1898 que Victor Kinon devait débiter en poésie par une délicieuse plaquette : *Chansons du petit Pèlerin à Notre-Dame de Montaigne*, qui retiendra notre attention au cours de notre prochain chapitre. Dix ans plus tard, en 1908, il publie — bientôt couronné par les Prix Beernaert et de la province de Brabant — un volumineux recueil : « *L'Année des Saisons* », composé de quatre suites : *L'Azur et les Lilas*, *Le Soleil et les Roses*, *Le Vent et les Feuilles* et *La Neige et les Lampes*. Il y a là de la ferveur, du souffle et une musique « intérieure » qui apparente le poète à l'école symboliste :

Ce qui convient, c'est dans ton cœur une musique,

C'est une calme, c'est une douce musique,

Harpe, triangle et flûte, — en tout temps, en tout lieu ...

Rassemblant en volume des articles dispersés aux pages de divers journaux et revues, Victor Kinon donne ensuite, en 1910, ses *Portraits d'Auteurs*. En 1911, se tournant vers la scène, il publie son drame : *L'an Mille*, où trois seigneurs brabançons : les sires de Maillart, de Gossoncourt et de Gottechain, font une brève apparition. Vient ensuite, en 1927, un autre gros recueil de poèmes : *Les Bucoliques*, qui obtient, en 1929, le Prix triennal du Gouvernement et, à Genève, le Prix international de Poésie.

Il y chante l'heure de la rosée, l'églantier du cimetière, le vieux château en juin, la méridienne au presbytère, une fine gaule (il était fervent pêcheur à la ligne), le rossignol aux étoiles, le criquet des vacances, les fiancés sous la tonnelle, les blés, une hirondelle dans l'église, etc. Paul Halflants écrit après la lecture de ces vers :

« Elle n'est donc pas éteinte la race des beaux poètes français !
Quoi donc ? Est-ce chez nous, en pays flamand, qu'ils éclosent maintenant, et notre Vierge brabançonne va-t-elle devenir l'émule du Lignon et du Loir ? ».

Enfin, en 1931, revenant au théâtre, Victor Kinon donne un mystère lyrique en sept tableaux : *Monique*, qui met en scène la mère de Saint-Augustin et reçoit, du Gouvernement, le Prix créé en vue du relèvement de la scène lyrique. Ajoutons, à ces notes hâtives, que Victor Kinon collabora à de nombreuses revues dont *Le Spectateur catholique* (où il assumait les fonctions de secrétaire de rédaction), au *Magasin littéraire*, à *Durendal*, au *XX^e Siècle*, etc.

La poésie de Victor Kinon, toute de santé et de fraîcheur, tire son inspiration de la vie de tous les jours et de la nature, d'une nature qui est celle de ses jeunes années et donc brabançonne (mais davantage du Hageland que de Hesbaye). Tirlemont y est quelquefois présente sous l'allusion.

Né dans la ville blanche la même année que Victor Kinon, Paul Halflants (décédé en 1945) devait être ordonné prêtre en 1896, professer la littérature française de 1897 à 1927 (notamment à la faculté universitaire Saint-Louis à Bruxelles) et devenir chanoine honoraire de la cathédrale de Malines en 1919. Il ne cessa de s'intéresser aux œuvres belges tout en se montrant très attentif au mouvement littéraire français. Léo Leyder nous en a laissé ce rapide portrait :

« Pas du tout obèse ni apoplectique, pince-sans-rire comme un rédacteur du « Punch », il a une silhouette d'ascète, fine et surveillée, d'un ascète où la raison règne en maîtresse, parfois tyrannique » (24).

On doit à Paul Halflants de très nombreux ouvrages, dont un essai en trois volumes sur *La Littérature française au XIX^e*

(24) Dans *Conférences et Théâtres*, 5^e année, n^o 11, novembre 1938.

siècle maintes fois réédité et un recueil d'impressions de voyage écrites sous forme de lettres d'un pèlerin de Jérusalem : *Autour de la Méditerranée*, ainsi que quantité de monographies littéraires (Louis Veuillot, Maurice Maeterlinck, Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, etc) et de brochures de polémique (*Religion et Littérature, Les Croyants et les Incrédules*, etc). Vouant une vive admiration à Victor Kinon, il a analysé son œuvre à différentes reprises notamment dans son livre : *Auteurs français et belges du XIX^e siècle*, publié en 1923.



TIRLEMONT. — Vieilles maisons patriciennes situées au « Wolmarkt »

Marie Van Eleghem est victime, aujourd'hui, de la porosité des mémoires. Les historiens de nos Lettres françaises de Belgique oublient presque toujours de citer le nom de cette poétesse qui a vu le jour à Tirlemont en 1877 et qui avait de la grâce, de la noblesse et de la gravité. Son premier recueil : *Nids et Fleurs*, sortit en 1902 et fut suivi, notamment, de *Par la Vie* en 1908 et de *Au Large* en 1914. Marie Van Eleghem avait épousé Maurice Detrooz.

Appartenant à la même génération que les trois auteurs dont il vient s'être question, il faut citer le général Emile Wangermée,

le fondateur d'Elisabethville, qui a noté ses souvenirs de voyages dans *Grands Lacs africains et Katanga*, publié en 1909 ; le peintre Arthur Vangramberen, historien d'art ; F. De Ridder, vicaire de Saint-Germain, auteur de plusieurs monographies d'intérêt local, écrites en flamand ; J. B. Nijs, auquel on doit notamment des *Récits historiques et Légendes tirés des Annales de la Ville de Tirlemont*, édités en 1900 ; Henri Sarly qui, compositeur, s'est également intéressé au folklore et a signé quelques études flamandes d'une grande valeur documentaire ; Jean Wauwers, ancien carillonneur et archiviste de la ville qui a collaboré à certaines recherches archéologiques et, par ses articles, a contribué à faire mieux connaître le passé de Tirlemont ; et, enfin : le comte d'Arschot. Ce dernier, Tirlemontois d'origine, a signé des recueils de poèmes : *Le Reflet des Heures* (1898), *Quelques Vers* (1910), de nouvelles : *Sourires perdus* (1903) ; de notes de voyages : *Quelques Étapes* (1907) ; et d'aphorismes : *En songeant le long des Routes*, pour lequel Hubert Krains écrivit une copieuse préface. Aux pages de ce livre, le comte d'Arschot évoque sa cité natale :

« Petite ville... de vieilles maisons, et de vieilles portes qui jettent sur le trottoir de vieilles gens, beaucoup de vieilles gens. L'on dirait que là il y a moins d'enfants qu'ailleurs, mais qu'on les fait en sorte qu'ils durent davantage... »

On doit également, au comte d'Arschot, un fort bel ouvrage, illustré par Victor Creytens, qui s'intitule : *Dans les jardins du Duc de Brabant*. Il y est question de Tervueren, le Versailles belge, dont l'auteur décrit le parc, fait l'éloge des eaux et rappelle les fastes. Il parle aussi, dans cet ouvrage, du village avec ses « vieilles demeures (qui) semblent résumer tant de vie » et de son admirable église.

Avant de parler des écrivains des générations suivantes, ouvrons une parenthèse pour signaler que Tirlemont, ville « enseignante », a hébergé temporairement un certain nombre d'auteurs et de futurs auteurs. La ville blanche, où Saint-Albert de Louvain, fils de Godefroid III le Valeureux et frère de Jean I^{er} de Brabant le Guerroyeur, organisa le premier enseignement public en 1189, possède toute une gamme d'établissements d'instruction : Athénée, Académies de Musique et de Dessin, École normale (depuis 1916), École pour Régents (depuis 1953), etc. Parmi ceux qui fréquentèrent l'un ou l'autre de ces établissements, il

faut citer Albert Marinus, qui devait devenir un des grands maîtres de l'école du folklore scientifique et le premier Directeur du Service de Recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant (25), et le poète Maurice Carême. Celui-ci, à Tirlemont, eut, comme professeur de français, le romancier flamand Julien Kuypers (26). Enseignèrent également, à Tirlemont, pendant un certain temps, le regretté Georges Rency et Arsène Soreil, actuellement professeur à l'université de Liège :

« Au départ, on peu s'en faut, d'une carrière bien près de sa fin, écrivait ce dernier (27), je trouve Tirlemont. Un Tirlemont où il me souvient d'avoir aperçu Victor Francen (28), retour au pays, gentil camarade serrant des mains. O capitale de la betterave! Ville des plus beaux sucres du monde! On l'en croirait toute saupoudrée, riant ainsi de ses mille toits. Je me suis levé de ma banquette pour la contempler un instant, à la faveur d'un ralentissement du train ... »

*Tienen-Tirlemont! Maint et maint
Faitte de tuiles, dont s'élança
Notre-Dame, avec Saint-Germain,
Permanent concours d'élégance.*

(25) A LOUIS QUIÉVREUX venu l'interviewer pour *La Lanterne* (10 avril 1952), A. Marinus disait : « J'ai fait mes études à Tirlemont où je me suis vite passionné pour la sociologie ».

(26) Répondant à une enquête de la revue *Lens* en 1959, Maurice CARÊME écrivait : « Les écrivains flamands m'ont toujours profondément influencé. Chose étonnante, ce fut d'ailleurs un écrivain flamand, Julien Kuypers, qui fut mon professeur de français à l'École normale de Tirlemont. Ce fut lui qui lut mes premiers essais poétiques et m'encouragea, ce dont je lui suis profondément reconnaissant. Je suis né à Wavre, donc très près de la frontière linguistique et déjà, enfant, j'étais frappé par le chant du flamand que parlaient au marché de ma petite ville les paysans venus des villages environnants... ».

(27) Dans sa préface à notre monographie : *Armand Knuepen, Peintre de la Hesbaye*, Chez l'Auteur, 1957.

(28) L'acteur Victor Francen est né à Tirlemont comme le célèbre comédien Fernand Ledoux et le fantaisiste et chansonnier André Mille, décédé inopinément en 1952. Quelques refrains de ce dernier, qui était un poète tendrement cocasse, ont connu un certain succès à l'époque de leur lancement. André Mille les interprétait lui-même avec beaucoup de verve.

*Elle et lui ... Ferme, sobre, net,
Lui n'est que pointes et que droites ;
Elle, bien prise et d'un beau jet,
Fleurit en courbes délicates.*

*A la vitre longue du train,
Béni soit Tienen et sa plaine! —
Non sans plaisir il me souvient
Des jours. Tienen, où j'étais tien.
Et durait huit jours la semaine...*

Mais fermons la parenthèse pour en venir aux écrivains tirlemontois appartenant totalement à notre xx^e siècle. Voici tout d'abord, nés tous trois en 1902, Firmin Cuypers (décédé en 1949), Julia Tulkens-Boddaer et Paul Dewalhens.

Le premier de ces trois écrivains ne devait passer que les deux premières années de son existence à Tirlemont. En 1904, ses parents quittèrent la ville blanche pour s'établir à Bruges où, ayant terminé ses études, il devait faire carrière dans le journalisme. D'abord rédacteur au *Journal de Bruges et de la Province*, il entra ensuite au *Carillon* d'Ostende dont il devint le directeur. A Ostende, il fonda *La Flandre littéraire* qui vécut de 1923 à 1927. Par la suite, revenu au *Journal de Bruges*, Firmin Cuypers y assumait les fonctions de rédacteur en chef. Il collabora par ailleurs, sous divers pseudonymes — dont celui de Frans Lieder —, au *Soir*, à *La Flandre libérale* et à *L'Informateur de Knocke-Le Zoute*. On lui doit plusieurs essais — sur James Ensor notamment — et quelques romans très attachants parmi lesquels *Le Souverain pucier* et *Le Boléro de Velours*.

Julia Tulkens-Boddaer, qui demeure actuellement à Wommelersom, a enseigné à Landen, dans la province de Liège, et à Tirlemont. Nous sommes redevables, à cette poétesse flamande, de nombreux recueils : *Heibloempjes*, *De Liedjes van Hilda*, *Liedereren bij Schemeraur*, *Ontvangenis*, *Vader*, *De Aardse Bruid*, *Na het Bruidslid*, etc. Elle a signé, par ailleurs, quantité de frais poèmes pour enfants et plusieurs jeux radiophoniques. Sensible, soucieuse de profondeur et témoignant d'un louable souci formel, elle célèbre, sur un ton de confiance très émouvant, les splendeurs de la nature et les joies souvent douloureuses de la maternité.

Bien que né à Anvers dans la rue du Grand Chien, Paul Dewalhens est Brabançon (*Ne suis-je pas un Flamand du Brabant*,

demandait-il certain jour ⁽²⁹⁾, d'origine paysanne et bourgeoise, mais qui transpose ses instincts et ses sentiments dans sa langue maternelle, le français?) et Tirlemontois. Il a débarqué, tout jeune, dans la ville blanche et, dans un de ses articles, nous a fait quelques confidences au sujet de son enfance tirlemontoise :



TIRLEMONT. — La rue des Escaliers.

« J'achetais les images d'Épinal, longtemps avant la première guerre mondiale, chez Mariake Dayers qui habitait le haut de la rue des Escaliers à l'ombre de Saint-Germain, à Tirlemont, la

(29) Cf. numéro spécial d'enquête de la revue *Lens*, 1959.

ville blanche, en face du Vrijthof... Elles coûtaient dix centimes pièce comme les feuilles de decaumanie. On respirait dans ce rapharnaïum une odeur qu'on aurait dite composée des relents venus du tréfonds des âges, mêlés à la cire brûlée, la terre calcinée, le bois vermoulu, l'eau du temps s'écoulant en minces filets des cloches de la collégiale. Ou est-elle passée la vieille petite fée à besicles de fer? Ces enchantements de l'enfance me sont restés aussi vifs dans la mémoire que les sortilèges de la lanterne magique. Toute cette imagerie dont les feuilles ont été regardées et lues cent fois m'a laissé le souvenir des saisons de la terre, des cierges et de l'encens des abbayes, du parfum de violette des châtelaines mélancoliques, du crottin des chevaux de la Chevalerie, des trésors d'Atihaka, de l'île chatoyante de Robinson... » ⁽³⁰⁾.

Cette enfance tirlemontoise explique le poète que Paul Dewalhens est devenu et est toujours. L'imagerie des premières années, l'homme la réédite dans ses « ligurogrammes », poèmes où le trait, le dessin, l'image découpée font alliance avec les mots. Par ailleurs, on la retrouve souvent, reflet braillé, dans ses vers colorés, fortement illustrés, pleins de spontanéité et unissant, à une certaine austérité médiévale, la déconcertante splendeur du baroque.

C'est en 1920 que Paul Dewalhens, qui fréquenta le Collège communal de Tirlemont, fit ses débuts dans *Belgique-Athènes*. Il collabora aussi, tout jeune, à la revue *Lumière* dont Roger Avermaete assurait la direction à Anvers où notre éliacin devait accomplir, en 1921-1922, un stage commercial. Ce n'est toutefois qu'en 1935 qu'il devait faire son entrée officielle en poésie en publiant un premier recueil : *Le Cri sous la Tente*. De nombreuses plaquettes de vers devaient succéder à celle-là : *D'Amour et de Rage* en 1937, *Stigmates* en 1939, *Saintes* en 1941, *Intimité* en 1942 puis, la guerre terminée, *Les Cendres chaudes*, *Morsures*, *La Faim*, *Delvauxiana*, *Turlupinades et Calembredaines*, *Silence, on tourne*, *Répertoire du Même aux Mêmes*, etc.

(30) Dans *Le Journal des Poètes*, 29^e années, n° 2, février 1959, article : *En suivant Paul Dewalhens sur les Chemins du Folklore*. L'auteur y parle longuement des naïves images d'Épinal éditées autrefois par Brépols, à Turnhout. De semblables images, de caractère pieux, furent éditées à Léau. Très répandues autrefois, elles ont été détrônées par le chromo.

Mais, avant de se décider à faire paraître son premier recueil de poèmes, il avait tâté de la prose : ses *Six Tranches de petites Vies* datent en effet de 1933. *De Jour et de Nuit* devait sortir en 1935, année où, ayant rédigé un récit : *Bonjour Fridolin*, Paul Dewalhens le soumit au jury du Prix littéraire de la Province de Brabant qui le distingua. Vinrent ensuite d'autres œuvres en prose : *Tirlemont (Histoire, Folklore, Légendes)*, *Les Mois* (une suite de billets, rédigés pour l'*Almanach du Paysan* de 1944, que d'aucuns considèrent comme l'une de ses meilleures choses), *Impressions d'Italie*, *Tirlemont. Histoire de la Ville et*



Le Poète Paul Dewalhens — 1936 — vu par Armand Knaepen.

de ses Monuments, etc. On sait par ailleurs que cet écrivain, qui est devenu archiviste municipal, donne, au *Folklore brabançon*, des études très fouillées sur les légendes et le folklore de sa cité de dilection et d'habitat.

L'œuvre de Paul Dewalhens, qui est domicilié rue de l'Yser après avoir été Marché-au-Retail, demande son inspiration à quantité de thèmes : la vie quotidienne, notamment, avec toutes les petites choses qui l'animent et la composent. Intéressé au premier chef par l'homme, le poète n'accorde que fort peu d'importance au décor. Cependant, il fait quelquefois référence à celui-ci. Dans *Le Cri sous la Tente*, son premier recueil, on le surprend à l'écoute du carillon « creusant le soir comme des sonnettes d'enclume ». Ailleurs, dans son *Répertoire du Même aux Mêmes*, il évoque son petit jardin tirlemontois où :

*Les abricotiers et les prunelliers
montrent des hauts de seins roses
ainsi qu'on en voit aux anges, aux jeunes filles...*

Le poète se refuse généralement aux localisations bien précises. Il procède par petites touches allusives. Il lui arrive toutefois de se départir de sa réserve. Cela se produit, en particulier, lorsqu'il regarde, à travers les toiles de son vieil ami Armand Knaepen, le peintre de la Hesbaye⁽³¹⁾, la grasse région qui s'étend, à partir de Tirlemont, jusqu'au sillon de Meuse. Dans *Les Cendres chaudes*, Paul Dewalhens dédie, à l'artiste, deux poèmes hesbignons. Le second de ceux-ci s'inscrit en commentaire des curieuses compositions aux épouvantails du peintre de la rue de la Clinique :

*Les épouvantails sortis de la Terre,
plantes absurdes des millénaires révolus,
soldats des moissons de paix ou de guerre,
aveuglés d'avoir tellement vécus,
sortis des terres de larmes et de sang,
venus d'un jet, floraison bancale,
épouvantails durs sortis du rang,
sans mémoire, sans couronne ducal,
mannequins gavés d'astres verts.*

(31) Voir notre monographie *Armand Knaepen, Peintre de la Hesbaye*. Chez l'Auteur, 1957, et la bibliographie sommaire qui y fait suite.

sans odorat, sans onie, sans salive,
revenus des plus profonds enfers
afin d'empêcher de pourrir les solives,
de se briser les pierres, de se rouiller le fer...

Dans les deux poèmes en question, le décor n'est que vaguement suggéré. Il n'apparaît vraiment avec netteté que dans quelques autres pièces, très rares. L'une de ces pièces sert en quelque sorte de préface à la monographie en prose de 1956 : *Tirlemont, Histoire de la Ville et de ses Monuments*, et s'intitule : *A ma Ville blanche*. En voici quelques strophes :

*Fleurs, drapeaux sur la ville,
aussi à Saint-Germain
qui sonne à la famille
l'histoire des chemins.*

*Et Notre-Dame belle,
sur notre fleur d'azur,
honore les dentelles
gothique de ses murs.*

*Fleurs, flammes de la vie
après la grise nuit
et bouquets à Marie
pour l'âme de ses fils.*

*Fleurs, baisers de la terre,
tendresse pour les yeux
et bonté sans mystère
pour notre cœur de queux.*

*Il pleut, il pleut bergère,
du printemps à l'été,
à mille, bonne mère,
des astres parfumés.*

*Fleurettes, villanelles,
nos muses en atours
jusque dans les venelles,
et les voix dans nos tours*

*apaisant les tempêtes,
disent mots de velours
que les quartiers répètent
dans la clarté des jours...*

Si le poète, désireux de sauvegarder la valeur d'universalité de son message, évite les localisations et ne fait que de temps en temps allusion au paysage extérieur, le prosateur, qui ne fait pas état des mêmes préoccupations, nous entretient fréquemment de sa ville et de la région voisine. Nous avons dit que Paul Dewalhens occupe les fonctions d'archiviste municipal. Les vieux grimoires et les parchemins jaunis n'ont plus aucun secret pour lui. Les lecteurs des revues *Brabant* et *Le Folklore brabançon* ont eu maintes fois l'occasion de vérifier ce fait dont portent également témoignage les monographies citées précédemment, indispensables pour tous ceux qui veulent s'initier au passé de la ville blanche et visiter ses monuments avec le plus grand profit.

A la suite de Firmin Cuypers, Julia Tulkens-Boddaer et Paul Dewalhens, il y a lieu de faire figurer Robert Rook, journaliste auquel on doit une monographie : *Tienen*, publiée en 1942, et quelques jeunes auteurs français ou flamands. Né à Ostende en 1915, professeur de littérature française à l'Athénée royal de Tirlemont depuis 1940, Albert Kies s'est fait un nom en tant que critique et historien littéraire. Ce sont les loisirs de la calme vie tirlemontoise qui ont permis à cet érudit de mener à bien ses recherches dont, malheureusement, il ne nous a donné, à ce jour, que des résultats fragmentaires. Collaborant régulièrement au périodique littéraire *Audace*, que dirige Carlo de Mey, et donnant des articles à divers journaux et revues, Albert Kies est l'auteur — notamment — d'un petit volume : *Sardines à l'in-star*, aux pages duquel il déshabille malicieusement divers écrivains de jadis, de naguère ou d'aujourd'hui. Ayant vu le jour à Tirlemont en 1920, André Doraynes — pseudonyme d'A. Rodéys — a fait paraître, il y a de nombreuses années déjà, un recueil de poèmes : *Sonnettes*, et deux romans non dépourvus de qualités : *Entr'actes* et *Les Compagnons de l'Étoile*. Quant à Paul Dupont, qui demeure toujours à Tirlemont (alors qu'André Doraynes, ingénieur chimiste, s'est installé à Bruxelles), il ne s'est pas encore décidé à livrer, à la publication, les poèmes qu'il a soumis en 1950 au jury du Prix Max Rose (et ceux composés par la suite) ni le roman dont il a confié quelques bonnes pages, voici longtemps, à une revue de jeunes.

Du côté flamand, quelques représentants de la jeune génération tirlemontoise se sont rapidement imposés à l'attention. Tel est le cas, en particulier, pour un Piet Sterckx et un Pieter

Aerts. Le premier, né dans la ville blanche en 1925, fait carrière dans le journalisme et écrit pour la scène. Dramaturge qui est bien de son temps par le ton et les préoccupations, il a signé, entre autres œuvres, *De verdwaalde Plant*, *Sonate voor twee Scharnieren*, *Spook in 't Kwadraat* et *Slakken en Naalden*. Le Prix triennal du théâtre pour la littérature de langue flamande lui a été décerné en 1958. Pieter Aerts, qui a vu le jour à Tirlemont en 1928, est poète. On lui doit plusieurs recueils parmi lesquels : *Introuit* et *De Ogen van de Zomer*. Il s'occupe, avec quelques autres jeunes écrivains de la ville blanche ou des environs, de la revue expérimentale *Lens*. Ces autres jeunes sont, outre le romancier J. De Preine — qui demeure à Hakendover —, les poètes Marc Mertens et Freek Dumarais. Ce dernier, dont le vrai nom est Frédéric Vandebroeck, exerce le métier de facteur des postes. Il est notamment l'auteur d'un recueil de poèmes impressionnistes et très imagés : *Rietveld van Herinnering*. Il lui est arrivé de composer, directement en français, quelque bref poème.

Tel est, sauf erreur ou omission, l'effectif que Tirlemont met en ligne sur le front de la littérature. Si le passé de la ville blanche, du point de vue littéraire, manque peut-être un peu de relief, la situation actuelle est tout-à-fait satisfaisante. Ajoutons, pour compléter le tableau que nous venons de brosser, que Tirlemont possède, aujourd'hui, outre plusieurs sociétés dramatiques (dont *Volharding*, titulaire à titre définitif, depuis 1926, de la coupe du Landjuweel pour avoir remporté, deux années de suite, la première place au concours national d'art théâtral) et un ou deux journaux locaux accordant une place — de temps à autre — à des articles plus ou moins littéraires, un cercle culturel : *Hoger Leven*, exerçant une bienfaisante activité. C'est à Tirlemont, d'autre part, que fut fondée, en 1907, l'intéressante revue : *Hugelandsche Gedenkschriften*, qui a cessé d'exister de même que l'organe du cercle archéologique local : *Thunus*.

Joseph DELMELLE.



Août en Hesbaye.

Août en Hesbaye

*Sous un fusain d'Armand Knœpen
« Les Foulx ».*

Août sonne le rappel dans les champs hesbignons
Et vous montez en ligne, ô soldats des moissons,
Et les faux, déployant l'arc-en-ciel de leurs lames,
Lèvent sur les épis de rudes oriflammes !

Tout est silence encor mais le temps est complé :
La mort des blés s'inscrit au cadran de l'été.
Quand ce n'est pas le fer, c'est le feu, c'est l'orage
Car le destin est fait de multiples visages !

Léau

A Louis Wilmet

Cité, murs paysans, lourds télamons de chêne,
Angles nets et blancheur, hec recourbé des toits
Et, brochant sur le tout, l'orgueilleuse carène
Hissant à contre-ciel le signe de la croix !

Jadis, le fils après le père t'a bâtie
Trabissant son souci de la solidité,
Concrétisant en toi l'idéal de sa vie
Toute de foi, d'amour et de fidélité.

A présent, te penchant sur les eaux de la Ghète,
Tu regardes s'enfuir la rivière et les jours
Mais ton passé, dans le miroir qui te reflète,
Silhouette à jamais ses redans et ses tours.

Les vivants qui sont morts s'en vont à la dérive :
Sous le Pont des Chevaux coule aussi le Léthé,
Tandis que toi, navire encastré dans la rive,
Tu restes bord à bord avec l'éternité !

Joseph DELMELLE.

NOTE

La Hesbaye Romane

Edmond Bourguignon — que nous avons prénommé erronément Émile dans notre chapitre sur *La Hesbaye Romane* publié dans le n° 117 du *Folklore brabançon* — nous dit avoir lu, avec *infiniment d'intérêt*, votre étude *très complète*. Nous le remercions de son aimable appréciation et adressons l'expression de notre vive gratitude, par ailleurs, à ceux de nos confrères de la presse quotidienne ou périodique signalant régulièrement, à l'attention de leurs lecteurs, nos essais de *Géographie littéraire du Brabant*.

Edmond Bourguignon nous fait quelques remarques :

- l'illustration de la page 461 représente la ferme de Coquiamont et non celle de Mellemont (nous n'avons personnellement aucune responsabilité dans cette confusion, soit dit par parenthèse). En 1940, les Chasseurs Ardennais, échappés aux Allemands à Perwez, se retrouvèrent dans cette ferme de Coquiamont alors abandonnée par ses occupants.
- la légende de l'illustration de la page 456 est évidemment erronée. C'est là une fantaisie de l'imprimeur...
- au sujet de l'exploration des tumulus romains et des tombes franques ou mérovingiennes de la région — notamment Tuviers —, il y aurait de nombreux auteurs à invoquer. Nous en convenons bien volontiers mais, à notre avis, le droit d'un Chevallier de Baurain, d'un Vander Rit, d'un Rahir, d'un Van Dessel et d'autres à une citation dans une étude de géographie littéraire n'est pas absolu, il s'en faut de beaucoup !
- Louis Henrard, de Perwez, aurait mérité une mention. Pharmacien de son état, Louis Henrard donna, à des revues namuroises, des poésies wallonnes non dépourvues de qualités.
- De passage à Jodoigne, nous avons oublié de mentionner le nom d'Octave Picalausa, inspecteur scolaire, dont les ouvrages tendent à l'amélioration de la bonne langue française dans nos régions. Ce qui est bien nécessaire, ajoute notre correspondant.

Nous avons également reçu une lettre fort aimable du Révérend Doyen L. Simon, d'Orp-ie-Grand, qui nous dit avoir bien connu le poète Désiré-Joseph d'Orbaix dont il eut le fils comme élève.

Ajoutons, aux divers éléments constituant l'apport de nos lecteurs et correspondants, une trouvaille personnelle. Ne dans le Namurois, Victor Houart, l'auteur des *Carnets d'Offenberg*, d'*Escadrille du Désert*, d'*Équipages courageux* et d'autres ouvrages qui en font un des best-sellers des Lettres françaises de Belgique, a fait ses études à l'Athénée de Jodoigne, cette ville — nous l'avons fait observer — étant l'un des grands centres d'enseignement du Brabant wallon et — mieux — la Hesbaye méridionale. A l'Athénée de Jodoigne, Victor Houart fut élève, notamment, du professeur Léon Coune.

Joseph DELMELLE.

Joseph DELMELLE publie :

Brabant au fil de l'an

Un recueil de poèmes offrant au lecteur « une sorte d'éphéméride en Brabant, des images successives d'une province opulente, avec ses espaces et ses contours, avec ses hours et ses horizons ».

L'œuvre, préfacée par Elie Willaime, est illustrée de clichés sélectionnés provenant de la Fédération du Tourisme de la Province de Brabant.

Imprimée sur beau papier, cette plaquette de bon goût, compte 32 pages et s'obtient par virement de 35 F au C. C. P. 7329.95 de l'auteur, J. Delmelle, 20 rue Wauwermans, Bruxelles 3.

La Passionnante Histoire d'Himiltrude

DIEU veut, dit Bossuet, que l'on conserve le souvenir de la parenté et des origines communes, si éloignées qu'elles soient en dérive des obligations particulières ».

C'est pour répondre aux paroles sages d'un orateur si éminent, tel que le fut en son temps, « l'Aigle de Meaux » (1), que nous avons cru qu'il en dérivait aussi pour nous des obligations particulières, et que nous nous sommes décidés à étudier cette question épineuse, qui demeure celle « d'Himiltrude », dont les restes, comme tant d'autres, furent providentiellement retrouvés, au cours des fouilles effectuées dans les sous-sols de la Collégiale St^e Gertrude à Nivelles.

Il est, en effet, à présent, une chose connue d'un nombreux public, que l'une des tombes découvertes en ces sous-sols, et, qui révéla son secret, contenait des ossements humains, très bien conservés, constituant un squelette entier d'une femme d'environ 35 à 40 ans, de forte carrure (2) et pouvant être décédée vers la fin du VIII^e siècle et, non pas du IX^e siècle comme on l'avait supposé.

Son nom a été révélé par des fragments de tuiles, gravées aux inscriptions ci-après (3).

1) HILMELDRUDIS SEPULT — Sépulture d'Himiltrude.

2) III KL IVL OB. HILMELDRUDIS IN XPO. = Le 3 des Kalendres de juillet Himiltrude décéda dans le Christ.

Ces graffitis accusent une écriture de l'époque, c'est-à-dire carolingienne, l'orthographe du nom paraît être, mérovingien.

(1) Bossuet était ainsi nommé lorsqu'il était évêque de Meaux.

(2) Rapport médical du Dr Twisselmann.

(3) Voir photos ci-dessus.

Mais qui est Himiltrude ?

L'orthographe du nom était à étudier en premier lieu, et, nous avons appris, par les règles de la paléographie, surtout en ce qui concerne les inscriptions latines des premiers siècles, que les lettres I et E se confondent aisément et même se remplacent très fréquemment (1) ; d'autre part l'écriture mérovingo-carolingienne offre aussi des difficultés de lecture et d'interprétations, tout au moins en ses débuts.

Si l'on collationne certains prénoms mérovingiens par rapport à celui de rencontrer HILMILDRUDIS pour HIMILTRUDE ; nous avons aussi rencontré : GARETRUDIS pour GERTRUDE, GRIMALDUS pour GRIMOALDUS.



Tombe d'Hilmeldrudis avec les tuiles gravées qui ont permis l'identification (VIII^e siècle).

Cette personne a été inhumée, la tête placée du côté de l'autel, dans un sarcophage, que nous pouvons déclarer, être l'un des plus beaux, se trouvant à même le pavement de l'église mérovingienne (VII^es.). Cette manière d'inhumer un corps ne s'avère pas normal par rapport à d'autres, ensevelis en la même église, lesquels reposaient la tête en regard de l'autel.

(1) LE BLONT, *Inscription Latines du IV^e ou VII^e siècle.*

Une des premières questions qui se posa après cette découverte, fut la suivante : « N'avons nous pas devant nous les restes d'un personnage, des plus illustres qui soient inhumés dans ces sous-sols pré-romans ? »

Toutes les précautions, croyons-nous, ont été prises quant à l'inhumation de ce personnage ; on n'a même pas hésité, afin de placer ce sarcophage, de déplacer les restes d'un autre personnage, lesquels avaient été rassemblés et replacés en tas dans l'angle ouest extérieur du sarcophage.

Plusieurs hypothèses furent émises, mais « HIMILTRUDE » demeurait telle et rien de plus.

Il convenait donc à identifier, de manière plus ou moins certaine, cette femme, laquelle n'appartenait certainement pas à la classe des manants, mais était de race noble, et, si nous réfléchissons un peu à l'importance du personnage, nous sommes amenés à croire que, la présence de deux graffiti, portant, tous les deux, son nom, n'ont pas été placés, l'un sur le sarcophage, l'autre à l'intérieur, sans intentions sérieuses.

Nous regrettons, hélas, que des recherches historiques sérieuses n'aient pas été faites, ou poursuivies, dès la découverte de ces restes, et, qu'il fallu laisser ainsi dans l'anonymat, le contenu d'une tombe plus que millénaire.

Plusieurs voies s'offraient à notre sagacité, en premier lieu : l'Histoire, les Archives et d'autres sciences secondaires, mais non négligeables.

Les Archives, on ne pouvait guère trop y compter, les destructions, le pillage etc... les ont, pour ce qui concerne le chapitre de Nivelles, réduites en grande partie, et, particulièrement, pour les siècles antérieurs au IX^e siècle.

L'Histoire nous fut précieuse, surtout celle traitant de l'époque carolingienne, et, nous croyons ne pas devoir laisser sous silence, la généalogie, science secondaire, il est vrai, mais combien précieuse, elle aussi, et, nous lui devons sa part d'honneur pour nos recherches.

Avant d'entrer de plein pied dans l'histoire, nous avons fondé quelque espérance sur la Généalogie, et, nos espoirs ne furent pas déçus, en effet, nous y avons découvert qu'une femme au nom « HIMILTRUDE » à vécu vers la fin du VIII^e siècle, son existence, bien que de courte durée, ne l'empêcha pas moins de tenir une place importante dans l'histoire carolingienne.

Cette personne répond, en réalité, à l'une des épouses de celui, qui encore Roi des Francs, devait devenir en l'an 800, le grand Empereur d'Occident, connu sous le nom de CHARLEMAGNE.

Nous nous sommes donc demandé si ce personnage, décédé vraisemblablement vers les années 771-772, et, qui aurait reçu, avec les honneurs dus à son rang, la sépulture en l'église abbatiale de Nivelles, berceau et aussi nécropole de la Dynastie Carolingienne ne serait parfois cette épouse, la première de Charlemagne, qu'il répudia pour des raisons politiques.

C'est là une première hypothèse, mais pouvait-on l'admettre, sans essayer de trouver au moins une preuve de cette alliance : Charlemagne-Himiltrude.

C'est sur cette hypothèse que nous sommes entrés dans l'histoire de l'époque carolingienne, et, celle-ci nous appris, en effet, qu'Himiltrude fut cette première femme que Charlemagne répudia pour des raisons politiques ; toutefois l'histoire ne dit rien, que nous sachions, en ce qui concerne le lieu où se réfugia l'infortunée après sa répudiation par le Roi, son époux.

Est-elle retournée auprès des Siens ? A-t-elle été enfermée en un monastère, comme cela était courant à l'époque ? S'est-elle réfugiée à l'abbaye de Nivelles, auprès de sa parente Rothrude, qui en était l'abbesse ? Cette dernière hypothèse semblerait la plus vraisemblable, mais nous y reviendrons plus loin.

Il serait utile de prouver qu'HIMILTRUDE fut effectivement la première épouse légitime de Charlemagne.

Si plusieurs Auteurs l'affirment, d'autres pensent qu'elle ne fut qu'une simple concubine, notre devoir était donc de chercher, chez plusieurs, des preuves sérieuses quant à l'union légitime d'HIMILTRUDE avec Charles, fils de Pépin et de Bertrude. KLEINCLAUZ⁽⁵⁾ nous parlant des ambitions de Didier, roi des Lombards, sur le royaume franc après la mort de Pépin le Bref, nous dit : « cette ambition avait fait espérer à Didier de marier sa dernière fille à l'un des jeunes rois francs, et, son fils Adalgise, à leur sœur Gisèle, ce double projet était d'une audace inouïe, car non seulement il aboutissait au renversement de la politique franque des dernières années, mais Didier ne tenait aucun compte du fait que Charles et Carloman étaient légitimement unis à de nobles filles franques : Charles à Himiltrude, dont il avait eu un

(5) KLEINCLAUZ, *Charlemagne*, chap. I, p. 8 (Hachette, Paris 1934).

fils, qui lera parler de lui plus tard, Pépin le Bossu, et, Carloman à Gerberge, qui lui avait donné un et même plusieurs enfants.

Ce à quoi, le Pape Étienne III, qui pensait trouver auprès des fils de Pépin le Bref, l'appui nécessaire pour arracher à Didier l'exécution de ses promesses, fut effrayé par ces nouvelles, et, il écrivit à Charlemagne et à Carloman, un lettre d'une singulière énergie⁽⁶⁾.

Dans cette lettre, il déclare : « Etenim, mitissimi et a Deo institute benignissimi reges iam Dei voluntate et consilio coniugio legitimo ex praeceptione genitoris vestri copulati estis, accipientes, sicut praeclari et nobilissimi reges, de eadem vestra patria scilicet ex ipsa nobilissima Francorum gente, pulcherrimas coniunges. »

Le Souverain Pontife rappelait ainsi aux deux jeunes Rois qu'il est contraire aux usages de leur famille d'épouser des étrangères ; qu'en surplus ils sont mariés et que la Loi de Dieu leur interdit de « recevoir des femmes en dehors de celles dont il est certain qu'ils les ont primitivement acceptées »⁽⁷⁾.

Malgré les remontrances du pape, Charlemagne, dont la mère Bertrude avait ramené d'Italie en France, la fille du Roi des Lombards, épousa cette fille, probablement à Mayence à Noël 770⁽⁸⁾ et répudia Himiltrude.

Il se rendit compte plus tard de son erreur, et, reconnaissant le bien fondé des paroles du Pape Étienne III, Charlemagne qui s'était épris d'une jeune fille de 13 ans, la future reine Hildegarde (Bienheureuse) répudia la fille de Didier à la fin de l'année 771. Un auteur français⁽⁹⁾ se montre plus catégorique, quant à Himiltrude, mais toutefois il se trompe sur le premier point de son allégation : « Pépin le Bossu et Alphaïde, dit-il, naquirent de sa première concubine Amodru, il n'eut pas, ajoute-t-il encore, d'enfant d'Himiltrude, et, il termine néanmoins par ces mots : « qu'il répudia pour des raisons politiques »⁽¹⁰⁾. Dom Mabillon est de même

(6) *Codex Karoli*, N° 45 : *M.G.H. epist.*, III (*Epist. Mer. et Karol. aevi*, I, pp. 469-557/560-563).

(7) *Ex Vita Adalhardi*, 7 ; Aut. Paschase Radbert.

(8) Il est impossible d'établir avec certitude l'année de cette lettre, mais la date de début de l'année 770 paraît tout-à-fait vraisemblable.

(9) Probablement Gahette.

(10) *Annal. Benedict.*, I, II, p. 221.

opinion ; tirant cela d'un passage de Paul Warnefried ⁽¹¹⁾ ou cette princesse est désignée par les termes « Nobilis Puella » « jeune fille noble », mais cette opinion de faire d'Himiltrude, une concubine de Charlemagne, est difficile à concilier avec une litanie qui fut composée après le mariage de Charles avec Fastrade et dans laquelle l'église appelait la protection du ciel tous les fils légitimes du Roi, Pépin le Bossu y compris ⁽¹²⁾.

Mgr E. AMAN ⁽¹³⁾ déclare à son tour : « L'année où il fut sacré Roi (768) Charles est marié à Himiltrude, qui lui donne un fils, il la répudia et se remaria (nous devrions plutôt dire il prend comme femme) avec Désirée, fille du roi des Lombards (Fin 770) qu'il répudia aussi en 771.

Quant au moine de St Gall ⁽¹⁴⁾ il nous apprend que le motif de répudiation, en était pour cette dernière, l'incapacité ou elle était de donner des enfants au Roi ; ensuite il se remaria avec Hildegarde, elle meurt en 783 et il se remaria avec Fastrade, décédée en 794, il convola une cinquième fois avec Liutgarde, laquelle le laissa veuf en 799. On connaît aussi à Charlemagne plusieurs concubines.

Parlant des alliances de Didier ⁽¹⁵⁾ E. Aman déclare encore : « à la vérité Charles et Carloman avaient déjà contracté des unions antérieures, mais comme nous l'avons déjà indiqué, avec l'indissolubilité du mariage, il y avait dans l'église franque de larges accommodements ; Charles s'était uni à Himiltrude dont il avait eu un fils, Pépin, dit le Bossu... ». Si nous constatons aussi une certaine contradiction chez plusieurs auteurs, nous devons savoir que l'Histoire en souleva de tout temps ; il en est cependant, sur les paroles desquels nous pouvons nous appuyer, sans risquer de faire fausse route : Le Pape Étienne III et Eginhard, secrétaire particulier du grand Empereur.

Nous avons déjà eu connaissance des allégations de Klein-klauz à propos des remontrances du Pontife Romain à l'égard de Charlemagne ; en effet, le pape considérait le mariage de Charles et d'Himiltrude comme légitime ⁽¹⁶⁾ nous n'y reviendrons donc pas.

(11) *Gesta Episcop. Mellens.*

(12) *Annal. Benedict.*, p. 170. Note B.N. t. III, p. 440.

(13) *L'Église, Époque Carolingienne*, t. IV, p. 200 (Éd. FICKE et MARTIN)

(14) Lib. II, cap. XVII.

(15) E. AMAN (Mgr), ouvrage cité, t. VI, chap. I, p. 46.

(16) *In Stephani III, epistola quinta*, lettre 49, al. 15, résumé de P.L., 98, col. 243 VIII.

Tous les auteurs conviennent que Charlemagne eut un fils d'Himiltrude, il y aurait cependant désaccord sur le point du mariage. Cette dernière opinion serait partagée par Eginhard, lui-même, mais si les sources franques s'accordent pour présenter Himiltrude comme une concubine de Charlemagne, leur témoignage s'efface devant celui du Pape Étienne III, affirmant que Charles était, comme son père, légitimement marié.

Nous extrayons du livre de Guillaume Audisio ⁽¹⁷⁾ le passage suivant : « En 770, la veuve de Pépin ou Bertrade, visita le tombeau des apôtres, réconcilia le Pape et Carloman, puis passa à la cour de Didier pour ménager des alliances de famille entre les Francs et les Lombards, Bertrade proposait de donner en mariage à Adalgise, fils de Didier, et déjà associé au trône, sa fille Gisèle ⁽¹⁸⁾ tandis que le roi des Lombards donnerait à Charles, sa fille Désirée ou Ermengarde. Didier devait, en outre, restituer les villes appartenant au St-Siège, afin de se rendre le Pape propice. »

La lettre 45 du code carolin qui contient la vive opposition d'Étienne à ces projets de mariage, a paru suspecte à Muratori et à la critique, peut-être altérée ; cependant la dissuasion du pape était juste et paternelle, Carloman dès l'an 768, avait pour femme Ermengarde, peut-être une fille de Didier, Charles était aussi marié, néanmoins par condescendance pour sa mère, il répudia Himiltrude et prend Désirée ou Ermengarde.

Le Lombard est fier, mais il verra au bout d'un an ce que valent en politique les alliances princières. En 771, Ermengarde fut répudiée à son tour pour faire place à la princesse suève Hildegarde.

La même année mourut Carloman, prince médiocre, aigre envers son frère, circonvenu au dedans et subordonné au dehors par les Lombards. Les peuples de ses États se donnèrent à Charles, sa veuve Ermengarde se réfugia avec ses deux enfants, Pépin et Siagre, auprès de Didier en Italie, Étienne III n'avait eu que trop raison de condamner ces alliances franques et lombardes.

Si nous consultons maintenant Bossuet, ce grand orateur, évêque de Meaux, nous verrons que celui-ci, dans son sermon sur

(17) *Histoire religieuse et civile des Papes*, t. II, chap. XCV-XCVI p. 394.

(18) Elle s'y refusa et pris le voile.

l'unité de l'Église, aime proclamer que Charles fut exemplaire dans sa vie, malgré les reproches des siècles ignorants. — Don Gérard partage son avis et affirme que le préjugé contraire, qui n'a pour lui que quelques textes assez vagues et contradictoires de certains auteurs du moyen âge, a dû ses développements à la malheureuse influence de l'esprit protestant.

Le point délicat est celui de la répudiation d'Himiltrude imputée au vertueux roi, mais ce fait est loin d'être acquis à l'Histoire. Il n'est que trop vrai que Bertrude aurait voulu faire épouser Ermengarde à son fils Charles et que dans ce but, elle l'amena à la cour et lui donna un train de Reine, mais il paraît établi que Charles, quoique le plus respectueux des fils, n'en resta pas moins fidèle à son devoir et docile aux remontrances du Pape, si bien qu'au bout d'un an la princesse lombarde finit par être congédiée. *Himiltrude étant morte peu de temps après, Charles épousa la vertueuse Hildegarde* (voir la dissertation des Bollandistes sur cette reine, qui est comptée au nombre des Bienheureux. Fête 30 avril).

Revenons maintenant à Eginhard, secrétaire de Charlemagne.

Il écrit dans sa « *Vita Karoli* » « *Il répudia sa femme Himiltrude* » bien qu'il en eut un fils, ce Pépin à qui fut donné plus tard le surnom de « Bossu », et il épousa la fille de Didier, roi des Lombards, que Berthe, sa mère elle-même, venait d'amener d'Italie. Cette répudiation se fit, ajoute Eginhard, pour des raisons politiques.

Eginhard est donc d'accord avec les auteurs pour déclarer que Charlemagne eut un fils d'Himiltrude, il n'y a désaccord que sur le point du mariage, cette opinion serait partagée par Eginhard lui-même, il est cependant un fait que le Pontife Étienne III l'emporte sur Eginhard, de même que sur les autres biographes qui partageraient une telle opinion. En effet, Eginhard ne vint à la cour, alors que Charles avait déjà 50 ans, il avoue lui-même, ne pouvoir rien dire de la naissance, ni de l'enfance de son maître, parce que dit-il, il n'a rien trouvé qui put le renseigner la dessus dans les livres et parce que personne n'a pu parmi les contemporains répondre à ces questions. Cette confession de totale ignorance paraît plus que surprenante ; comment peut-on con-

(19) G. Aodisio, ouvrage cité, chap. « St Paul I^{er} - Étienne III », note, p. 394, t. II.

(20) B. N. de l'Académie, t. III, p. 439.

cevoir qu'Eginhard n'ait jamais entendu parler des origines de son Maître, nous croyons que c'est plutôt par prudence et sagesse que par ignorance. Il est cependant catégorique lorsqu'il déclare : « malgré les remontrances du Pontife, Charles passa outre et répudia Himiltrude ».

Reposant sur de tels arguments pouvons-nous conclure que cette personne au nom d'Himiltrude dont les restes furent retrouvés dans les sous-sols de la collégiale de Nivelles soit bien cette noble femme franque, première épouse du grand Empereur Charlemagne et répudiée par celui-ci ?

Compte tenu de ce que nous venons de dire, de même que des précautions prises quant à l'inhumation de cette personne, de même que du rang social, qui était devenu le sien, Reine des Francs, il y a tout lieu d'admettre, qu'une fois répudiée, *Himiltrude* se souvint de la célèbre abbaye de Nivelles, alors gouvernée par sa petite nièce, l'abbesse Rothrude, et s'y soit réfugiée, dans l'ultime espoir de, soit reprendre un jour sa place auprès de son époux, soit dans le cas contraire, y vivre désormais en paix et d'être à sa mort ensevelie en ce lieu sacré, qui fut le berceau, et, qui devint par la suite le St Denis de la Dynastie Carolingienne.

J. H. GAUZE.

Secrétaire du Comité du « Tour » Ste-Gertrude à Nivelles.
Chevalier de l'Ordre de St-Sylvestre P.P.

Délicieux Brabant⁽¹⁾

WATERLOO

Le folklore de la bataille (suite)

Stop!... for thy tread is on an empire's dust!
Thou first and last fields! king-making Vic-
tory? ... the deadly Waterloo; ...
... — but is Earth more free?

LORD BYRON
(*Childe Harold's Pilgrimage*)

WICTOR Hugo admirait l'œuvre de Lord Byron, poète romantique anglais qui mériterait d'avoir son monument à Waterloo.

Le 18 juin 1815, le continent européen s'ouvrit aux Anglais immobilisés chez eux depuis des années. Les insulaires débutèrent par la Belgique pour voir le champ de bataille. Les premiers visiteurs furent horrifiés par le spectacle des blessés et des morts.

Mais, dès que le champ de bataille fut déblayé, les riches Anglais y virent nombreux. De nos jours, Waterloo s'est démocratisé, n'importe quel Anglais y vient.

Jadis, on n'aurait jamais vu des gens en voiture s'arrêter pour manger des frites sur la route et abandonner le papier dans le paysage.

(1) *Délicieux Brabant* in *Le Folklore Brabançon*, n°s 135-137, 139, 141, 143 et 148.



Sur un cheval débridé et sans selle, Lord Byron galopa sur le champ de bataille.

En 1958, à l'occasion de l'exposition, la princesse Margaret, le duc de Wellington et un contingent de soldats anglais n'oublièrent pas le site célèbre. La princesse monta au sommet de la pyramide que domine un lion semblable à celui de Trafalgar Square.

Sa Grâce le 7^e Duc de Wellington, né en 1805, était la personnalité la plus importante de la suite du prince Philip en Belgique à l'occasion de l'Expo 1958. Sa résidence de campagne avait été donnée au premier duc de Wellington moyennant une rente annuelle que le duc paie à la reine sous forme d'une hannière aux couleurs françaises qui représente les trophées de Waterloo.

La musique de la Garde écossaise et les cornemuseurs du 2^e Bataillon des Scots Guards remémorèrent les soldats Britanniques de 1815, et l'ambassadeur de Grande-Bretagne inaugura une plaque à la Ferme d'Hougoumont en souvenir des officiers et soldats du 2^e Bataillon de la Troisième Garde (actuellement la Garde écossaise) qui tombèrent pour la défense de la ferme.

Une délégation du « British Charitable Fund » était présente à la cérémonie. Cette société a été instaurée en 1815 pour aider les combattants britanniques restés en Belgique.

Le 25 avril 1816, Lord Byron (2) quitta l'Angleterre après avoir vendu tous ses biens. Cet illustre personnage, après une traversée orageuse, arriva par Ostende, avec une voiture copiée sur celle de Napoléon mais qui fut vite abîmée et abandonnée. Ce home roulant avait coûté plus de 600 guinées ou 15.000 F. Le Prince des Poètes était accompagné de William Fletcher, de Robert Rushton, de Berger et du docteur Polidori, qu'on surnommait « Polly-Dolly ».

Il arriva à Bruxelles à la fin du mois de mai et habita rue Ducale, au n° 51. Une plaque commémorative fut apposée en 1907 sur la façade de cette maison par Edmond Picard.

Au printemps de MDCCCXVI,
 Cette maison abrita quelques jours
 Lord Byron
 délaissant sa patrie qui méconnaissait
 son génie
 et qu'il ne devait plus revoir.
 Il y composa
 les strophes du 3^e chant de Childe Harold
 sur la bataille de Waterloo.

(2) Amiral et ennemi de Napoléon Bonaparte, il se réjouissait d'avoir les initiales N. B. Noël Byron, du nom de sa femme.

Il y a une rue Lord Byron à Paris.

Il déclara après « Cain » (A mystery) que la victime est une créature prédestinée et que « Cain » était son Waterloo.

Il avait écrit que les filles d'Albion étaient pâles et fades à côté des brunes filles de Castille. Il trouvait qu'à Bruxelles, les plus belles femmes étaient les Anglaises. Lui, qui scandalisa tant de gens, trouva impudiques les fontaines de la ville (3).

Dans une nouvelle calèche (4), avec un de ses compatriotes qui habitait Bruxelles et qu'il prit comme guide, le guerrier partit pour Waterloo. Il aimait se muer en héros. Il alla donc, avec orgueil mais aussi avec tristesse, car son cousin, le major Howard, avait été tué à Waterloo.

L'endroit y était marqué par trois arbres dont l'un était fracassé (5). C'était sur le chemin de la Papelotte, où l'officier général Pieton avait également été tué.

(3) Walter Scott, malgré son pied déformé, vint à Waterloo en 1815. Il critiqua aussi nos compatriotes. Il évalua le bénéfice des indigènes enrôlés à la suite de l'événement même qui les menaçait d'une ruine totale. Dans le cabaret principal de Waterloo, où l'on montrait le lit dans lequel avait dormi le grand Lord, le prix du café avait triplé. Il conseilla au guide de Napoléon, qui se plaignait d'être trop souvent dérangé, de se faire payer. Il parla du fermier pillé qui réclama des dommages aux Anglais (parce qu'ils avaient arrêté les Français), qui lui refusèrent parce que sa ferme était dans les positions françaises. Il remarqua que les touristes achetaient pêches et autres fruits et cueillaient des noisettes à Hougoumont pour faire croître en Angleterre des arbres en mémoire de ces lieux célèbres. Il acheta une bonne carabine pour 5 F, une croix de la Légion d'Honneur pour 50 F, une cuirasse pour 6 F, une d'officier français supérieur pour 24 F et différentes choses. Les casques étaient rares car on les fondait pour en retirer le cuivre. Il écouta, à Bruxelles, les chanteurs des rues et acheta les chansons pourtant pas antianglaises et les trouva vexantes parce qu'il n'y était pas fait mention du duc de Wellington ni de John Bull, comme s'ils n'eussent pas pris part à la bataille de Waterloo.

Walter Scott dédia un poème « Le champ de bataille de Waterloo » à Sa Grâce la Duchesse de Wellington, Princesse de Waterloo, etc., etc., etc., en respectueux hommage.

Amable Bruxelles tu es loin derrière nous, ...

Ces champs ont vu un jour plus ardent que tous ceux qui furent jamais embrasés par le soleil...

A chaque coup fatal, des rangs entiers de héros tombaient comme les liges dorées du froment... Moisson terrible des batailles... L'histoire et la poésie consacrent Waterloo... La bonne cause légitime les trophées de la valeur.

(4) Qu'il ne paya pas (1882, 25 F), d'où un procès après son départ de Belgique, procès qu'il gagna puisqu'il ne fut condamné qu'au paiement de la location (100 F) au carrossier bruxellois Philippe-Jacques Mommaerts de la rue d'Assaut, qui réclamait en dédommagement 30 Napoléons.

(5) Près de là, on voyait encore un peu de la tombe, le corps ayant été rapatrié.

Une plaque commémorative fut commandée par les officiers britanniques pour être posée dans la chapelle de Waterloo :

To the memory of
the hon^{ble} Frederick Howard
Major of the 10th Hussars killed at the Battle of
Waterloo.

His mutilated remains were removed from the field
of battle by order of his affectionate father Frederick
Earl of Carlisle to be deposited in the family mausoleum
at
Castle Howard.



L'arbre Picton.

(Lith. de Jobard frères).

La calèche de Lord Ba-ronne s'enlisa et s'abîma. Il dut boi-
tiller au bras du docteur. Il chercha des ossements et il laissa
son nom dans la chapelle d'Hougoumont.

Malheureusement, on badigeonna inconsidérément les murs à
la chaux, il n'y a pas longtemps.

Puis, sur un cheval cosaque, déhridé et sans selle, il courut à
travers les cultures ; il rencontra des enfants qui vendaient des

loutons d'uniforme et il acheta des armes. Vers le soir, il quitta
le champ de bataille, en chantant à tue-tête un chant de cavalier
ture.

Il ne visita pas la maison où Wellington avait établi son quar-
tier général pour deux nuits.

Il a dit : « il n'y a pas de désappointement pour moi ici, j'ai
vu la plaine de Marathon, celle-ci est aussi belle ».

Le 31 mai 1924, on célébra à Bruxelles, le « Byron day » à
l'occasion du centenaire de sa mort survenue le 19 avril 1824.
Un service fut célébré en l'église anglicane de la Résurrection,
rue de Stassart, et on déposa une palme rue Ducale. Il y eut,
au Palais des Académies, une manifestation musicale et litté-
raire, une allocution du chapelain de la Byron Society et une
autre de l'archevêque de Thyatra.



Victor Hugo écrivit en 1824 : « La mort de George Gordon fut
pour nous un de ces malheurs qui touchent de près... Nous n'a-
vons renoncé qu'avec amertume à ne jamais nouer avec Byron
une de ces poétiques amitiés qu'il nous est si doux et si glorieux
d'entretenir avec la plupart des principaux esprits de notre
époque ».

En 1911, Demetrius Boulger, qui écrivait à propos de Waterloo
dans la « Fortnightly Review », s'occupait d'un mémorial de Lord
Byron et de Walter Scott à Waterloo.

En 1828, la maison Mommaert avait en circulation «...une voiture suspendue sur 10 ressorts partant tous les jours à 8 h. du matin de Bruxelles, via Waterloo et Mont-St-Jean, et revenant à l'heure des spectacles...»



SOUVENIRS DE VOYAGE

Le champ de Waterloo

Le champ de Waterloo n'est qu'à quelques lieues de Bruxelles; les Français et les Anglais ne manquent jamais de s'y rendre, eux pour y bénir le jour où Napoléon fut vaincu, nous pour y gémir sur la catastrophe qui ouvrit la France à l'étranger.

Le 24 septembre 1836, je m'acheminai donc sur la route de Namur, vers le petit village de Waterloo. De même que le matin du 18 juin 1815, le ciel était couvert de nuages, et la pluie tombée toute la nuit avait rendu les chemins très mauvais, mais non pas impraticables, pour moi du moins, qui ne conduisais ni armée, ni bagages. Seul, sans autre embarras que mes pensées et mes souvenirs, je marchais vite, tant j'étais impatient de voir ces lieux si célèbres; mais je ne suis quel sentiment pénible s'empara de moi quand j'aperçus les hautes futaies de la forêt de Soignes, qui m'indiquaient que j'approchais du but de mon voyage. Tout-à-l'heure, je pressais mes pas, maintenant je les ralentis; tout-à-l'heure j'avais hâte d'arriver, à présent il me semble que je n'aurai pas assez de force pour supporter les émotions qui vont m'assailir en voyant ces champs témoins de si grandes et si tristes choses, en mettant le pied sur cette terre qui recouvrait tant de braves que la fortune, mais non le courage, abandonna quand ils défendaient la plus sainte des choses, l'indépendance de la patrie. J'étais

déjà plongé dans un profond et sinistre recueillement; il me semblait entendre une voix plaintive qui me disait:

Tu vas fouler la cendre des héros!

Arrivé au village de Waterloo, je me reposais quelques instans, puis enfin je me dirigeais vers le champ de bataille. Ce n'est pas à Waterloo même, en effet, que les deux armées se rencontrèrent, et que se livra le combat du 18 juin 1815, mais bien à une lieue plus loin, auprès de Mont-Saint-Jean, petit village dont toutes les maisons bordent la route à droite et à gauche.

Le duc de Wellington ne s'arrêta à Waterloo que pour écrire ses dépêches pendant la nuit qui suivit sa victoire.

J'avais à peine fait quelques pas que je vis devant moi, de chaque côté du chemin, deux petits monumens en pierre, élevés l'un à la mémoire d'un aide de camp de Wellington, sur lequel on lit une inscription en anglais et en français; l'autre à la mémoire de plusieurs officiers hanovriens. Ici commence le champ mortuaire de Waterloo. A quelques toises de là, vers la droite, à l'endroit où fut blessé le prince d'Orange, s'élève l'immense tumulus des Anglais, surmonté de son colossal lion de fer que nos soldats voulurent renverser en 1832, lors de la campagne d'Anvers. Du haut de ce tumulus placé à peu près au centre et un peu en arrière des positions de l'armée anglaise, auquel on monte par un escalier de deux cents marches environ, je dominais tout l'horizon, que bornent de tous côtés des bois de haute et petite futaie.

En ce moment, les nuages s'étant dissipés, le ciel s'éclaircit, et les rayons d'un beau soleil d'automne éclairèrent ce vaste champ de bataille, que je pus embrasser tout entier d'un seul regard; à la fraîcheur du matin avait succédé une douce et pénétrante chaleur, qui invitait à la méditation et au repos. Assis au pied du lion, la tête dans mes mains et les deux coudes appuyés sur mes genoux, je contemplai cette campagne si riante, si fraîche, si paisible, où ne s'entend plus que le son de la clochette des troupeaux qui paissent, et le bruit des voitures roulant sur le chemin pavé qui la traverse; où ne se rencontrent plus que de rares voyageurs et des paysans occupés à cultiver leurs champs, que des milliers de cadavres ont enrichis et fertilisés.

En portant mes regards de l'autre côté de la vallée qui s'enfonce au milieu de la plaine dans l'espace d'une demi-lieue environ, et qui sépare les deux armées, j'aperçus se dessiner sur l'horizon, en face de moi, le château d'Hougoumont, situé sur une élévation. C'est là que s'engagea la bataille. Entourés de taillis, dont une partie a été abattue depuis, quand les Français que Jérôme commandait attaquèrent cette position, ils ne

voient pas d'abord les murs du jardin, derrière lesquels étaient embusqués les Anglais ; ce ne fut qu'après les en avoir délogés qu'ils s'aperçurent qu'ils n'étaient pas protégés par des arbres seulement, ainsi qu'ils l'avaient de tout le temps du combat, et dans cet endroit, assure-t-on, plus de cinq mille combattants ont trouvé la mort, et les blessés des deux armées, renfermés dans le château, y ont péri au milieu de l'incendie que les Anglais y allumèrent en se retirant.



Ferme-château d'Hougoumont (dessin du XIX^e s.).

Il n'y a pas très longtemps qu'on voyait encore, dans les coins de ce château, d'immenses amas d'ossements d'hommes et de chevaux, auxquels étaient mêlés des débris d'armes, de mors et de vêtements. Aujourd'hui tout a disparu, et le visiteur avide de souvenirs ne rencontre plus sur ses pas le plus mince morceau de cuirasse, la moindre balle, le plus petit éclat d'obus. On ne retrouve plus de ces reliques que chez les paysans des environs, qui en font métier et marchandise. On les a tant recherchées qu'elles se sont vite épuisées ; mais les paysans belges y ont pourvu ; ils en fabriquent maintenant de nouvelles. Le château seul est resté debout, dans l'état où il a été laissé après la bataille, c'est-à-dire percé, troué, criblé de toutes parts : on dirait un immense squelette au milieu de ce champ de mort.

A sept cents toises de là, à gauche, c'est la FERME DE LA BELLE-ALLIANCE, assise sur la route de Bruxelles, qui traverse le champ de bataille du Nord au Sud. Cette ferme a joué un grand rôle pendant la fatale journée du 18 juin 1815. Elle était le centre de l'armée française et Napoléon y avait établi son quartier-général (sic). Quand les Anglais la prirent, ils y firent un horrible carnage. Ils s'y précipitèrent comme des furieux, égorgeant tous les Français qui s'y trouvaient, renversant, brisant, foulant aux pieds tous les objets, tous les meubles qu'ils pensaient avoir servi à l'empereur, et criant : Mort aux Français ! Mort à Napoléon !

A cette heure, la ferme est relevée, restaurée, repeuplée ; et c'est tout au plus si on s'y souvient des épouvantables scènes dont elle a été le théâtre. Autour comme au-dedans de cette habitation règnent maintenant la paix et la tranquillité ; au bruit des armes, aux cris des mourans, ont succédé le bruit monotone et régulier des balteurs dans les granges, le bêlement plaintif des troupeaux qui rentrent.

Entre le château d'Hougoumont et la ferme de la Belle-Alliance, un peu en arrière de ces deux points, tout-à-fait au fond de l'immense enclos où s'est consommé le duel entre la France et l'Europe, s'élève un petit monticule. C'est là que Napoléon avait placé son observatoire. Du haut de cette position, fixe, immobile, le cou tendu, la lorgnette à la main, il embrassait d'un seul coup d'œil tout ce vaste horizon couvert de bataillons, que lui cachaient par intervalles des nuages de fumée : il observait tous les mouvemens de l'armée coalisée, il suivait des yeux ses soldats ; et quand il avait vu que sur un point sa présence était nécessaire, il descendait précipitamment, s'y rendait au galop, rétablissait l'ordre, et revenait à son poste. Que n'a-t-il dû souffrir quand de là-haut il vit arriver le corps de Blücher, juste au moment où la victoire se décidait pour lui ; puis tout-à-coup ses braves régimens, épouvantés, démoralisés par leur croyance à la trahison, se rompre, se débander, fuir en désordre, en criant : **Sauve qui peut !** Oh ! alors il descendit, il voulut se précipiter dans la mêlée, l'épée à la main, espérant qu'il y trouverait la mort, ou qu'à sa voix tous ses soldats allaient se rallier, revenir à la charge et vaincre encore ; mais il n'était plus temps ! On ne lui laissa pas la consolation de mourir au milieu de sa garde : ceux qui l'entouraient le retinrent, et il fut ainsi condamné à survivre à sa défaite. Pour lui, en effet, il eut mieux valu qu'il mourut là : il n'eut pas souffert ce qu'il a souffert depuis ; mais sa gloire eut été moins complète. A Waterloo, il fut mort en guerrier ; à Sainte-Hélène il mourut en grand homme.

Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre, a dit Béranger.

Après avoir ainsi tout vu dans son ensemble, je descendis du tumulus

pour tout voir en détail. Je me promenais tout le jour sur ce vaste champ, m'arrêtant sur chaque aspérité du terrain, au fond de chaque ravin, prenant plaisir à évoquer les tristes souvenirs qu'ils rappellent. Ici c'est la Haie-Sainte, au pied de laquelle fut foudroyé par les batteries anglaises un régiment tout entier des cuirassiers de la garde impériale ; là, c'est le lieu où le brave Cambronne prononça ces nobles paroles : La garde meurt et ne se rend pas ! ailleurs, c'est une maison rustique, où une pauvre vieille femme (*) se coucha, se blottit et resta enfermée tout le temps que dura l'action ; plus loin enfin, c'est le petit bois où fut dressée la tente qui abrita Napoléon pendant la nuit du 17 juin, et d'où il sortit le matin, en s'écriant, plein de confiance : La bataille est gagnée ! Elle l'est été, sans doute, en effet, si le destin n'eût été plus fort que son génie.

Enfin, la nuit me surprit. Bientôt tout fut plongé dans une silencieuse obscurité. Je ne vis plus rien que quelques rares lumières scintillant aux fenêtres des maisons lointaines ; je n'entendis plus rien que le jappement des chiens dans les fermes. Je repris alors le chemin de Bruxelles : mais avant de m'enfoncer dans la forêt, je m'arrêterai pour dire un dernier adieu à cette campagne si tristement célèbre. En ce moment, tout rempli de souvenirs de la journée, j'avais besoin de soulager mon cœur, et comme malgré moi, je m'écriai : Waterloo ! Waterloo !... Et l'écho emporta mes paroles vers la frontière de France en répétant : Waterloo ! Waterloo !

Onésime TROUILLEBERT.

Lettre du philosophe Pierre-Joseph Proudhon (?).

Bruxelles, 7 septembre 1858.

Avant-hier dimanche, je suis allé, en compagnie de quatre excellents Bruxellois, Félix Delhasse, Eugène Van Bemmel, Haeck et Dulieu, qui ont voulu me faire les honneurs de la journée, visiter le champ de bataille de Waterloo. Nous sommes partis de Bruxelles à sept heures du matin par le chemin de fer du Luxembourg ; puis, après une course d'environ vingt minutes, nous avons pris une traverse à travers la forêt de Soignes,

(b) A remarquer : dans son lit, pas à la cave qu'elle n'avait peut-être pas. Ailleurs, on parle d'un homme malade qui a dû rester dans son lit pendant toute la bataille.

(?) Auteur du traité « La Guerre et la Paix » que le Russe Léon Tolstoï reprendra pour son roman inspiré de la guerre de Crimée et des Misérables. Proudhon et Tolstoï se rencontrèrent à Bruxelles.

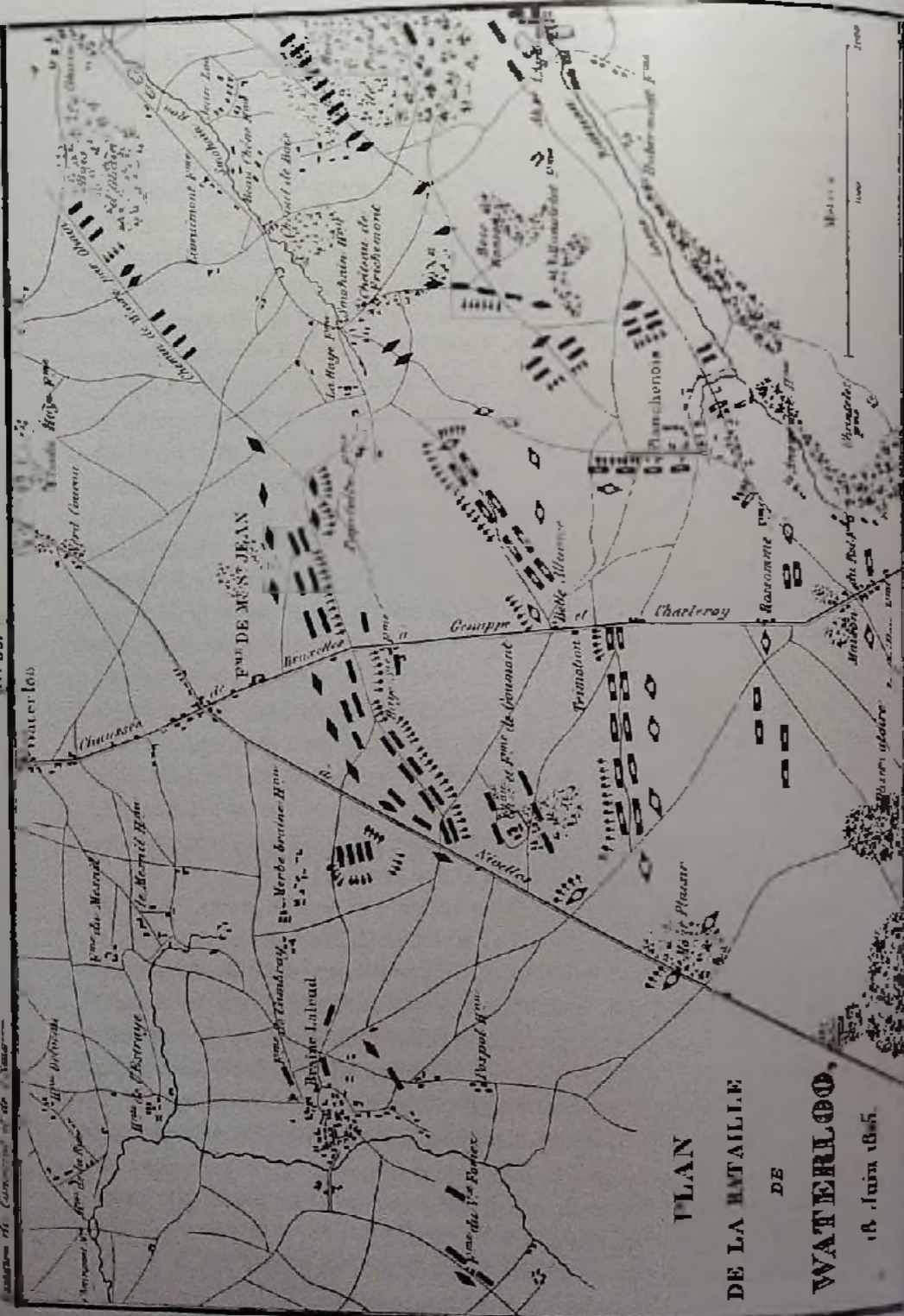
et nous sommes arrivés, après deux heures d'une promenade fort agréable, sur le plateau de Mont-Saint-Jean, où s'est donnée la bataille.

Je connaissais par la carte les moindres débris du terrain ; si bien qu'en arrivant sur les lieux, je pouvais nommer jusqu'aux moindres toupinées.

Si le ciel, en ordonnant la défaite de Napoléon, a voulu compléter le châtimement par la mesquinerie du théâtre, il ne pouvait choisir un lieu plus approprié que l'emplacement même où s'est passé le combat, entre les deux villages de Plancenoît et Mont-Saint-Jean. Il n'y a pas de pays au monde moins pittoresque, plus trivial, plus vulgaire, plus dénué de tout ce que l'imagination souhaite comme encadrement à une lutte héroïque. Un sol ondulé, toujours et uniformément ondulé, sans accidents tranchés, sans caractère, sans rien qui fasse trait ou point de mire nulle part, comme le nez au milieu du visage, ni éminence prononcée, ni enfoncement un peu considérable : partout un aspect tel que les géomètres le racontent des immenses et invariables plaines de la Russie : voilà Mont-Saint-Jean. C'est à tel point que je n'ai nullement été surpris de ce que m'a dit un vieux paysan, originaire de Plancenoît même, et qui servait justement, en 1815, dans les rangs français : il ne savait pas, le bonhomme, le jour de la bataille, qu'il était à deux pas de son village : tant l'uniformité du pays, joint au tourbillon des armées, l'avait désorienté. Ce ne fut qu'après deux jours de fuite, du côté de la France, qu'il apprit enfin que la bataille avait été perdue entre Mont-Saint-Jean et Plancenoît ; et qu'alors, se donnant à lui-même son congé, il se décida à retourner sur le lieu du désastre, qui était celui de ses penates.

Mais l'œil de l'homme de guerre aperçoit, il le faut croire, dans un pays, des choses que n'y voit pas du tout l'artiste. Plusieurs semaines avant la bataille, Wellington, qui s'attendait à une invasion de la Belgique de la part de l'Empereur, avait parcouru la route de Bruxelles jusqu'à Charleroi ; il avait noté la position de Mont-Saint-Jean, et sans en faire part à personne, il s'était dit que là il arrêterait l'armée française. Tout ceci est maintenant devenu historique ; et quand on suit en détail, sur le terrain, le plan de Wellington, on trouve bien misérables les critiques que Napoléon vaincu en a faites. Le pauvre Empereur a été pris dans un vrai traquenard, si bien pris, que jusqu'à la mort il ne parut pas avoir clairement compris les causes de sa défaite.

Et bien, mon cher ami, autant le retour de l'île d'Elbe denote peu le sens moral dans l'Empereur, autant son entreprise de 1815 montre peu de prudence et de discernement. Toute cette stratégie, à l'analyse, est scandaleuse et fait pitié.



LE FOLKLORE BRABANÇON

Qu'est-ce donc qu'il y a, me direz-vous, sur ce fatal plateau qui ait pu procurer à Bonaparte un pareil désastre ? Des riens : une grosse ferme sur la route, appelée la Haie-Sainte, avec murs de clôture, et verger entouré d'une haie ; à gauche, à 1.500 mètres, une autre ferme, de même espèce, avec des restes de vieux château ; en face, au haut de la pente très douce qui monte pendant 2.200 mètres de la Haie-Sainte, vers Mont-Saint-Jean, un chemin qui coupe la route perpendiculairement, encaissé, à gauche, bordé de haies à droite. Figurez-vous l'armée anglaise sur cette croisée, les batteries dans le chemin creux, les soldats derrière, cachés par le repli du terrain ; puis, des détachements qui garnissent les deux fermes dont je vous ai parlé. Voilà les obstacles qu'il s'agissait de forcer, pour arriver à Bruxelles. A un kilomètre de distance, rien de tout cela ne se voit. La Haie-Sainte, petite comme une baraque, la ferme et les ruines du château de Hougomont se laissent voir à peine dans un bouquet de bois ; le chemin de traverse ne se voit pas du tout. C'était peut-être le métier de l'Empereur de découvrir et d'apprécier toutes ces choses : le fait est qu'il ne devina rien, ne sut rien, ne comprit rien. La bataille a duré depuis onze heures et demie du matin jusqu'à neuf heures et demie du soir ; pendant tout ce temps, la ferme de la Haie-Sainte, placée sur la route même, a été prise, perdue, reprise, je ne sais combien de fois ; l'autre ferme, à gauche, prise, perdue, reprise tant et si bien qu'il a été tué sur un ou deux points peut-être 20.000 hommes, sans que rien ne fut décidé.

Pourquoi, direz-vous, ne passait-on pas entre ces deux fermes, pour arriver droit au chemin de croisement, et enlever la position ? Pourquoi aussi ne tournait-on pas par la droite ?

C'est en effet ce que tenta Napoléon. Après avoir bien canonné l'armée anglaise (les hauteurs passaient par dessus le chemin), Napoléon ordonna à Ney de faire charger par la cavalerie, entre La Haie et Hougomont. C'est ainsi que se firent ces douze ou quinze charges épouvantables, où la moitié de la cavalerie française fut tuée, ou tant d'Anglais tombèrent la mort ; il y eut des batteries dérasées, des carrés anéantis ; mais Wellington faisait avancer à fur et à mesure ses réserves ; les vivants remplaçaient les morts, tant et si bien que les nôtres durent renoncer à leur entreprise. A droite, les mêmes tentatives furent répétées, avec encore moins de succès. Je vous demande quel génie il y a à jeter ainsi des masses d'hommes les unes sur les autres, de manière que le poids le plus lourd, ou la matière la plus résistante, finisse par briser l'autre ? Il n'y eut pas autre chose à Waterloo, ou pour mieux dire, à Mont-Saint-Jean, puisque Waterloo est à trois kilomètres plus loin. Napoléon agissait ici comme un marteau, Wellington était l'enclume ; toute la question était de savoir lequel des deux serait le premier usé.

LE FOLKLORE BRABANÇON

Il y avait cinq heures que durait cet exercice, quand un premier corps de Prussiens deboucha à droite de Napoléon, sur le village de Plancenoit. Vous concevez l'effet de cette diversion. Il en resulta que les charges de Ney ne purent être appuyées par l'infanterie, occupée ailleurs ; — deux heures plus tard, arrive un deuxième corps de Prussiens, qui fit rétrograder toute l'aile droite de l'armée française, laquelle se trouva ainsi prise en tête et en flanc. Alors Napoléon fit avancer la garde : elle n'eut guère que la peine de mourir. Depuis la matin, elle attendait sur la chaussée, un peu en arrière du champ de carnage, vers un cabaret qu'on appelle la Belle-Alliance : c'est là que Prussiens et Anglais vinrent se rencontrer, après avoir écrasé, massacré, mis en compote tout ce qui était entre eux.

La perte des alliés monta à 22.000 hommes, celle des Français, à 35.000 hommes, total 57.000.

.....

Ah! si les Prussiens n'étaient pas arrivés!... Sans doute! mais les Prussiens devaient arriver; Wellington les attendait trois heures plus tôt qu'ils ne purent; les deux généraux étaient convenus, la veille de cette jonction: les mauvais chemins empêchèrent seuls Blucher d'arriver à l'heure dite. Il n'y eut que Napoléon qui ne les attendit pas: il croyait les avoir anéantis à Ligny!...

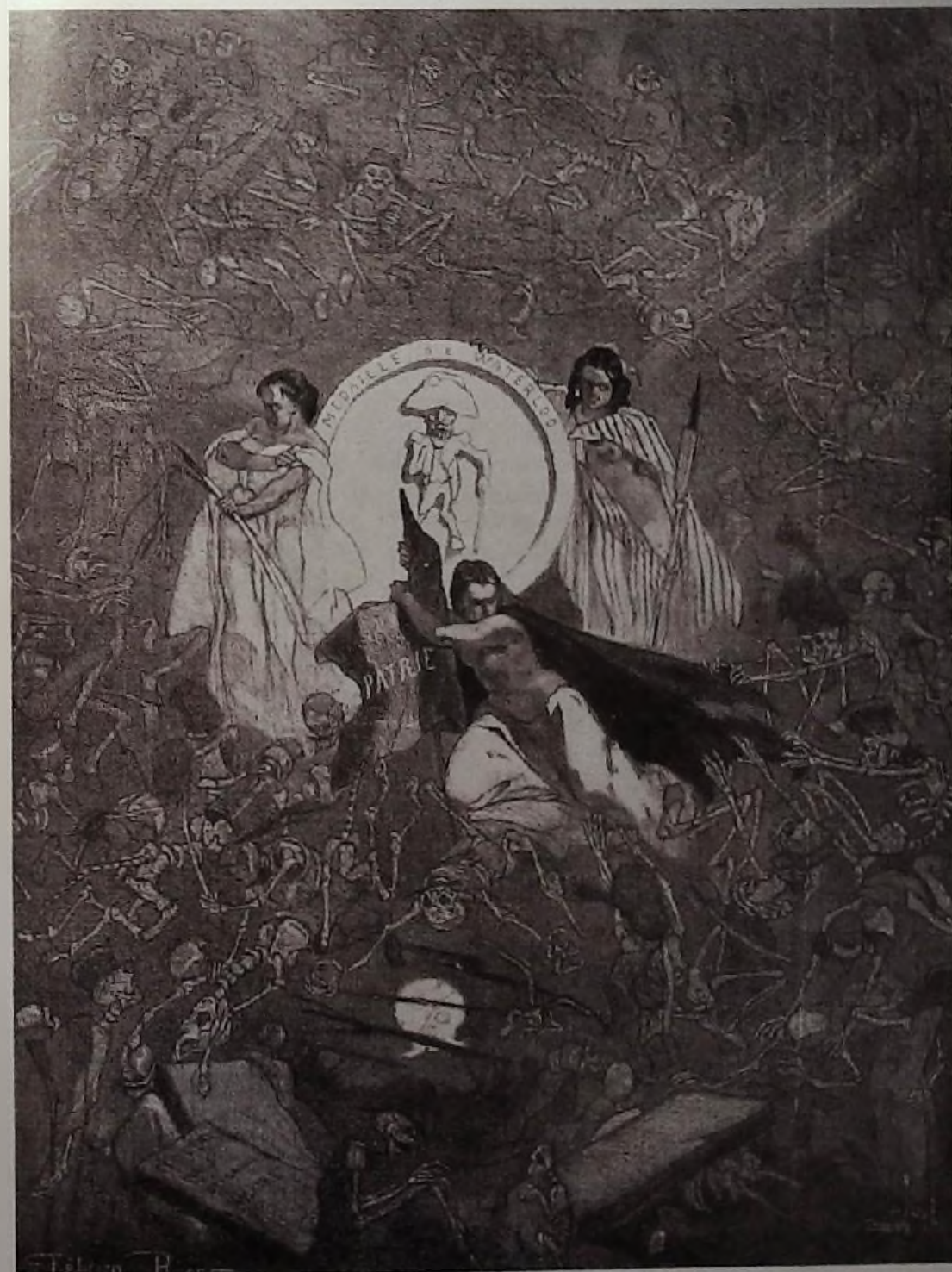
.....

Wellington et Blucher disaient: Nous le tenons. Et quand on lit l'histoire avec un peu d'attention, on est de leur avis.

.....

En ce moment, l'aspect du champ de bataille n'est plus tout à fait le même qu'en 1815; il y a eu des coupes de bois; on a ramassé les terres, à l'endroit où se faisaient les charges de Ney, et qui formaient comme un petit mamelon: et l'on en a bati un manticule conique, de 150 pieds de haut, portant un énorme lion de fonte avec l'inscription, 18 juin 1815. C'est le lion hollandais, la patte posée sur un globe, la face du côté de la France, qui semble menacer encore. J'ai ramassé auprès de lui une touffe de serpolet dont je vous envoie un brin: c'est la seule relique que je me sois soucié de rapporter de Mont-Saint-Jean.

Tous les ans, une masse d'Anglais vont faire ce pèlerinage: il y a, m'a-t-on dit, une fabrique de ferailles qu'on leur vend pour des débris de la bataille de Mont-Saint-Jean: on raconte l'histoire d'un crâne d'officier prussien qui fut vendu fort cher à un amateur berlinois, et qui a été offert tout à tour à d'autres amateurs pour un crâne d'officier anglais et un crâne d'officier français. L'opéra-bouffe s'est emparé de cette ridicule montre de reliques pour en égayer la populace: c'est tout le souvenir qu'a conservé ici le peuple de la bataille dite de Waterloo.



Lithographie de Félicien Rops: la médaille de Waterloo.

En France, c'est autre chose : personne n'a vu le Mont-Saint-Jean ; plus d'un réfugié se ferait même conscience de le visiter ; ils pleurent comme des veaux à ce souvenir. On compare Napoléon à Roland, tué à Roncevaux ; le Mont-Saint-Jean, pays découvert, s'il en fut, aux Thermopyles ; on accuse la fatalité, la trahison ; on chante le mot de Cambronne ; et il ne manque pas de gens qui rêvent une revanche de cette triste journée, qui ne fut, après tout, pour l'Empereur, pour ses enragés soldats, pour la France même, qu'un juste châtement.

.....
En passant dans le chemin creux, derrière la ferme de Houyoumont, j'ai trouvé une récolte superbe de mûres, dont je me suis régalé comme je faisais à douze ans. Si la métempsychose est vraie, je dois avoir dans les veines, des atomes de plus d'un soldat français : sans doute c'est leur âme dégrisée qui vous parle en ce moment par ma plume.

Adieu, cher ami, et moquons-nous des chauvins.

Tout à vous.

P.-J. PROUDHON.

Félicien Rops, anticonformiste, né à Namur en 1833, fit cette gravure et la médaille satirique en juin 1858. Sur la médaille, nous lisons : « Au dernier des chauvins (de Napoléon), voilà ce qu'il en reste ». Revers de la médaille : « A ses compagnons de raelée, sa dernière parole signée Cambronne ». Une autre version existe.

La lithographie intitulée la « Médaille de Waterloo » est tirée sur vélin ou sur chine appliqué (L. 0,436 m, h. 0,582 m).

En bas, dans la marge, l'adresse de l'imprimeur : « Im. Ph. Ham, rue des Pierres, 76 ». Pas d'autre inscription.

Il existe des épreuves à fond teinté, bleu dans le bas et rose dans le haut, à l'exclusion du médaillon qui se détache en blanc.

Baudelaire a dit que Félicien Rops était le plus grand artiste belge et le seul qu'il ait rencontré.

L'Hôtel du Grand Miroir situé rue de la Montagne, à Bruxelles a encore grande allure malgré sa démolition prochaine.

C'est là que Baudelaire, déjà malade, habita. Ce poète d'avant-garde fut mal considéré à Bruxelles, où il vécut sans beaucoup d'argent ; c'était pourtant un Français supérieur digne de l'Académie.

Baudelaire disait que le garçon de son hôtel bafouillait « Bo-leon » pour Napoléon.

Dans un livre intitulé « Cinq journées avec Baudelaire » (Édil. Vigie 30, Liège, 1932), Georges Barral raconte le voyage qu'il fit

avec Baudelaire à Waterloo le mercredi 28 septembre 1861. A cette époque les Français allaient par chemin de fer jusqu'à Hal ; ce trajet et celui par Groenendaël furent abandonnés en 1875, lors de la construction du chemin de fer par Forest et Braine-l'Alleud.

Les Anglais et les autres coalisés de 1815 se rendaient à Waterloo en « mail coach » par la forêt de Soignes et le village de Waterloo.

L'itinéraire des Français et des Anglais était d'égale durée et de même distance.

Baudelaire avait lu le fantastique récit de Victor Hugo et depuis cinq mois, il n'était plus allé à la campagne.

Pour aller voir le « fameux caniche de bronze », il prit sa canne, ses gants et, sur son bras gauche, une ample cape de drap léger, avec un collet de velours noir. Il embarqua à la gare du Midi à 9 heures et demie, en 1^{re} classe.

A Hal, il y avait à la sortie plusieurs services de voitures particulières pour Waterloo.

Baudelaire, heureux, trouvait que les champs brabançons avaient de l'allure et de la beauté avec leurs ondulations multiples et molles et il comparait le ciel et le terrain. Il aimait les vaches plantureuses et les magnifiques chevaux. Il s'exclama devant les paysons brabançons ; il leur trouvait taille élancée et longues jambes.

Emporté par un léger char à banes, Baudelaire fila vers Mont-St-Jean. Son compagnon trouvait qu'il ressemblait à Napoléon. Son geste était autoritaire ; il avait le charme et la distinction français, mais on pouvait aussi le prendre pour un noble anglais dont il parlait la langue. Son guide, du reste, le prit pour un Anglais et une Anglaise lui conseilla de visiter le musée Wellington, maison où Wellington coucha et rédigea son bulletin de victoire.

Il se rendit aussi à la maison du général anglais Lord Uxbridge, où il logea et où on l'avait amputé à l'âge de 47 ans.

Lors de la bataille, Napoléon et Wellington, tous deux du même âge, avaient 46 ans.

Lord Henri-William Paget (8), comte d'Uxbridge, servit d'abord dans l'infanterie, puis dans la cavalerie. Grâce à sa bra-

(8) Napoléon interrogeant un prisonnier, le capitaine Erskine apprend que Paget était lord Uxbridge.

voure, il monta en grade. A Waterloo, étant le plus ancien officier supérieur de l'armée, le commandement en chef lui revenait si Wellington était tué. Au début, ce dernier aurait préféré Lord Combermere, qui avait combattu avec lui en Espagne.

Les 16 et 17 juin, Lord Uxbridge était aux Quatre-Bras où il défendit la position. Avant la bataille de Waterloo, il mangea avec Wellington dans la maison Paris, où il logeait.

Pendant la bataille, il vit Napoléon qui galopait et fit tirer le canon dans la direction de l'Empereur. On raconte aussi qu'il courut vers des Français croyant que c'était des Allemands qui arrivaient. Le comte eut la jambe « broyée » par un boulet. La légende veut que ce fut le dernier coup de canon de Napoléon tiré par Gourgaud. Pour cela, on avait amené des canons cachés par des soldats pour tirer sur l'état-major de Wellington où Lord Uxbridge commandait, à la droite du duc. Il lui cria : « Par Dieu, j'ai perdu ma jambe ». Le duc de fer lui aurait répondu négligemment : « L'avez-vous, par Dieu, bien perdue ? » Transporté dans la maison Paris, située à l'ouest de la route de Bruxelles à Charleroi à 50 mètres environ de la vieille église de Waterloo. Il fut opéré sur la table sur laquelle il avait dîné. Il chantait le « Rule Britannia ». Il aurait dit ensuite : « Qu'on jette cela au fumier ». La jambe fut d'abord enterrée derrière la maison et la tombe fut recouverte d'un manivelle planté de marguerites. Quelques jours plus tard, on la déterra pour l'enfermer dans un coffret en chêne avec le boulet meurtrier et on l'enterra dans le jardin où l'on éleva un petit mausolée sur lequel une plaque de marbre fut apposée et sur laquelle il est inscrit :

Ci est enterrée la Jambe
de l'illustre et vaillant comte Uxbridge
Lieutenant général de S. M. britannique,
Commandant en chef la cavalerie anglaise, belge et hollandaise,
blessé le 18 juin 1815,
à la mémorable bataille de Waterloo,
qui par son héroïsme, a concouru au triomphe de la cause du genre
humain ;
glorieusement décidée par l'éclatante victoire du dit jour.

Après la victoire, il fut nommé marquis d'Anglesey et field-marshal. Il reçut l'île d'Anglesey.

Des plaques rappellent que le 1^{er} octobre 1821, le roi d'Angleterre George IV et le 20 septembre 1825, le roi de Prusse Frédéric III avec ses trois fils vinrent visiter la tombe.

J'ai lu dans un relation du 15 août 1815 « Vis-à-vis l'auberge, dans une chaumière où le comte d'Uxbridge fut porté, on voit un joli jardin. Au centre de quatre sentiers une petite hauteur, avec une fleur plantée au dessus, est le lieu où l'on a enterré la jambe de sa seigneurie ».

M. Paris installa un musée dans son habitation. Sur un document en anglais : « Dans ce musée, il y a la table où Wellington a soupé et écrit, le crayon de Wellington, le lit de camp sur lequel le marquis d'Anglesey a été amputé, la chaussure de la jambe amputée, le portrait dédié au marquis envoyé en remerciement, une lettre autographe et l'endroit où il a été amputé. — Ne pas oublier le pourboire à la fille — ».

On prétend que le marquis, qui revint souvent sur la tombe de sa jambe, mangea, un jour, avec toute sa famille, sur la table sur laquelle il avait été amputé et que l'on montra à de nombreux visiteurs.

Le poète anglais Robert Southey vint à Waterloo en octobre 1815 accompagné du peintre E. Nash. Il écrivit un poème à la gloire de l'Angleterre, intitulé « The poet's pilgrimage to Waterloo ».

Il disait que la jambe de Lord Uxbridge était la relique la plus remarquable des temps modernes. En parlant du propriétaire de la maison, il parlait d'un adorateur de jambe, aussi fier que le serait un catholique avec la jambe authentique de son saint Patron. Il vit dans le jardin une petite bulle de 3 à 4 pieds de diamètre et d'une élévation en rapport, ornée en son centre d'une touffe d'asters en fleurs (fleurs de Toussaint). La jambe avait d'abord été enterrée derrière la maison et la femme du lord avait demandé de planter un arbre en souvenir, on allait mettre un saule, mais pourquoi pas un laurier.

C'est le propriétaire de la maison qui a composé l'épithaphe qui est sur le monument, de nos jours.

Il en avait plusieurs. Southey a écrit celle-ci :

« This is the grave of Lord Uxbridge's leg : Pray for the rest of his body, I beg ».

Le propriétaire de la maison montrait des laches de sang sur deux chaises. Lady Uxbridge avait demandé de ne pas les effacer.



Le lieutenant général Lord Uxbridge

Commandant en chef de la cavalerie — portait l'uniforme de colonel des « Queen's Own Hussars ». Colonne brun-jaune avec nigrette entièrement blanche, fluore d'un rouge flamboyant, plaquette dorée sur le devant et cordon d'or.

Cheveux bruns et moustache (celle-ci était dans l'armée anglaise exclusivement réservée aux Hussars, cependant on la tolérait à l'artillerie à cheval et par suite d'une tradition, aux tirailleurs du 60^e régiment, comme aussi au 2^e bataillon léger de la King's German Legion).

Dolman, bleu lumineux, collet et parements en pointe de drap du fond, garni de tresses d'or, collet bordé d'or et parements bordés d'un double galon d'or se continuant de la pointe jusqu'au milieu de l'avant-bras où ils se terminent en pointe de flèche, banderolle de giberne, d'or — Pelisse de drap bleu lumineux, tresses d'or, également à l'avant-bras, bordure de fourrure noire.

Ceinture de hussard rose avec couloirs d'or.

Sur calotte gris clair avec galons d'or sur la couture latérale.

LE FOLKLORE BRABANÇON

En montrant le soulier, il disait : « Un petit pied pour un si grand homme ». Selon lui une douzaine de chirurgiens avaient assisté à l'opération qui avait duré dix minutes, à onze heures du soir. Le Lord n'avait pas bronché.

Un journal français « Ric et Rac », pour ne pas le citer, écrivait que Lord Uxbridge revint un jour à Mont-Saint-Jean... et que la fermière lui servit un gigot sur la table même où les chirurgiens avaient découpé le sien le 18 juin 1815!!

Après la bataille, le lord fut transporté chez la marquise d'Assche, place du Palais, avec laquelle il avait dansé au fameux bal de Bruxelles dit de Waterloo. Elle reçut le blessé que les soldats transportaient sur un brancard, entouré de feuillage pour l'abriter contre la chaleur. Le courageux patient lui dit : « Eh bien-marquise, voilà que je ne pourrai plus danser avec vous qu'avec une jambe de bois. Charles Froment avait écrit cet épitaphe

Au jour du grand réveil des morts,
Que j'aurai de chemin à faire
Pour aller rejoindre mon corps
Qui doit m'attendre en Angleterre!

mais la jambe regagna l'Angleterre en 1854, année au cours de laquelle le marquis mourut. Le boulet fut conservé par un gendarme qui assista au départ.

Il existe en Angleterre une réplique du mausolée de Waterloo, en meilleur état qu'au château tremblant (214, chaussée de Bruxelles, à Waterloo), où le terrain britannique était délimité par quatre arbres. On appelle cette maison « le château tremblant » parce que, pendant la guerre de 1914-18, on y servait la soupe et l'escalier était en mauvais état.

J'ai été assez surpris de trouver, en 1960, une chapelle de Ste-Thérèse au petit mausolée que l'on devrait mieux mettre en évidence.

Sabre, fourreau et garniture de poignée, tout en métal blanc, fusée de bois noir, ceinturon blanc, dragonne d'or. Sabretache à courroies dorées, rouge avec 10 Initiales d'or au centre, entourée d'un galon d'or parallèle au bord qui est lui-même rouge.

Chabraque bleu lumineux, bordée extérieurement d'or, en dedans bordure en dents de loup rouge, de nouveau passepoillée vers l'intérieur. Aux angles, initiales d'or. Sur la chabraque, peau de panthère avec bordure rose en dents de loup.

Selle et bride, étrivière etc, jaune paille.

A la croupe du cheval, rosette d'or à un galon d'or de chaque côté.

En 1958, par l'entremise du comte Pirene, la famille du marquis a donné la jambe articulée au musée Wellington, où il manque un grand portrait du héros.

En 1938, les descendants du comte d'Uxbridge, marquis d'Anglesey, commandant en chef de la cavalerie anglaise le 18 juin 1815, sont venus à Waterloo, guidés par le comte de Henricourt de Grunne, Grand Maître de la Maison de S. M. la Reine Elisabeth, et du comte de Grunne, son frère.



Le musée Uxbridge à Waterloo.

(Lith. de Gerard).

Il n'y a pas longtemps, on songea à restaurer agréablement en mettant des guérites anglaises près de la grille, etc...

Devant la plaque de marbre fixée au mur, Baudelaire déclara qu'il préférerait les vers inscrits sur la tombe d'un maréchal de France: « Du corps du grand Rantzau, tu n'as qu'une des parts, l'autre moitié resta dans les plaines de Mars »⁽⁹⁾.

Il congédia, en sortant, le guide qui lui avait parlé en anglais, en allemand et en hollandais.

(9) A la guerre de Trente Ans, il avait perdu un œil, une oreille, un bras et une jambe.

Après cela, Baudelaire se rendit à l'Hôtel des Colonnes, dont deux minces colonnettes ornaient l'entrée, et où Victor Hugo écrivit *Les Misérables* en 1861⁽¹⁰⁾.

Il aurait aimé rencontrer le poète pour avoir à qui parler, mais ne le vit pas à cette époque. Celui-ci avait d'ailleurs quitté cet hôtel.

Baudelaire visita la maison, contempla le balcon (?) du poète et commanda à Joseph Dehaze, l'aîné des deux propriétaires de l'hôtel, le menu habituel de Victor Hugo. L'autre répondit qu'on le demandait souvent et que c'était devenu une tradition de la maison. On le servit près de la fenêtre, où Victor Hugo avait sa place, mais celui-ci mangeait parfois aussi dans sa chambre.

Sur la table, on mit un grand et un petit verres et une grande carafe d'eau. Baudelaire n'aimait pas — idée de gastronome — voir cette eau sur la table. On lui servit trois œufs dans du beurre noir, vinaigré, salé et poivré, avec des pommes de terre frites croquantes qu'il prit une à une délicatement entre ses doigts. Dehaze disait que Victor Hugo les mangeait de la même manière.

En 1815, les proscrits français avaient introduit en Belgique la recette des frites à l'huile d'olive ou au saindoux.

En Angleterre, on dit « French chips ».

Victor Hugo mangeait à midi.

Il exigeait une salière et, après son repas, un morceau de gruyère et un café servi dans une grande jatte à fleurs, par une

(10) Voir les clichés qui représentent la maison à des époques différentes. Dans le livre de Louis Garros (Ed. Beaudart, Paris, 1952), celui-ci prétend que l'hôtel actuel n'est pas celui que Victor Hugo habita parce qu'il a été reconstruit en 1896... et que l'autre était 1 km plus loin... C'est une erreur reprise de Georges Barral. A côté, fut la ferme du Forreuil démolie en 1958 et la petite maison date de l'étranger et elle fut habitée en dernier lieu par deux frères cordonniers dont l'un était sourd et muet. On a démolie cette petite maison il y a une trentaine d'années.

Espérons qu'en mai, juin et juillet 1961, on fêtera le centenaire du séjour de Victor Hugo à l'Hôtel des Colonnes. On était prêt, en 1897, à ériger un menhir à Mont-Saint-Jean pour rappeler sa présence. Les journaux français applaudissent à cette idée. Jean Griselin publiait dans « l'Intransigeant » un important article à ce sujet.

En juin 1911 (cinquantenaire) le comte Louis Cavens qui s'intitulait « le renouvateur du champ de bataille de Waterloo » avait l'approbation sans réserve de M. Émile Biéumont et celle de M. Gustave Simon chargé des intérêts de la famille Hugo et l'encouragement de Georges Barral pour un mémorial Victor Hugo à Mont Saint Jean.

Wallonne, sœur des patrons. Le pain était sur la table sous forme de tartines.

Victor Hugo buvait du vin de Bordeaux coupe d'eau. Avec le fromage, il prenait un petit verre de Pommard (Bourgogne). Après la sieste dans le verger, il partait seul.



Vue des Auberges de la Baseule. (Lith. de Gerard).

Il revenait vers 7 heures du soir pour le dîner. Il prenait alors un potage très chaud avec fromage râpé, une viande très cuite, une salade et, comme dessert, un fruit, un verre de vin, mais pas de café.

Il écrivait ses lettres et suivant l'inspiration, il travaillait beaucoup et jusque très tard dans la nuit. Il était d'humeur joviale.

La chambre de Victor Hugo contenait une table de travail et un lit⁽¹¹⁾. Ce dernier, qui fut vendu en 1881, existe encore quelque part à Waterloo.

(11) Presque tout le 3^e volume des *Misérables* est consacré à la bataille de Waterloo. Napoléon gênait Dieu, a dit le grand poète, mais il a écrit aussi : « S'il n'avait pas plu dans la nuit du 17 au 18 juin 1815, l'avenir de l'Europe était changé ». « Alors, répliquait la *Quarterly Review* de Londres, si le père de Napoléon n'avait pas rencontré la mère de Napoléon, peut-être Napoléon lui-même n'aurait pas vu le jour ».

Victor Hugo payait 50 F par mois pour sa chambre, 80 F pour la table, plus le vin.

« Les laboureurs étaient parfois salués par un brave homme, trapu, à l'abondante chevelure presque blanche, à la barbe grisonnante, marchant à son aise et quelquefois, donnant des renseignements aux touristes. Ce promeneur tranquille valait le meilleur guide ; il connaissait à fond le champ où s'abattit l'aigle blessé »⁽¹²⁾.

Il déclarait que sur le champ de bataille, il entendait le grondement du canon, le bruit de la cavalerie et des soldats, qu'il voyait Napoléon, Wellington, Blücher, le prince d'Orange, et tant d'autres hommes et tant d'autres choses...



Photo de la fin du XIX^e siècle.

Félicien Cadoul, académicien, auteur d'une grande Histoire de France, a pu dire que Victor Hugo « a inventé Waterloo pour corser un de ses romans ».

(12) J. CAMBY, *Victor Hugo en Belgique*, 1935.

Baudelaire regarda le ciel sillonné d'innombrables oiseaux. Ce qui, de nos jours, fait facilement penser au passage d'une flotte aérienne dangereuse au-dessus du champ de bataille : à des aigles modernes plus terribles que les aigles de Napoléon.

Il visita le lion britannique, la Haie-Sainte, Hougoumont, Belle-Alliance, le Caillou, la Papelotte et vit le soleil descendre derrière Rosomme. Il revint ensuite à l'Hôtel des Colonnes, où il soupa, et où donc il pourrait y avoir aussi un musée Baudelaire en plus d'un musée Victor Hugo.

Le patron les reconduisit jusqu'à Hal, d'où ils prirent le train pour Bruxelles. Baudelaire fit un formidable panégyrique de Napoléon qu'il appelait un surhomme. Levé de grand matin, il rentra à Bruxelles à minuit.

* *

Nous sommes, dit le livre de Kunel, au centre du populeux village de Mont-Saint-Jean qui fait suite au hourg de Waterloo...

La ducasse y était renommée. Elle n'existe plus depuis une dizaine d'années.

Il existe une gravure de 1842, par Henri Gerard, fils du bourgmestre Pierre Joseph, de Waterloo, qui indique village de Mont-Saint-Jean.

Dans le Dictionnaire géographique de Vosgien, Paris 1821 :

« Mont-Saint-Jean, village du royaume des Pays-Bas, près de Namur, fameux par la bataille de juin 1815 ».

Dans le Dictionnaire de Géographie de Meissas et Michelot, Paris 1859 :

« Mont-Saint-Jean, village de Belgique, à 16 Km au sud de Bruxelles et près et au sud de Waterloo ».

Dans le Dictionnaire universel et classique d'Histoire et de Géographie, Bruxelles 1854 :

« Mont-Saint-Jean, village de Belgique, à 2 Km au S. E. de Waterloo. Mont-Saint-Jean était la position centrale de l'armée anglaise ; ce village est une dépendance de la commune de Brain-l'Alleud ».

* *

Comment fut célébré le cinquantenaire de la bataille de Waterloo

(D'après un article anonyme, 1930).

Dans les *Souvenirs et Aventures d'un Cabot*, l'acteur belge, Pierre Hittemans, a raconté, avec un certain humour, comment fut célébré, en 1865, l'anniversaire de la sanglante mêlée du 18 juin. C'était, on le verra, plutôt une partie de plaisir qu'un pèlerinage. D'ailleurs, disons-le franchement, Waterloo n'est pas toujours la « morne plaine » dont parle le Poète, hélas ! Le champ de bataille est devenu un lieu d'excursion, un but de promenade, un endroit de plaisir. On y fait commerce de souvenirs et de vieux boutons. Les dimanches, pendant la « saison » — car il y a une « saison » pour Waterloo comme il y en a pour Biarritz et pour Trouville — les excursionnistes dansent aux airs de jazz-band ou du black-bottom. Ce champ de bataille qui recèle dans ses flancs cinquante mille morts, cette vaste plaine qui eût dû demeurer ce qu'elle était, un cimetière, n'est plus qu'une kermesse. Mais la Belgique n'est-elle pas le pays des Teniers et des Jordans, chantres des franchises lippées et des joyeuses heuveries ?

Ceci posé, venons-en à ce que raconte Hittemans :

« Pendant mon séjour à Bruxelles, j'assistai au cinquantenaire de la bataille de Waterloo. Je fis la route à pied, de Bruxelles à Waterloo par la forêt de Soignes. Il y a trois heures et demie de marche. Malgré l'heure matinale, il y avait déjà beaucoup de monde sur la route et aussi un grand nombre de voitures de toutes espèces. On entendait parler toutes les langues. Je croyais suivre un pèlerinage, à cette différence près que l'on chantait et riait. On allait visiter un immense cimetière en chantant. J'avais honte de me trouver au milieu de ces gens.

Tout en marchant, je pensais que mon grand-père m'avait raconté cette dramatique journée dont il avait été un témoin oculaire. Tout ce qu'il me disait me revenait à l'esprit. Je pensais à ceux qui moururent là, à ceux qui avaient souffert et aussi au grand capitaine qui vit, ce jour-là, s'écraser toutes ses espérances.

Il a perdu le 18 juin 1815 la bataille la mieux combinée que son vaste cerveau ait conçue.

Je n'avais jamais vu Waterloo.

« Waterloo, Waterloo, Waterloo, morne plaine », a dit Victor Hugo.

J'ajoute : « Waterloo, nom fatidique ». Waterloo en flamand veut dire « eau ». Les Flamands prononcent : Waterleau.

Le 17 juin, il avait plu à torrents.

Si Napoléon avait pu livrer bataille le 18, de grand matin, au lieu de commencer à 11 h. 1/2, la bataille eût été gagnée à 4 heures.

Mais ce ne fut pas possible : Waterleau.

Water — l'eau (13).

Les terres si grasses de ces contrées étaient détrempées, aucune manœuvre ne put se faire au commencement du jour. Les ennemis furent... les éléments : Waterleau. Mon grand-père fit partie du corps du général Chassé.

Les historiens ne peuvent pas tout dire. La plupart écrivent d'après des documents plus ou moins vrais mais surtout faussés par la participation ou par l'ignorance des faits.

Il y a des choses racontées par des héros obscurs qui ont plus de valeur ; on sent la vérité, on n'y voit ni haine ni parti-pris.

J'ai lu plusieurs récits de cette terrible journée, j'ai lu plusieurs mémoires : ce ne sont que contradictions. On y sent ou la passion ou l'ignorance. Je laisse donc parler mon grand-père :

« La nuit du 17 au 18 fut épouvantable, nous pensions tous que la bataille n'aurait pas lieu le lendemain, c'était aussi l'opinion de nos officiers, nous étions subordonnés au commandement de Wellington. L'Anglais était le maître ; à 4 heures du matin, nous étions tous sur pied. On faisait bonne garde. Le temps s'annonçait meilleur, de loin, en voyant les Français se mettre en bataille. Nos officiers disaient : ce sera pour aujourd'hui.

« Le terrain n'était pas encore assez ferme pour faire manœuvrer l'artillerie.

« Notre position était plus favorable que celle de l'ennemi, nous étions sur une hauteur, ce qui était un grand avantage. A 11 heures, rien encore n'avait bougé. Nous ne savions pas pourquoi, mais nous pensions tous que la bataille serait fatale à Napoléon. On le voyait de très loin sur son cheval blanc entouré de ses généraux. A sa vue nous étions émus, car, nous autres Belges, tout en nous battant contre lui, nous l'aimions. Il avait été notre empereur. Il avait été bon pour les habitants.

« Nous n'aimions ni les Anglais, ni les Allemands.

(13) Un humoriste a dit à propos de la frontière linguistique : « Waterloo, d'un côté « Water », de l'autre « l'eau », et dans L'Aiglon, nous avons entendu, haineusement, Water, quel ?

« A 11 h. 1/2, les Français tirèrent les premiers coups de canon. Un frémissement parcourut toute notre armée. Le temps était devenu tout-à-fait beau. Pour dire ce qui se passa dans cette journée, il faut en avoir été témoin.

« J'étais au premier rang, l'élan des soldats français était merveilleux. Nous étions leurs ennemis, et malgré cela nous les admirions.

« Comme ils aimaient leur Empereur... ils se battaient pour lui ;... mais nous... pour qui nous battions-nous ?... Nous ne le savions pas... nous nous battions... voilà tout.

« Plusieurs de mes camarades avaient fait les dernières campagnes avec Napoléon. Ils étaient furieux de se battre contre lui. Si extraordinaire que cela puisse paraître, nous faisons tous des vœux pour notre ancien capitaine. Nous nous sommes bien battus, avec devoir, avec courage, mais aussi avec tristesse. Nous entendions les cris de chaque régiment qui passait devant Napoléon, chaque escadron qui arrivait sur nous criait : « Vive l'Empereur ! » Ils arrivaient avec une furie que je ne puis dire. Il faut avoir vu cela !

« Le général Ney, le grand gaillard, comme nous l'appelions, était toujours en tête.

« Que de fois dans la journée nous nous sommes écriés : « Il doit être mort ! »

« Non, il n'est pas mort à Waterloo, ce brave, le plus brave des braves devait mourir par la main des Français. Oh ! comme ils ont dû souffrir ceux qui ont été chargés de cette monstrueuse besogne ! on l'a fusillé à la place où, aujourd'hui, il y a un bal public.

« Vers deux heures, le bruit était tellement formidable qu'on entendait difficilement le commandement de nos officiers. Jusque là, notre corps n'avait pas encore donné ; nous avions pu suivre toutes les phases de la bataille.

« Tout à coup nous vîmes arriver sur nous les cuirassiers de Milhaud. Nous les connaissions bien. Nous fûmes obligés de prendre part au combat. Il fut terrible. Rien ne put arrêter l'ardeur de ces intrépides cavaliers... rien que la mort. Ils furent presque tous tués dans cette charge. De notre côté, il restait vingt-cinq hommes de mon régiment. J'étais du petit nombre des heureux. Ce que j'ai vu mourir là de monde en quelques minutes est épouvantable.

« Plusieurs de mes camarades qui venaient de tomber étaient décorés de la Légion d'honneur. Le plus vieux, couché à mes côtés, me dit : « Embrasse ma femme et mes enfants ». Puis avant de mourir, il fit un dernier effort pour crier : « Vive l'Empereur ! »

« On était tellement acharné qu'on n'avait pas le temps d'avoir du chagrin.

« Voilà des choses qu'un historien ne peut pas savoir, il faut les avoir vécues.

« Vers 4 heures, on sentait parmi nous une certaine hésitation. Il y avait déjà des fuyards sur la route de Bruxelles. On disait : « Si Blücher n'arrive pas d'ici peu, tout est perdu ».

« Nous tenions ferme cependant. Enfin, nous entendîmes crier : Voilà les Prussiens !

« Il était temps. Malgré la fermeté des Anglais qui n'ont pas failli un instant, nous fûmes sur le point d'être tous massacrés.

« L'arrivée du renfort nous donna un moment de répit ; cependant la bataille continuait avec acharnement. On était comme fou. A un moment donné la mêlée fut si forte qu'on avait de la peine à distinguer les nôtres de l'ennemi. Plus d'un de nous est mort tué par un de ses camarades.

« Les Anglais, les Allemands, les Belges ne le cédaient pas aux Français. Du reste, tout le monde fut brave ».

...

La première chose que je vis en arrivant à Waterloo, ce fut le lion — monument stupide.

Je fus interdit. Je songeais : « Oui, il fallait là quelque chose pour rappeler l'héroïsme de ceux qui sont morts. Mais ce lion, deux fois bête, quelle horreur ! Si on avait pu le consulter, il aurait refusé de servir de monument commémoratif à l'orgueil. Il tourne sa queue du côté de la France : qui sait si un jour on ne le retournera pas d'un autre côté (14). C'est bête, ridicule et mesquin.

J'aurais voulu voir là un immense mausolée. Ce qu'une femme autrefois sut faire pour son mari, les alliés n'eurent pas l'idée de le faire pour tous les braves qui sont tombés là. Une Artémise seule fut capable d'une chose aussi glorieuse et aussi simple. Officiers et soldats, tous avaient le droit d'être ensevelis et de dormir sous les mêmes lauriers. Mais il fallait des distractions pour les Anglais qui s'ennuient chez eux.

(14) En juillet 1919, M. Pépin, député, a posé une question demandant au gouvernement de décider que « le lion de Waterloo sera retourné et que la queue sera tournée vers le Nord », en souvenir du traité de paix qui vient d'être signé. Le Premier ministre, M. Delacroix, répondit à la question posée par M. le député Pépin que le lion n'a pas une signification hostile à la France et que l'opinion française n'y attache pas cette signification. Ayant ouvert une enquête à ce sujet dans les journaux et auprès de différentes personnalités, nous avons reçu de France, des réponses qui démentent formellement cette opinion et qui attestent au contraire, qu'aux yeux des Français, le lion a un caractère nettement provocateur et injurieux.

Tous les matins, à 9 heures, une voiture bondée d'Anglais part de Bruxelles pour aller voir le Lion. Qu'il pleuve ou qu'il vente, il y a toujours des amateurs.

Je visitais le musée, car il y a un musée où l'on vend des bouillons trouvés sur le champ de bataille. Que des Anglais les achètent et qu'ils se rassurent, il y en aura toujours. Il y a, à Bruxelles, une maison qui les fabrique (15). Une chose me fit rire, malgré la solennité du lieu. Autour de la baraque d'un forain, une foule énorme gesticulait et criait. Je m'approchais pour voir ce qui attirait tout ce monde. Je mis une pancarte sur laquelle le forain avait écrit :

Ici on vend

Les trois héros de la bataille de Waterloo.

Le forain vendait, des Napoléon, des Wellington et des Blücher en pain d'épices mais personne ne voulait ni des Wellington, ni des Blücher.

— Non... non... un Napoléon... Non... non... nous ne voulons que Napoléon... Napoléon... pas les autres.

Le marchand criait :

— Prenez les trois ensemble, je vous ferai un rabais.

— Non, non, nous ne voulons que des Napoléon.

Les Blücher et les Wellington ne trouvèrent pas d'acquéreurs.

Je lui demandais ce qu'il allait faire avec le stock de ces deux héros, de ces laissés pour compte.

— Je vais en faire une pâte... une pâte dont je ferai des Napoléon !

Ce qu'on a mangé de Napoléon, c'est extraordinaire. Pas un enfant qui n'en eut dans ses bras. J'aurais volontiers embrassé tous ces enfants-là.

Les Anglais et les Allemands étaient vexés de voir le peu de succès qu'obtenaient leurs compatriotes en pain d'épices.

Toutes les nations s'étaient donné rendez-vous pour voir cette hermesse. Il y avait là des Hollandais, des Belges, des Russes, des Prussiens, des Autrichiens, un seul Français, moi... et encore je suis Belge !

Une publicité de 1884 nous dit :

en sortant de la station de Brains-l'Alleud, allez directement chez Sébastien Goisse, dont vous pourrez admirer gratuitement le Musée au pied de la montagne du Lion : Café-Estaminet-Bes-

(15) On les enterroit et quand les touristes arrivaient, un habitant la hêche en main venait en « montrer » à l'aubergiste, à son comptoir et... les revendait 5 F or la pièce.

taurant. Consommations de 1^{er} choix : café, bières, vins et liqueurs ; vins d'Espagne, pale-ale et stout. Départ : tous les jours de Bruxelles à 6 h., 7.11, 10.30, 1 h., 4.11, 4.45. Retour : tous les jours de Braine-l'Alleud : 9.22, 10.53, 1.32, 3.35, 6 h., 7.34, 8.42.

Prix, Aller et Retour 1^{re} Classe 2,30
2^e Classe 1,75
3^e Classe 1,15

Si en 1960, on peut aller de Bruxelles à Waterloo en vingt minutes, malgré une route difficile, en 1888, on pouvait s'y rendre par chemin de fer à la gare du Midi, ou par la voiture anglaise partant de la place Royale à 9 h. et demie (7 F aller-retour). On arrivait à 11 h. 45' pour être de retour à 5 heures. Par chemin de fer, le prix des places était de 2 F environ aller-retour ; on prenait son billet pour Braine-l'Alleud ; le départ avait lieu vers 10 h. 30' et le retour vers 3 h. 30'. Il était recommandé de se méfier des cicéroni.

Place Royale, la diligence de Waterloo attendait son habituel chargement d'Anglais accomplissant leur patriotique pèlerinage. Hissé sur son siège, le conducteur s'époumonait à souffler dans une trompette enrhumée.

En 1845, on trouvait des chevaux et des voitures particulières pour Waterloo et Mont-St-Jean chez plusieurs loueurs à Bruxelles ; le prix ordinaire était de 8 F pour un cheval de selle, 10 F pour un cabriolet et 20 F pour une voiture à deux chevaux.

Il y eut des guides de père en fils : en 1845, ils se disaient tous les guides de Jérôme Bonaparte. Un guide anglais était patenté par son gouvernement. Il portait une médaille comme un commissionnaire ; il recevait force rebuffades des Français.

Depuis 1815, il y eut de nombreuses batailles. Depuis lors, la guerre a fait des progrès monstrueux. Actuellement nous ne serions plus à l'abri en cas de conflit à quelques kilomètres comme en 1815.

En 1903, pendant tout l'été, chaque matin, un coach anglais, sur le siège duquel un cornet à piston se livre à d'insidieuses fioritures, fait au galop de ses quatre chevaux, cinq ou six fois le tour de la statue de Godefroid de Bouillon, place Royale. C'est le signal connu auquel accourent des hôtels environnants, les touristes britanniques en plaids écossais et chapeaux à larges visières armés d'ombrelles et de longues vues. Le coach part rempli, secoué par les cahots des pavés emportant les misses

accrochées aux hanquettes tandis que l'éternel cornet entretenant sa salve par des rasades régulières, jette dans le vent ses variations retentissantes sur le thème du Roi Dagobert. La cargaison est déversée à Mont-Saint-Jean.

« A l'âge de 18 ans, me dit un Bruxellois, je suis allé à Waterloo à pied, avec trois camarades, pour voir le lion en passant par le bois de la Cambre, la drève de Lorraine et la Petite Espinette, la Grande-Espinette, Waterloo et le lion.

En 1905, la grande mode était de porter une canne recourbée avec un pommeau d'argent (le mien était une tête d'aigle), que l'on accrochait au bras droit.

Après avoir monté les marches presque en totalité, la canne accrocha, quitta mon bras, glissa sur l'escalier jusqu'en bas : le pommeau eut une fameuse bosse, un œil de l'aigle était perdu. Tout triste, je remontais les escaliers pour voir le point de vue, puis je revins à la maison. Après 55 ans, en regardant la canne, je me souviens encore de Waterloo ».

*
*
*

Hôtel des Colonnes à Waterloo

De hautes personnalités, le comité Victor Hugo, (président M. Serge Baguette), et la commune de Waterloo, ont sauvé l'Hôtel des Colonnes, que l'on voulait démolir pour faciliter la circulation et le tourisme... Le tenancier exproprié habile maintenant à côté, au café des Colonnes.

L'Hôtel des Colonnes a perdu récemment ses écuries qui tombaient en ruines. Il faut 500.000 F à un million pour la restauration.

Un peintre, M. Degeo, très gentil, va y habiter. Son autoportrait a été pris pour Napoléon par beaucoup de touristes.

Il se dévoue volontiers pour vous renseigner et vous explique le champ de bataille sur un micropanorama lumineux.

Juliette Drouel y a attendu Victor Hugo. On vous montre la vraie chambre du poète. Il existe encore une plus belle chambre que l'on a montrée comme étant la sienne et une où un officier anglais s'est suicidé après la bataille.

A côté de la maison-musée, à l'endroit de la ferme démolie, se trouve un immense puits très ancien, très profond, que certains ont dit être un puits romain.

Pendant la démolition de la ferme Forriest (16), on a comblé ce puits avec plus de dix camions de débris. Il sera intéressant de le dégager un jour.

Il n'y a guère — quand on y servait à boire et à manger — j'y ai connu un petit musée d'objets trouvés sur le champ de bataille.

Victor Hugo avait laissé un certificat où il disait qu'il était satisfait de l'excellent hôtel où il avait passé deux mois.



Hôtel des Colonnes, vendu en 1938.

Le carrefour de Mont-Saint-Jean

Le nom de Mont-Saint-Jean a été donné par des religieux établis dans l'importante et très ancienne ferme du Brahan. Étymologie probable « Maison Saint Jean » viendrait de mon-jonne ou mohonne, mot wallon qui veut dire maison.

Les Français appellent la bataille de Waterloo, la bataille de Mont-Saint-Jean. Ce plateau fut, en effet l'enjeu.

(16) Forriest ou Forlez.

Cantate de 1818 par Emile Debraux

...O Mont-Saint-Jean, nouvelles Thermopyles,
Si quelqu'un profanait les funèbres asiles,
Fais lui crier par les échos :
Tu vas fouler la cendre des héros.

Le carrefour de Mont-Saint-Jean — anciennement carrefour de la Bascule — a été appelé carrefour de la mort. On lui donne ce nom parce qu'il est dangereux à cause des autos ; pendant en dix ans, il n'y eut que deux morts. Des gendarmes y sont souvent de service. Cela me fait penser aux Journées de la Sécurité routière.

Quand on indique sur la route, le nombre de tués, un tue ici, deux tués là, on pense à des morts de 1815.

A Mont-Saint-Jean,
dans un jardin près de la chaussée

Sacred

To the memory of
Major Arthur-Bowley Heyland
of his Britannic Majesty's
fortieth Regiment of foot
who was buried on this spot.
He fell gloriously in the Battle of
Waterloo
on the 18th June 1815.
At the moment of victory
And in command of the regiment
aged 34 years.

Le carrefour de Mont-Saint-Jean est sur Waterloo ; à un coin une plaque indique Waterloo, une autre Braine-l'Alleud, le bord étant sur Waterloo.

A ce coin, il y avait l'auberge Ste-Gertrude, devenue Hôtel Coton. Des souterrains existaient là vers Hougomont, Nivelles et la ferme de Mont-Saint-Jean.

Waterloo a voulu faire des fouilles, mais comme cet endroit se trouve sur Braine-l'Alleud et que les deux communes sont

rivales et de politiques différentes — Waterloo catholique et Braine-l'Alleud socialiste — et de syndicats d'initiatives différents, attendons pour voir les souterrains. !



Monument du major Arthur-Rowley Heyland à Mount St John.
Lith. de Gerard Bruxelles 1842.

L'Auberge du Cheval blanc, d'un aspect pittoresque, se trouvait à un autre coin du carrefour, à côté de la tombe du Major Arthur-Rowley Heyland, actuellement dans un bien triste état. On a voulu déplacer cette tombe récemment et la changer de coin. Le corps n'est d'ailleurs plus là. Avant, il est vrai, des subsides étaient alloués pour l'entretien de cette tombe.

En 1815, quelques cavaliers français sont arrivés jusqu'au carrefour et un cuirassier français qui pénétrait dans la ferme de Mont-Saint-Jean a été tué. On voudrait savoir son nom. Au quatrième coin du carrefour de Mont-Saint-Jean, il y a le Château Cheval.

Certains ont voulu y voir un château à 99 fenêtres, mais ses 101 fenêtres ont permis de ne pas payer de contributions. C'est un château datant de 1891, construit par l'ingénieur Cheval, qui fut un ami de Victor Hugo. Celui-ci venait lire « Le Figaro » de l'ingénieur français sur le petit banc le long de la route.

A ce carrefour se sont trouvés l'Auberge des Charbonniers et aussi la baseule et l'octroi de Mont-Saint-Jean. Il y avait un important trafic de charbon sur cette route. L'auberge fut démolie en 1918.

La position de Mont-Saint-Jean à cheval sur la route de Bruxelles, au sud de la forêt de Soignes était capitale.

Je crois qu'un jour, on a voulu acheter le Château Cheval pour en faire le Château d'Ardenne.

C'est une construction curieuse. Celui qui l'a construite fabriquait d'abord des grilles de foyer, puis il s'occupa d'engrais pour les fermiers. Il fit fortune grâce au nitrate du Chili.

On m'a dit qu'il avait épousé son ancienne servante, qui voulait pour qu'on le voie bien, un château au bord de la route.

La construction est solide, les murs ont 2 m. 50 à la base et le ciment est fait au seigle. Par après, on ajouta les quatre tours pour l'enjoliver.

Mais le propriétaire avait peur de ce château, il préférait sa petite maison qui se trouvait à la grille d'entrée.



Le monument du major en 1960... ! !

Le toit est maintenant en mauvais état et constitue un danger. Ceux qui passent sur la route peuvent être tués à Waterloo... Un cône d'une tour a déjà disparu, mais la loi empêche de démolir la toiture parce que le château est un repaire stratégique...

Pour faire les réparations nécessaires, il faudrait 600.000 F... ce qui n'intéresse nullement le vieux propriétaire... Alors l'État et la Commune n'ont qu'à faire les frais pour éviter les accidents...

Demanel, le propriétaire actuel, avait épousé la fille Cheval; une de ses filles a épousé le fameux cinéaste André Cauvin.

Au carrefour de Mont-Saint-Jean, il y a un plancher (îlot directionnel) en très mauvais état et comme ceux d'ailleurs dangereux du carrefour Monument Gordon, et beaucoup de plaques indicatrices: Goumont = Hougoumont 3 km avec deux sabres — Caillou 5 km sans sabres. Champ de bataille 1 km avec deux sabres.

Et pourquoi le panneau Belgique miniature est-il trop grand?

La flèche pour le Pachy concerne un lieu de villégiature en Hainaut et non le Pachy à Waterloo où se bâtira la maison communale.

Près du musée, Braine-l'Allend a été indiqué avec 3 km et, en face, Waterloo, dans une autre direction avec aussi 3 km Nivelles est à 12 km Alsemberg à 10 km, Genappe à 10 km, Charleroi à 34 km, Bruxelles à 19 km, Ohain à 6 km, La Hulpe à 7 km, Overijse (en flamand) à 13 km, Renipont-Plage. Bric à brac Antiquités Ohain Centre. Nicolas Lasne Ohain avec un cheval de Course... et j'en passe!

Le moulin en bois de Waterloo qui datait de 1777 et qui s'appelait le moulin Minne se trouvait entre Mont-Saint-Jean et Waterloo.

Il était près de l'accotement oriental de la route de Bruxelles, à 540 m. au nord du sommet de l'angle formé par les grand-routes.

On prétend qu'un Anglais l'a acheté pour le reconstruire en Angleterre.

Il y eut un autre moulin construit en briques non loin de là en 1838 et le troisième, au N.O. de l'église fut incendié en 1859.

La légende du clou de Waterloo

En 1874, la comédie « Le clou du Mont-Saint-Jean » fut jouée à Bruxelles et ailleurs. Le succès de cette pièce tua l'authenticité des clous les plus rouillés qui se trouvaient dans toutes les collections anglaises et américaines qui se respectaient un peu...

Peu d'années après 1815, le farinier du moulin de Waterloo reçut un jour la visite d'un Anglais qui découvrit un clou fiché

dans la muraille et qui voulut l'acheter. Au lieu d'une somme modique, l'Anglais donna une poignée d'or pour ce clou et s'écria qu'il aurait payé ce clou vingt fois plus cher... parce que ce clou avait certainement soutenu le chapeau de Napoléon 1^{er} lorsque l'empereur était entré dans le moulin...!!!

Le meunier s'en voulut de son manque de flair, mais comme il n'avait pas l'âme candide, le clou fut sans retard remplacé



Le moulin Minne.

et surmonté d'une inscription. Il ne se passait pas une semaine sans qu'un amateur voulut l'acquérir chèrement... et plusieurs générations de meuniers se firent ainsi de petites rentes...

Une version situe le clou à la ferme de Mont-Saint-Jean ou Napoléon n'est jamais arrivé non plus.



La victoire tenant une palme de martyr, abandonne le champ de bataille jonché de débris ; à droite, un chêne rompu.

Victor Hugo qui n'était pas antianglais, a tracé un A sur la carte du champ de bataille.

Le jambage gauche de l'A est la route de Nivelles ; le jambage droit est celle de Genappe, la corde de l'A est le chemin creux d'Ohain à Braine-l'Alleud. Le sommet de l'A est Mont-Saint-Jean, la pointe gauche inférieure est Hougoumont et la pointe droite inférieure est la Belle-Alliance.

Nous étudierons la prochaine fois le dessus du A ou, si vous voulez, son triangle qui fut la position principale de Wellington.

Jean COPIN.
(à suivre)

Céramiques médiévales trouvées à Nivelles en 1951

En octobre 1951, le centre de Nivelles était encore un vaste chantier de reconstruction. Les terrassements entrepris çà et là, autour de la collégiale Sainte-Gertrude, offraient de multiples occasions d'examiner le sous-sol et de recueillir de précieuses indications relatives au passé de la ville.

La présente note a trait à une rapide prospection effectuée en ces circonstances, dans la rue de Namur et aux abords immédiats de la Grand' Place.

*
* *

Rue de Namur, dans une profonde tranchée (emplacement I), creusée devant un nouvel immeuble (parcelle n° 466, section D, plan Popp) (fig. 1), la coupe de terrain révélait nettement quatre couches de remblais (fig. 2) : a.- un remblai récent, épais de 0,70 m., constitué par du sable mêlé de fragments de briques ; b.- une couche noire d'incendie, de 0,15 m. d'épaisseur ; c.- un remblai de terre mêlée de brique pilée, épais de 0,75 m. ; d.- une couche marécageuse, dont le niveau supérieur était à 1,60 m. sous le trottoir, et qui descendait plus bas que le fond de la tranchée, c'est-à-dire à plus de 4,50 m. de profondeur. Cette couche contenait des tessons de poteries, quelques os d'animaux domestiques, de petits lambeaux de cuir et des morceaux de bois parfaitement conservés par l'humidité.

A quelques mètres de là, (parcelle n° 461 b) dans une tranchée destinée à recevoir une tuyauterie (emplacement II), la couche marécageuse se retrouvait également ; elle contenait des tessons de poteries jusqu'à 2,80 m.-2,90 m. sous le niveau de la rue.

Enfin, dans une coupe de terrain examinée au coin de la Grand' Place et de la rue de Namur (limite sud-est de la parcelle n° 705,

section D. Popp), deux niveaux bien distincts se présentaient : le plus récent, épais de 0,70 m. environ, était constitué de terre mêlée de mortier pile, de moellons, de fragments de tuiles et de tessons de poteries. Le niveau le plus bas, dont nous n'avons

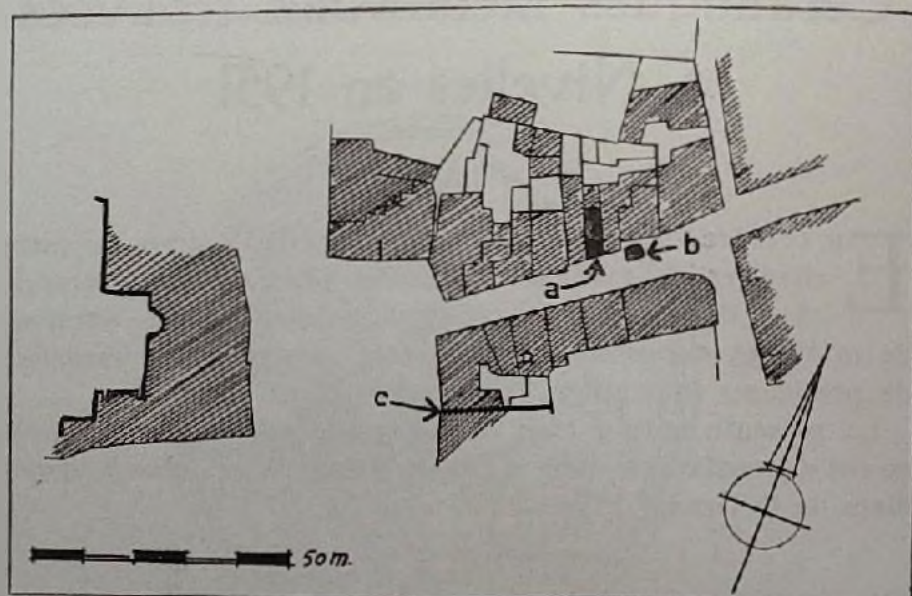


FIG. 1. — Situation des sites fouillés, reportée sur le plan cadastral de Popp (milieu du XIX^e siècle).
a) emplacement I. b) emplacement II. c) emplacement III.

pu examiner que la partie supérieure (1 m. d'épaisseur environ), recouvrait directement la couche marécageuse déjà rencontrée ; il contenait des ossements d'animaux, des tessons de poteries des lambeaux de cuir et beaucoup de morceaux de bois ; un pieu de plus de 1,30 m. de longueur y était également enfoncé.

Tous les objets recueillis sont conservés dans les réserves des Musées royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles.

I. — Rue de Namur, emplacements I et II

Provenant de la même couche marécageuse, les tessons de poteries des tranchées I et II seront examinées conjointement. Trois groupes céramiques y sont représentés : A. la céramique d'Andenne, B. quelques tessons de céramique de Pingsdorf ; C. la poterie commune, probablement de fabrication locale ou régionale.

A. CERAMIQUE D'ANDENNE (fig. 31)

Au XIII^e siècle, la terre cuite d'Andenne est caractérisée par sa teinte blanchâtre, jaunâtre ou rose et par sa glaçure plombifère jaunâtre, orange ou verdâtre. Une série de formes très particulières confère à cette production un cachet propre.

Les premières fouilles que nous avons entreprises à Andenne, en collaboration avec W. Lassance, ont permis de procéder à un classement chronologique des divers types de poteries fabriqués dans cet important centre d'industrie céramique.

Les pièces décrites, ci-après, proviennent des ateliers de potiers andennais :

a) Pot ovoïde, à rebord en forme de large bandeau vertical :

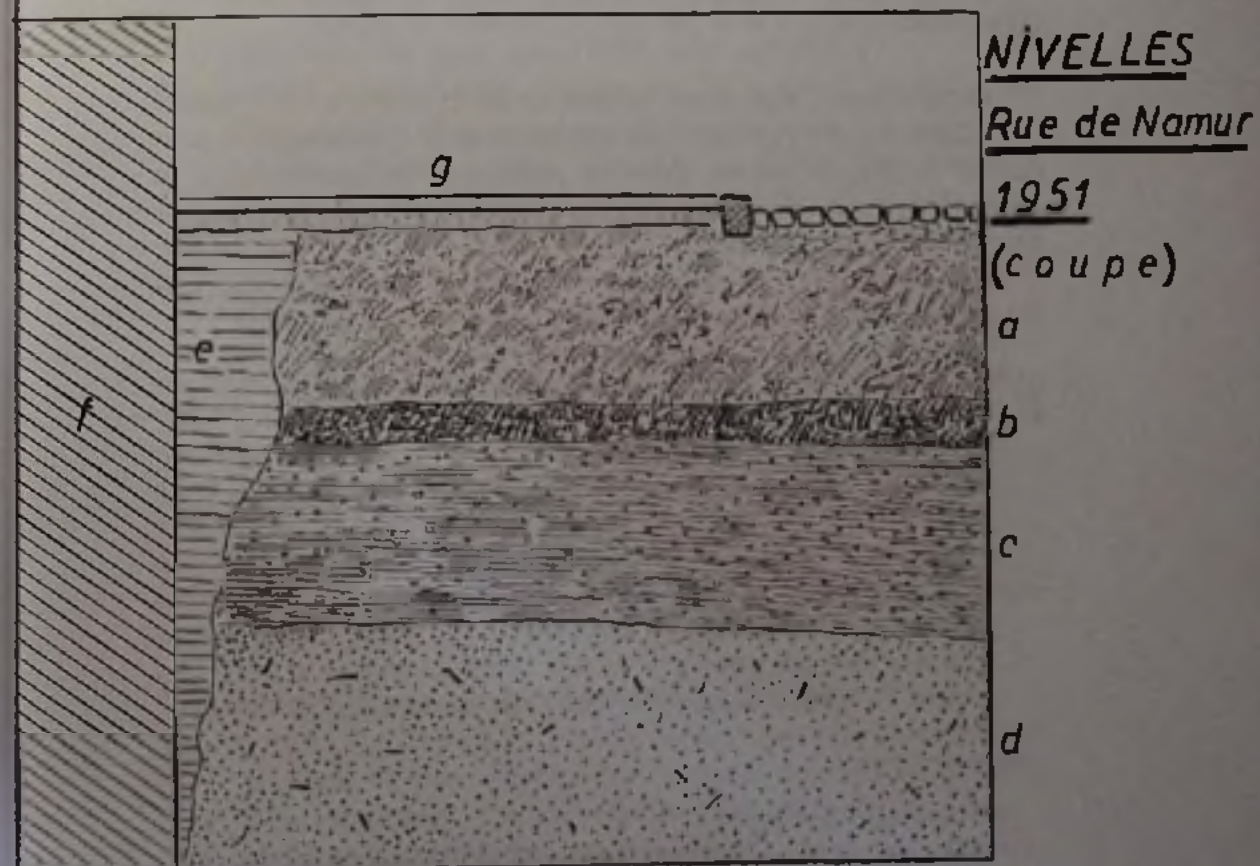


FIG. 2. — Coupe de terrain, sous la rue de Namur, emplacement I.

Fig. 3, n° 1. (51 Niv.-243) (4). Fragments du rebord, du col et de l'épaulement d'une grande cruche ou amphore ovoïde. Lèvre en forme de large bandeau vertical, concave et en saillie sur le col; une anse, en forme de bandeau plat, s'attache sous la lèvre et sur l'épaulement; le récipient était probablement muni de deux anses; l'épaulement est orné de deux étroites bandes d'impressions faites à la roulette (0,6 cm. de largeur), consistant en une triple rangée de losanges. Terre cuite rose dans les cassures et présentant, à la surface, une teinte gris brunâtre; l'épaulement et le dessus de l'anse sont recouverts de glaçure plombifère de teinte ocre, plutôt épaisse et craquelée (Diamètres: rebord 13 cm; panse (max.) \pm 23 cm.; largeur anse 3,1 cm.)

Dans ce type de poteries, la base convexe, délimitée par une arête assez nette, n'a ni pincées ni anneau de support.

Comparaisons: une pièce entière de ce type (2), a été trouvée à Valkenburg (Pays-Bas); elle est recouverte, partiellement sans doute, de glaçure jaune, mais ne porte pas de décoration à la roulette comme ici. Cette poterie a environ 30 cm. de hauteur dimension probable du pot de Nivelles.

À Andenne, ce type se retrouve parmi les déchets de fabrication datés fin xiii^e-début du xiiii^e siècle (3).

b) *Pot sphérique, à lèvre en forme de large bandeau vertical*, Fig. 3, n° 2 (51-Niv.-476). Fragment du rebord, du col et de l'épaulement d'un pot sphérique. Rebord arrondi à son extrémité; l'épaulement est plus profilé que dans la pièce précédente et porte des traces de décor à la roulette; une anse, en forme de bandeau plat, s'attachait à l'extrémité supérieure de la lèvre et sur l'épaulement (ses points d'attache sont visibles). Terre cuite rose dans les cassures; la surface présente une teinte rouge brunâtre et une glaçure de même coloration que celle de la pièce précédente,

(1) Numéros d'inventaire.

(2) Tj. VAN ANDEL, *Middelsteuwsche ceramiek van Valkenburg*, Z.H., dans *Jaarverslag van de Vereniging voor het Terpenonderzoek*, 1940-1944, bijlage VII, p. 255; fig. 05, n° 15.

(3) R. BORREMANS et W. LASSANCE, *Recherches archéologiques sur la céramique d'Andenne au moyen âge*, Andenne, 1956, p. 29; pl. I, n° 5.

est irrégulièrement répartie sur le col et sur l'épaulement. (Diam. rebord \pm 13 cm.)

Certaines pièces de ce type sont munies d'un petit goulot cylindrique sur l'épaulement et d'une anse plate, placée à l'opposé du goulot; d'autres exemplaires n'ont ni goulot ni anse.

Comparaisons: rebuts de fabrication d'Andenne, datés fin xiii^e début du xiiii^e siècle (4).

Fig. 3, n° 3 (51-Niv.-163). Anse semblable à celle du tesson n° 1, décorée, cette fois, d'un ruban plastique portant des dépressions; la glaçure est jaunâtre avec des tâches brunes (largeur 3 cm.); une deuxième anse, non reproduite ici (51-Niv.-40), ne porte pas de décor; sa glaçure est verte, mouchetée de brun (largeur 3 cm.).

c) *Récipients de types apparentés aux précédents*:

Fig. 3, n° 4 (51-Niv.-242). Fragments de la lèvre, du col et de l'épaulement d'un récipient de forme ovoïde ou sphérique. La lèvre, assez épaisse, présente la forme d'un bandeau vertical; elle est évasée à son extrémité et concave vers l'intérieur; la face externe est ornée, de deux sillons parallèles; le col, l'épaulement et la panse sont peu profilés. Une anse, consistant en un bandeau plat, s'attache au col et sur l'épaulement; elle est ornée, à sa face supérieure, d'une bande plastique à dépressions (cfr n° 3). La terre grise, très dure, semble surcuite. L'épaulement et la face supérieure de l'anse, sont pourvus d'une glaçure jaune verdâtre, mouchetée de brun. (Diamètre lèvre \pm 15 cm.; largeur anse 2,3 cm.)

Comparaisons: type fabriqué à Andenne, vers la fin du xiii^e siècle ou au début du xiiii^e siècle (5).

d) *Rebords divers, de types fabriqués à Andenne*:

Fig. 3, n° 5 (51 Niv.-173). Tesson portant, au col, de la glaçure jaunâtre (Diam. 12-14 cm.; largeur du rebord 2 cm.). Cfr.: Andenne, fin xiii^e-début xiiii^e siècle (6).

(4) R. BORREMANS et W. LASSANCE, *op. cit.*, pp. 20-21; pl. I, 1-2).

(5) *Ibid.*, p. 27; pl. I, n° 14-15; pl. VI, n° 9, 1-1.

(6) *Ibid.*, pl. I, n° 8, d.

Fig. 3, n° 6 (51-Niv.-188). Tesson à glaçure jaunâtre au col. (Diam. \pm 13 cm.). Cfr. : Andenne, fin XII^e-début XIII^e s. (7).

Fig. 3, n° 8 et 9 (51-Niv.-164 et 172). Tessons sans glaçure, à pâte surcuite, bleuâtre-blanchâtre. (Diam. : n° 8 ? ; n° 9 : \pm 14 cm.) Cfr. : Andenne, fin XII^e-début XIII^e s. (8).

e) *Rebord décoré à la roulette :*

Fig. 3, n° 7 (51-Niv.-63). Fragment de la lèvre et du col d'un récipient. Sur la lace externe de la lèvre, décor de losanges et de triangles, fait à la roulette. Terre cuite blanchâtre, un peu jaunâtre à la surface ; sous le col, glaçure jaunâtres. Type ne figurant pas, jusqu'à présent, parmi les déchets de fabrication recueillis à Andenne.

f) *Gobelets :*

Fig. 3, n° 10 (51-Niv.-149). Fragment de la lèvre, du col et de l'épaule d'un petit gobelet. La lèvre est aiguë et en saillie sur le col ; ce dernier est cylindrique et court. La pâte est surcuite et de même qualité que dans les n° 8 et 9 ; une glaçure vert clair, mouchetée de brun et peu épaisse, recouvre la lèvre et l'épaule. (Diam. rebord 4 cm.)

Fig. 3, n° 11 (51-Niv.-128). Pied d'un petit gobelet. Base plate coupée à la ficelle ; paroi épaisse. La terre cuite blanchâtre est légèrement jaunâtre à la surface (cfr. N° 3 à 6) ; la cuisson n'est pas très forte et le tesson se brise facilement ; sous la panse, quelques taches de glaçure jaune et verdâtre. (Diam. base 3,3 cm.) Cfr. : Andenne, fin XII^e-début XIII^e s. (9).

f) *Vase à orifice large, à base convexe, soutenue par un anneau légèrement festonné ou à base bombée, coupée à la ficelle.*

Les fragments de quatre récipients de ce type ont été trouvés à Nivelles. Nous avons exhumé des exemplaires entiers parmi les déchets de fabrication andennais ; ces derniers se placent à la même époque que l'ensemble des tessons décrits ci-dessus (10).

(7) *Ibid.*, pl. I, n° 11, h et pl. III, n° 2, c.

(8) *Ibid.*, pl. I, n° 14-15.

(9) *Ibid.*, p. 31, pl. II, n° 14.

(10) *Ibid.*, pp. 29-30, pl. II, n° 8, et 9, 10.

Fig. 3, n° 12 (51-Niv.-183). Fragment de la lèvre verticale d'un petit récipient à col cylindrique ; décor de losanges et de triangles, à la roulette. Terre cuite poreuse, moins dure que dans la plupart des pièces décrites plus haut ; teinte gris clair dans les cassures et un peu plus foncée à la surface ; glaçure verdâtre, mouchetée de brun et craquelée, sur toute la lace externe et débordant un peu à l'intérieur (Diam. ?).

Fig. 3, n° 13. (51-Niv.-60). Fragment de rebord du même type que le n° 12 ; décor et pâte semblables (Diam. ?).

Fig. 3, n° 14. (51-Niv.-100). Fragment de rebord semblable aux deux précédentes ; extrémités aplaties. Terre cuite blanchâtre, à noyau rose ; face interne rosée et glaçure jaunâtre, mouchetée de brun, à la face externe ; pas de décor. (Diam. ?).

Fig. 3, n° 15 (51-Niv.-55). Rebord du même type que le n° 14, même pâte ; glaçure jaune orangée sur les deux faces. (Diam. approximatif 15 cm.)

g) *Écuelles.*

Les deux fragments de bases décrits ci-dessous, appartiennent vraisemblablement à des écuelles ; celles-ci sont généralement décorées à la roulette ; leur base est délimitée par un anneau et soutenues par quatre petits pieds. À Andenne, les pièces de ce type sont datées fin XII^e-début XIII^e siècle (11).

Fig. 3, n° 16 (51-Niv.-165). Fragment de base, soutenue par un anneau légèrement festonné ; la base, elle-même est en pâte rose, tandis que l'anneau festonné est en pâte blanchâtre. Toute la face externe du tesson est brillante et de teinte brun clair ; l'anneau festonné seul, reste blanchâtre et porte un peu de glaçure jaune tachée de brun. (Diam. \pm 11 cm.)

Fig. 3, n° 17 (51-Niv.-173). Fragment de base, avec anneau festonné du même type que le précédent. Terre cuite gris clair ; surface externe jaunâtre portant quelques taches de glaçure de même teinte (Diam. ?).

h) *Vases décorés de rubans plastiques :*

Dans la céramique d'Andenne, certaines pièces étaient ornées

(11) *Ibid.*, pp. 30-31, pl. II, n° 11 à 13.

de bandes plastiques à dépressions. Ce genre de décor figure dans la production de la fin du XII^e-début XIII^e siècle (12).

Fig. 3, n° 18 (51-Niv.-391). Fragment de panse, orné d'un ruban plastique portant des dépressions. Terre cuite grise; glaçure vert clair sur la face externe. (Largeur du ruban 1,5 cm.).

Fig. 3, n° 19 (51-Niv.-166). Tesson orné comme le précédent. Terre cuite blanchâtre, contenant quelques particules rouges; glaçure brun orangéâtre (Larg. ruban 1,5-2 cm.).

i) *Vases munis d'un petit goulot sur l'épaulement :*

Certains vases sphériques à large rebord droit étaient munis d'un petit goulot cylindrique placé sur l'épaulement. Ce genre de récipients était commun dans la production d'Andenne, fin XII^e-début du XIII^e siècle (13). Deux goulots de ce type ont été recueillis :

Fig. 3, n° 20 (51-Niv.-129). Petit goulot cylindrique de l'épaulement d'un pot; il porte des sillons de tournassage bien accusés; sous le goulot, des traces d'un décor à la roulette sont visibles (triangles et losanges). Terre cuite blanchâtre dans les cassures et beige à la surface une glaçure jaunâtre et brunâtre (cfr. n° 14 et 15) recouvre toute la face externe. (Long. 4 cm.; diam. orifice 2 cm.). Ce goulot appartient probablement à un vase du type décrit plus haut, sous le n° 2.

Fig. 3, n° 21 (51-Niv.-158). Goulot semblable au précédent, avec fragment de panse et d'épaulement; le cylindre ne porte pas de trace de tournassage et n'est couvert que très partiellement, d'une glaçure jaunâtre mouchetée de brun. Deux sortes d'argiles ont été utilisées pour confectionner cette poterie: l'une conservant sa teinte blanchâtre à la cuisson et l'autre devenant rose; la surface est grise et gris brunâtre. (Long. cylindre 2,5 cm.; diam. orifice 1,7 cm.).

j) *Vases à décoration plastique :*

Fig. 3, n° 22 (51-Niv.-388). Petit fragment du décor plastique d'un vase (motif indéterminé). Terre cuite blanchâtre;

(12) *Ibid.*, p. 28, pl. II, n° 6.

(13) *Ibid.*, pp. 21-23; pl. I, n° 4, 12c, 13a; pl. II, n° 1, 0.

glaçure verdâtre et brunâtre sur toute la surface. Ce genre de décoration n'a pas encore été retrouvé parmi les déchets de fabrication d'Andenne.

k) *Vases décorés à la roulette :*

Lors des fouilles pratiquées à Andenne, en 1955, les seuls récipients décorés à la roulette qui furent trouvés, étaient des coupelles de type décrit ci-dessus, sous g. Les recherches de 1957 (non publiées), permirent de découvrir également des tessons semblables à ceux décrits ci-après. Il s'agit de fragments de vases sphériques ou ovoïdes d'assez grandes dimensions.

Fig. 3, n° 23 (51-Niv.-111). Tesson d'épaulement, orné à la roulette, de losanges et de triangles. Terre cuite gris clair et glaçure brune, jaunâtre par endroits. Largeur de la roulette 1,2 cm. Tessons semblables: n° 146 et 151, non reproduits ici.

Fig. 3, n° 24 (51-Niv.-181). Tesson de panse, décoré à la roulette, de triangles et de losanges irréguliers. Terre cuite rose; glaçure brun rougeâtre. Largeur de la roulette: 1 cm.

Fig. 3, n° 25 (51-Niv.-185). Tesson de panse, décoré à la roulette, d'une double rangée de carrés. Terre cuite rose à blanchâtre; glaçure brun clair à orangéâtre. Largeur de la roulette 0,8 cm.

CHRONOLOGIE DU GROUPE A (CÉRAMIQUE D'ANDENNE) :

La céramique d'Andenne, mise au jour dans la couche marécageuse, comporte les mêmes types que ceux figurant parmi les déchets de fabrication andennais, datés approximativement fin XII^e-début XIII^e siècle.

Cependant, l'abondance de la glaçure plombifère de teinte orange nous inciterait à considérer les trouvailles comme étant quelque peu antérieures aux déchets d'Andenne. En effet, cette coloration, due à une imperfection de la technique, disparaît au XIII^e siècle.

Nous croyons donc pouvoir situer approximativement à la fin du XII^e siècle, les trouvailles du groupe A.

B. CÉRAMIQUE DU GROUPE DE PINGSDORP-BRUNSSUM (fig. 3) :

De la fin du IX^e siècle jusqu'au XIII^e siècle, des potiers de certaines régions disposant de gisements de terre plastique blan-

châtre, décorent leurs vases à l'aide d'une sorte de peinture brunâtre-rougeâtre à base d'oxyde de fer. Dans nos régions, le centre le mieux connu de cette production est Pingsdorf, village situé à une vingtaine de kilomètres au sud de Cologne, dans la vallée du Rhin. Il n'existe malheureusement pas de publication détaillée relative aux trouvailles de ce site; par contre, une étude précise fait connaître la poterie du même genre, fabriquée à Brunssum (Limb. néerl.), au XIII^e siècle⁽¹⁴⁾.

A Nivelles, deux tessons appartenant à ce groupe ont été exhumés :

Fig. 3. n° 26. (51-Niv.-170). Fragment du rebord, du col et de l'épaule d'un pot probablement de forme sphérique. Terre cuite dure et sonore, de teinte gris clair à bleuâtre, avec noyau jaunâtre; épaule décoré à l'aide d'une peinture ferrugineuse brun foncé, de rubans courbes parallèles; la face interne du col porte également deux taches de cette même couleur. Diam. orifice: 11,5 cm.

(51-Niv.-224). Fragments d'épaule et de panse, appartenant probablement au même récipient que le tesson précédent; mêmes pâte et décor.

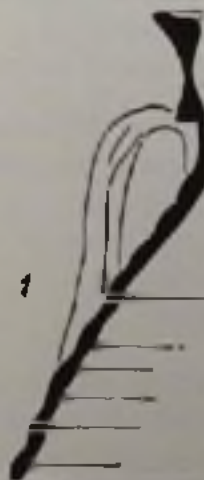
Les fragments décrits appartiennent à un type de vase qui semble plus archaïque que les récentes trouvailles de Brunssum (XIII^e s.); nous les comparerions plutôt à un vase sphérique, daté seconde moitié du XII^e siècle, également de Brunssum⁽¹⁵⁾.

(14) J. G. N. RENAUD, *De Pottenbakkersoven te Brunssum, Limburg*, dans *Berichten van de Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek in Nederland*, t. VI, 1955, pp. 106-125.

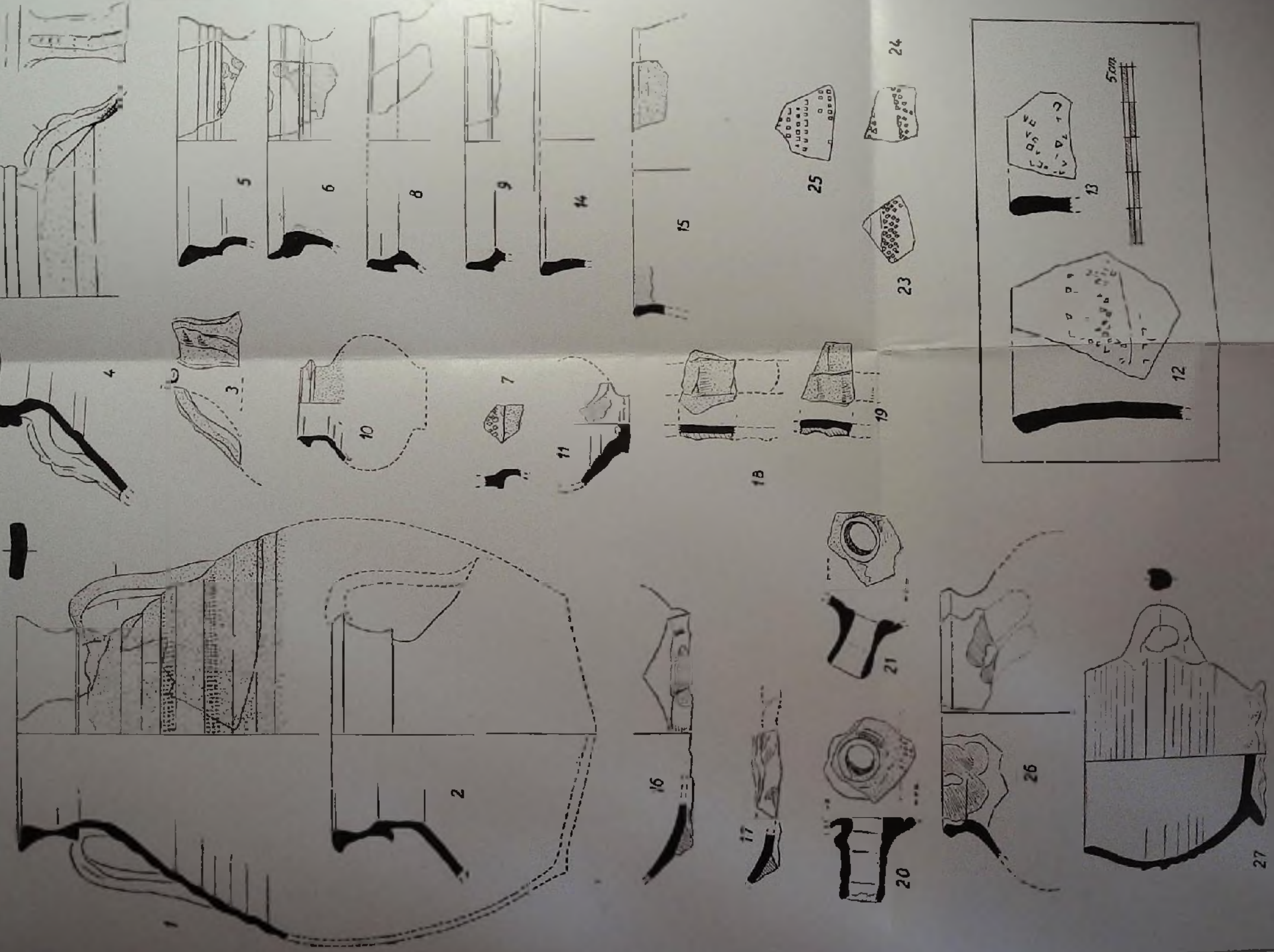
Notons que les plus anciennes pièces de ce genre remontent à la seconde moitié ou à la fin du IX^e siècle (A. VAN DE WALLE, *La trouvaille de monnaies carolingiennes de Zelzate*, dans *Handelingen der Maatschappij voor Geschiedenis en Oudheidkunde te Gent*, N.R., 1949-1950, pp. 3-21; J. G. N. RENAUD, *De karolingische muntvonds van Zelzate*, dans *Berichten van de Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek in Nederland*, t. VI, 1955. Dans certaines régions, ce groupe céramique disparaît du marché à la fin du XII^e siècle (P. J. R. MONDERMAN, *Oer de wording en de betekenis van het Zuiderzeegebied*, Groningen-Batavia, 1945, p. 42), alors que les fours de Brunssum produisaient encore au XIII^e siècle (RENAUD... *Brunssum*, p. 116).

(15) W. G. BRAAT, *Funde mittelalterlicher Keramik in Holland und ihre Datierung*, dans *Bonner Jahrbücher*, t. 142, 1937, pl. 42, fig. 1.

NIVELL



NIVELLES 1951



R. G. ...

10 m.

bu-
le
age
in
dica-
dre,
fa-
été
de
me.
dre,
une
ral-
des
me.
les-
qui
un
me,
ny).
thé
se-
lle
Sj
U;
en
thé
alt
sup
2).
de-
nd

C. CÉRAMIQUE ENFUMÉE, DE FABRICATION LOCALE OU RÉGIONALE :

Parmi nos trouvailles, la céramique enfumée constitue le groupe le plus nombreux : il s'agit de la production ordinaire des potiers locaux.

a) *Terre cuite gris brunâtre avec dégraissants blanchâtres. Fragments de rebords :*

(51-Niv. 125). Tesson à surface très rugueuse. (Diam. rebord \pm 17 cm.).

(51-Niv.-1). Fragment de vase biconique ; surface plutôt lisse. (Diam. : rebord 13 cm. ; panse 17 cm.).

b) *Terre cuite grise ou noirâtre avec dégraissants assez grossiers*
Rebords (17 tessons).

c) *Terre cuite grise ou noirâtre, assez homogène ; surface assez lisse. Rebords de types divers, appartenant à des pots sphériques à base arrondie (23 tessons).*

(51-Niv. 114). Rebord de petit plat ; face externe enfumée. Diam. \pm 19 cm.

(51-Niv. 21). Fragment de la panse d'un récipient décoré, à la roulette, de petits rectangles irréguliers.

(51-Niv.-105). Fragment de l'épaule d'un pot muni d'un petit goulot cylindrique. Terre cuite grise, enfumée à la surface. (Longueur du cylindre 3 cm. ; diam. 2,5 cm.).

(51-Niv.-121). Fragment de la panse d'un récipient de grandes dimensions, probablement un pot à provisions, orné d'un bandeau plastique, de 2,5 cm. de largeur, sur lequel des dépressions ont été soigneusement imprimées à distances régulières et probablement à l'aide d'un outil. Terre cuite grise, plutôt rugueuse.

Mentionnons encore un fragment d'une anse en forme de bandeau plat, en terre cuite gris noirâtre, appartenant à un vase semblable à ceux décrits ci-dessus (51-Niv.-122) (non reproduit).

Signalons également une fusaiole en schiste, trouvée avec les tessons de poteries décrits. Elle affecte la forme d'un disque d'environ 4,8 cm. de diamètre et 0,4 cm. d'épaisseur. (51-Niv.47).

CHRONOLOGIE DES TROUVAILLES DES EMPLACEMENTS I ET II :

La *céramique d'Andenne*, recueillie, date approximativement de la fin du XII^e siècle, tandis que les tessons du *groupe Pingsdorf-Brumsum* remontent, semble-t-il, à la seconde moitié du XII^e siècle. D'autre part, aucun élément de comparaison ne permet de dater avec précision la *céramique enfumée* de fabrication régionale. Disons seulement que les bas des arrondies et sans pincées de support, indiquent bien une date antérieure au XIII^e siècle ou, tout au plus tard, le début de ce siècle.

Nous croyons donc pouvoir dater approximativement de la fin du XII^e siècle, les trouvailles des emplacements I et II.

II. — Trouvailles isolées, rue de Namur

Avant d'aborder les trouvailles faites au coin de la Grand-Place et de la rue de Namur, signalons encore deux tessons recueillis dans les déblais accumulés derrière les nouveaux immeubles de la rue de Namur.

(51-Niv.-438). Fragment du rebord et du col d'un pot. Anse en forme de bandeau plat, s'attachant au rebord et à l'épaule. Terre cuite grise, homogène ; surface gris bleuâtre. (Diam. 14 cm. largeur de l'anse 3 cm.).

Le profil du rebord est comparable à celui du tesson n° 335 (fig. 37) ; une anse semblable à celle du tesson n° 74 a déjà été signalée plus haut (51-Niv.-422).

(51-Niv.-452). Fragment d'un petit vase de forme peu commune. La lèvre verticale est très mince et forme un angle avec l'épaule horizontal. Terre cuite gris bleuâtre. (Diam. rebord 10-12 cm.).

Ces deux tessons de poteries semblent remonter à la même époque de l'ensemble de la *céramique* des emplacements I et II, groupe C.

III. Emplacement III. Coin de la Grand'place et de la rue de Namur

Tessons recueillis dans la coupe de terrain visible à la limite sud-est de la parcelle n° 705 (Popp).

COUCHE A DONT LA PARTIE SUPÉRIEURE AVAIT DÉJÀ ÉTÉ ENLEVÉE :

A. *Céramique d'Andenne* :

(51-Niv.-451). Fragment de la base, munie de pincées de support, d'un broc ou d'une cruche. Terre cuite gris clair ; glaçure verte, recouvrant une partie de la base ainsi que le feston. (Diam. 17-19 cm.).

(51-Niv.-454). Fragment de la panse d'un récipient, orné de lignes ondulées soigneusement gravées dans la pâte. Terre cuite gris clair ; glaçure jaune-verdâtre, recouvrant la face externe. Décoration absente, jusqu'à présent, parmi les déchets de fabrication d'Andenne.

Notons en outre : plusieurs tessons de panses, recouverts de glaçure vert foncé, jaune, jaune mouchetée de brun et verdâtre (51-Niv.-452, 453, 455, 456, 460, 462, 464 et 468).

B. *Céramique enfumée* :

(51-Niv.-458). Rebord droit, assez profilé, comparable au n° 414 (fig. 52). Terre cuite gris clair avec noyau gris bleuâtre ; face externe enfumée. (Diam. ± 12 cm.).

(51-Niv.-457). Rebord droit, assez large. Terre cuite gris bleuâtre ; surface assez rugueuse. (Diam. ± 12 cm.).

(51-Niv.-448). Rebord droit, incurvé vers l'intérieur et plate à son extrémité. Terre cuite grise dans les cassures et gris bleuâtre à la surface. (Diam. ± 13 cm.).

(51-Niv.-465). Rebord vertical, mince et peu profilé. Terre cuite gris bleuâtre. (Diam. ± 12 cm.).

Ces quatre tessons de *céramique enfumée* se rapprochent du groupe C des emplacements I et II.

Chronologie de la couche A : la présence d'un tesson à pincées de support (fig. 76), ainsi que de *céramique enfumée* assez archaïque, nous incite à situer approximativement cette couche dans le XIII^e siècle.

COUCHE b :

A. *Céramique d'Andenne* :

(51-Niv.-477). Fragment de rebord vertical, un peu évasé. Terre cuite gris clair, dure ; face interne découverte de

glaçure jaunâtre. (Diam. \pm 14 cm.). Cfr. : vase de Grand-Halleux, enfoui vers 1285 (16).

(51-Niv.-482). Anse de section ronde ; terre cuite gris clair et blanchâtre ; quelques taches de glaçure verte. Cfr. : petit pot d'Andenne (17) ; vase de Grand-Axhe, daté du premier quart du XIII^e siècle (18).

(51-Niv.-478). Fragment de la base plate d'un pot en terre cuite gris clair- gris bleuâtre ; glaçure verte, à la face externe. (Diam. \pm 16 cm.).

Non reproduit : (51-Niv.-490). Fragment de la panse d'un pot en terre cuite blanchâtre, avec tache de glaçure jaune.

Chronologie du groupe A : XIII^e siècle.

B. *Céramique enfumée* :

(51-Niv.-479). Fragment du rebord évasé d'un petit pot. Terre cuite gris bleuâtre, enfumée à la surface. (Diam. \pm 16 cm.).

(51-Niv.-493). Fragment du fond d'un pot, soutenu par des pincées. Terre cuite dure et sonore, gris clair dans les cassures et gris bleuâtre à la surface. (Diam. 14-16 cm.).

(51-Niv.-483). Fragment de la base plate, légèrement élargie, d'un récipient en terre cuite de teinte grise à gris bleuâtre. (Diam. \pm 13 cm.).

Chronologie de la céramique enfumée : les fonds plats, à pincées de support, situent ce groupe à une époque plus récente que la céramique enfumée de la couche a, c'est-à-dire, aux XIV^e-XVI^e siècles approximativement.

C. *Céramique rouge* :

(51-Niv.-480). Fragment du rebord d'un pot ; une glaçure plombifère incolore recouvre toute la face interne. (Diam. \pm 24 cm.).

(16) J. BRAUEN, *Notes sur la céramique ordinaire du moyen âge et des temps modernes*, dans le *Bulletin des Musées royaux d'Art et d'Histoire*, septembre 1929, n° 5.

(17) R. BOUREMANS et W. LASSANCE, ... *Andenne*, p. 51 ; pl. VIII, n° 4.

(18) *Ibid.*, p. 51.

(51-Niv.-481-486). Fragment d'une tuile. Largeur 19 cm. ; épaisseur 1,5 cm.).

(51-Niv.-484 et 489). Fragment de rebord non glaçuré et fragment d'une anse glaçurée en vert.

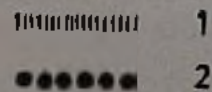


FIG. 1. — Emplacements 1, II et III (a, b, c) reportés sur un plan de Nivelles au XIV^e siècle (reconstitué par A. Brûlé) avec l'indication de la limite présumée du « burnous » primitif (1) et de l'enceinte du XII^e siècle (2) d'après B. Delanne.

D. *Grès* (fig. 3, n° 27).

N° 274 (51-Niv.-469). Fragments d'un petit broc ; (rebord mince, oblique vers l'intérieur du récipient ; panse décorée de sillons de tournassage et munie, en son milieu, d'une pe-

tite anse; pied festonné. Grès de teinte gris bleuâtre; glaçure saline brillante, gris verdâtre et mouchetée de brun à la face externe; couverte violacée et mate à l'intérieur. (Ht. 10,4 cm.; diam. rebord 8 cm.; diam. panse 11 cm.; diam. base 8 cm.). *Cfr.*: pièce de ce type, conservée à Cologne; elle est munie de deux anses et est décorée, à sa partie supérieure, de deux petites rosaces et d'un médaillon représentant la Vierge et l'Enfant Jésus. Datée du xv^e siècle et attribuée aux ateliers de Cologne-Frechen (19).

(51 Niv.-480). Fragment de panse d'un broc en grès de teinte grise; glaçure saline gris verdâtre, mouchetée de brun, à la face externe. Date: probablement xv^e siècle.

Chronologie de la couche b: la céramique d'Andenne recueillie dans la couche b, se situe au xiii^e siècle ou au début du xiv^e siècle. Les fragments de grès datent du xv^e siècle. Cette couche contenait donc des débris d'époques différentes, ce qui peut s'expliquer par le fait que des remblais provenant d'endroit divers ont été mêlés en cet emplacement.

Conclusions

Les recherches effectuées dans la rue de Namur, aux emplacements I et II, ont livré des restes d'occupation remontant approximativement à la fin du xii^e siècle.

A l'emplacement III (coin Grand'Place — rue de Namur), deux couches archéologiques étaient visibles: la plus ancienne (a), datait du début du xiii^e siècle; la plus récente (b), du xv^e siècle.

Les trouvailles des emplacements I et II indiquent que les habitants se sont établis aux abords immédiats de ces endroits vers la fin du xii^e siècle. A l'emplacement III, l'occupation primitive remonte au début du xiii^e siècle.

Ces trois points sont situés aux abords du Merson, ruisseau qui traversait la ville du nord au sud-ouest. Cette situation explique la nature marécageuse du sous-sol.

(19) Otto von Falke, *Das Rheinsche Steinzeug*, I, Berlin-Schönberg, s.d., p. 42, fig. 31.

L'on avait supposé, jusqu'à présent, que le Merson formait la limite est et sud-est du « burgus » primitif (20). Cette hypothèse semble à présent se confirmer, vu l'absence de trouvailles antérieures au xii^e siècle aux trois emplacements prospectés, situés à l'est du Merson, c'est-à-dire en dehors de la limite présumée du « burgus » (fig. 4).

D'autre part, aux emplacements I et II, nous n'avons pu déterminer à quelle époque des habitations sur pilotis vinrent s'établir au-dessus du marécage. A l'emplacement III, cette occupation est antérieure au xv^e siècle.

René BORREMANS.

(20) B. DELANNE, *Histoire de la ville de Nivelles. Des origines au XIII^e siècle* (*Annales de la société archéologique et folklorique de Nivelles et du Brabant Wallon*, Tome XIV, 1944, annexes n^o 18 et 22).

Le Premier Congrès de la Fédération des Groupes Folkloriques Wallons

NOYÉ dans le flot des nouvelles à sensation, remous de la politique nationale ou internationale, intrigues diplomatiques, cataclysmes, crimes passionnels ou plus modestement résultats sportifs, et ramené à la proportion d'un fait divers anodin, le premier Congrès de la Fédération des Groupes Folkloriques Wallons, qui a tenu ses assises, le 16 octobre dernier, dans les spacieux et luxueux salons du château de Namur, sera, sans doute, si l'on excepte une poignée de privilégiés, passé totalement inaperçu aux yeux du public. Pourtant, sur la base des enseignements recueillis au cours des débats, il n'est pas téméraire d'avancer, dès à présent, que ce congrès fera date dans les annales du folklore envisagé sous l'angle non seulement régional mais même national.

Pour saisir toute l'importance de cette séance et en mesurer l'exacte portée, il convient de remonter de quelques années le cours de l'histoire et de se transporter, en esprit, au lendemain de la seconde guerre mondiale. En même temps que celle-ci laissait les nations haletantes et ulcérées, uniquement préoccupées à panser leurs plaies, se développait chez l'individu, à l'état latent d'abord, ouvertement ensuite, le désir de retrouver sa propre originalité dans les valeurs séculaires qu'il tenait en héritage de ses ancêtres. Réaction spontanée contre les privations de tous genres endurées au cours de la gigantesque conflagration générale : peut-être. Réaction surtout contre l'uniformisation du mode de vie que la civilisation d'après-guerre dominée par les techniques impersonnelles tendait à lui imposer.

Notre pays n'échappa point à cette emprise. Les masses assoiffées de renouveau cherchèrent confusément leur personnalité en voie de perte dans le riche patrimoine légué par nos

ancêtres. Mais cette prise de conscience populaire, si elle avait comme heureux corollaire de provoquer la résurrection des valeurs les plus pures de notre opulent avoir folklorique, voyait, à mesure qu'elle s'épanouissait, se profiler une menace à l'horizon. Alléchés par la perspective de gains faciles, surgissaient partout impresarios, managers, maquignons qui, sans souci de vérité, fabriquaient de toutes pièces un folklore de carton-pâte, de pacotille, plagiant sans vergogne les groupes authentiques, pillant sans pudeur les sources les plus sacrées, entretenant sciemment une regrettable confusion des valeurs.

Conscients du péril qui pesait sur le folklore wallon en particulier, désarticulé et éparpillé du fait de l'absence d'organe de défense et de contrôle, quelques sages, mus par un même idéal, entreprirent de remédier à cette situation anarchique. Des contacts furent pris avec les groupements intéressés d'abord, avec les pouvoirs publics, ensuite. Contacts laborieux au cours desquels il fallut vaincre bien des réticences, briser bien des préjugés. Finalement, fruit d'inlassables et persévérantes démarches qui s'échelonnèrent sur plus de deux ans, fut constituée, le 19 décembre 1959, la Fédération des Groupes Folkloriques Wallons.

L'objectif de ce mouvement dont la création va, peut-être, sauver le vrai folklore wallon de l'étouffement progressif où le mercantilisme sans scrupule des marchands de plaisirs faciles l'entraînait inéluctablement, est double. En premier lieu, assurer le maintien et la protection de l'ensemble du patrimoine folklorique wallon tout en endiguant les méfaits des charlatans du folklore. Ambition louable et nécessaire. Mais les promoteurs de cette association ont compris que celle-ci ne pouvait espérer survivre avec des visées uniquement négatives. Aussi ont-ils apporté à ces données protectionnistes un important correctif qui constitue en fait la pierre angulaire et le tremplin pour l'avenir. Il vise à encourager les groupes folkloriques wallons à élever leur valeur culturelle et morale tout en affirmant leur rôle dans l'éducation et la culture populaires.

En outre, pour éviter, au départ, l'anarchie qu'une uniformisation dans la classification des membres aurait entraînée, la Fédération a estimé utile de répartir les groupes fédérés en trois catégories ou sections, à savoir :

— la section des groupes folkloriques authentiques ou traditionnels, c'est-à-dire des groupes dont l'authenticité est re-

connue et qui n'ont pas cessé leurs activités depuis leur création, celle-ci devant remonter à plus d'un siècle.

- la section des groupes de « revival » réunissant les sociétés qui ont remis en honneur des activités folkloriques authentiques abandonnées pendant un certain nombre d'années.
- la section des groupes d'inspiration folklorique ou historique, composée des groupes qui puisent dans le folklore, l'histoire, la petite histoire ou la légende de Wallonie la matière propre à un folklore nouveau qui se rattache cependant indubitablement au passé de notre pays.

En forgeant un tel programme, la Fédération des Groupes Folkloriques Wallons n'a pas manqué de courage. Elle savait, en effet, qu'en édictant au départ des mesures draconiennes propres à éliminer la nuée d'imitateurs et de détresseurs plus ou moins véreux, elle renonçait, *ipso facto*, aux satisfactions d'amour-propre que procurent les perspectives d'un recrutement massif. Sans hésiter, elle a préféré la qualité à la quantité n'admettant en son sein que des groupes d'inspiration pure à la tenue irréprochable.

Au surplus, désireuse de s'entourer du maximum de garanties, la Fédération a tenu à s'assurer, dès l'abord, la collaboration de la Commission Royale Belge de Folklore, du Commissariat Général au Tourisme et des Services de l'Éducation Populaire et des Relations Culturelles du Ministère de l'Instruction Publique.

Nantie d'un tel soutien, la Fédération a entrepris son dur travail d'implantation. Déjà, des organismes de renom tels le « Lions Club », l'Office National Suisse du Tourisme, ainsi que le Congrès International de Danses Folkloriques d'Argentine ont pressenti un recours éventuel à ses services au moment où la Fédération Internationale du Folklore, réunie en congrès, à Nice, l'été dernier, saluait avec joie la naissance de la Fédération et étudiait la possibilité de l'admettre dans son sein.

Enfin sortait, tout récemment, de presse sous l'appellation *Cahiers du Folklore Wallon*, le bulletin de contact de l'association lequel, dans l'intention des dirigeants, doit faire office de lien permanent entre tous les membres du groupement tout en remplissant tant en Belgique qu'à l'étranger une mission de propagande en faveur du folklore wallon authentique. D'une présentation soignée quoique modeste, cet organe de liaison est appelé, tant par sa portée didactique que par sa haute tenue intellectuelle, aux développements les plus prometteurs.

C'est par l'examen de ce bilan provisoire tout à la fois réconfortant et encourageant que s'ouvrirent les débats de ce premier Congrès du Folklore Wallon. En l'absence du comte Charles Henry d'Oultremont, président effectif, excusé pour raison de santé, la discussion fut dirigée par M. Arthur HAULOT, commissaire général au Tourisme et président d'honneur de la Fédération. L'assemblée entendit ensuite les rapports préparés par les présidents des trois sections.

Pris, d'abord, la parole, M. Charles DELIÈGE, bourgmestre de la ville de Binche qui, en sa qualité de président des groupes folkloriques authentiques, développa le thème de la protection des traditions populaires face aux détresseurs de folklore, aux « barnums » contemporains qui réduisent nos plus nobles coutumes ancestrales à l'échelle d'une caricature grimaçante et sacrilège. L'orateur souhaita qu'à l'instar des mesures édictées jadis en faveur de nos monuments et sites, une loi vienne, enfin, mettre fin à l'anarchie et à la confusion qu'alimentent, à plaisir, des exploitants malhonnêtes.

Succéda à la tribune Madame Fanny THIBOUT, directrice de la « Compagnie Fanny Thibout » qui se fit le chaleureux interprète des sociétés de « revival », espérant la revalorisation prochaine de ces groupes, astreints, en raison de la modicité de leurs ressources, à imposer de lourds sacrifices à leurs membres.

M. Paul FÉVRIER, secrétaire général de la Fédération, défendit, enfin, au nom de M. André Delers, secrétaire général de la Fédération Wallonne des Groupements de Danses populaires, la cause des groupes d'inspiration folklorique ou historique. Le rapporteur mit, surtout, l'accent sur la triple nécessité d'une propagande intelligente et efficace tant en Belgique qu'à l'étranger, d'une intervention des Pouvoirs publics dans les frais de déplacements des sociétés et d'une protection effective du type folklorique formant la base des activités des groupes de manière à décourager à jamais toute velléité d'imitation.

Ces rapports suivis de la discussion générale du règlement intérieur de la Fédération, inscrite également à l'ordre du jour, firent l'objet d'un fructueux et loyal échange de vues entre les membres. M. Albert MARINUS, membre de la Commission Royale Belge de Folklore, s'éleva à cette occasion, contre la fixation d'un délai de 100 ans d'activités continues imposé aux sociétés pour acquérir la qualité de groupe folklorique authentique, considérant ce temps d'épreuves comme artificiel et estimant que

l'espace d'une génération, soit approximativement 30 ans, doit suffire pour conférer à des sociétés éprouvées et reconnues le titre de groupe traditionnel. L'épineux problème des ressources et subsides fut, à son tour, évoqué. M. VERBESSELT, conservateur à la section Folklore des Musées Royaux d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire à Bruxelles, représentant au Congrès les groupements folkloriques flamands, fit bénéficier l'assemblée des fruits d'une précieuse expérience en la matière, préconisant, entre autres, l'adoption d'un système d'échanges gracieux entre sociétés régionales. La délicate question de la formation du grand public à la chose folklorique fut enfin débattue. A cet égard, plusieurs membres regrettèrent amèrement l'absence de cours appropriés tant dans nos athenées et collèges que dans nos universités rendant de la sorte pratiquement impossible toute initiation à l'échelle nationale.

L'assemblée générale clôtura ses travaux par l'adoption, à l'unanimité, de son règlement d'ordre intérieur.

Par le climat de dignité, de fermeté et de force qui présida aux débats de cette journée mémorable du 16 octobre dernier, la Fédération des Groupes Folkloriques Wallons a conquis de haute lutte ses titres de noblesse. Il lui reste, désormais, fidèle à l'idéal élevé qu'elle s'est forgé, à cultiver le potentiel immense et séculaire dont elle est le dépositaire sacré et, en attendant que soit constituée une Confédération nationale du Folklore belge, à acquérir définitivement droit de cité en éliminant, par son rayonnement spirituel et son autorité morale, la faune exécrationnable des parasites et des mercantis du folklore. Faisons-lui confiance, l'étonnante vitalité dont elle a fait preuve à ce jour n'est-elle pas le plus sûr garant de l'avenir.

LA RÉDACTION.

VARIA

folkloriques et historiques

UN ATELIER DE PORTIER DU XVII^e SIÈCLE RUE DES GRANDS CARMES À BRUXELLES

A U cours de travaux de démolition d'un immeuble, rue des Grands Carmes à Bruxelles, on a découvert les restes d'un atelier d'un potier du XVII^e siècle. Dans un dépotoir on trouvait des débris de statuettes, des tessons et des moules.

La découverte a ceci d'important qu'elle autorise à faire remonter l'art de la faïencerie et de la poterie à Bruxelles au XVII^e siècle : jusqu'à présent, on n'avait comme preuve concrète que des poteries provenant du XVIII^e siècle, les autres vestiges provenant de fabrications étrangères.

L'atelier du potier de la rue des Grands Carmes, était en activité entre les années 1550 et 1695. Cette manufacture produisait notamment des statuettes, des carreaux en céramique, des plats, des objets et des ustensiles en terre cuite.

Par cette découverte est renforcée la thèse de Mademoiselle Mina Martens, archiviste de la ville de Bruxelles, selon laquelle le quartier de la Putterie, proche de la Halte Centrale, était jadis un centre de potiers et que « putterie » ne serait que la déformation de « poterie ».

L'archéologue Van Gansbeke, qui a examiné les débris de l'atelier du potier de la rue des Grands Carmes, a publié dans les *Cahiers bruxellois*, la revue trimestrielle d'histoire urbaine (Tome V, fascicule II, avril-juin 1960) une étude illustrée, consacrée à cette officine de potier.

L'INSTALLATION DU COMITÉ PROVINCIAL D'EXPANSION ÉCONOMIQUE

Monsieur J. DE NÉEFF, gouverneur du Brabant, a installé un comité provincial d'expansion économique, qui donnera des avis au gouvernement et à l'administration provinciale au sujet de problèmes économiques et sociaux de la province.

Le comité, présidé par le gouverneur, est composé de représentants des trois syndicats, le conseil économique des Flandres, le conseil économique wallon, le conseil économique pour l'arrondissement de Bruxelles (fondé par la Chambre de Commerce de Bruxelles) et le Centre pour Études économiques de Louvain.

Le secrétariat est assuré par le service provincial pour l'économie régionale, dirigé par Monsieur JANSSENS.

Ce comité provincial ne s'occupe pas uniquement de l'économie brabançonne qui doit assurer du travail à plus de deux millions de personnes, mais aussi des grandes questions sociales et celles en rapport avec l'urbanisme.

Il y a quelques mois, un parc industriel a été créé à Nivelles avec l'appui du Comité provincial, qui a participé également au 10^e anniversaire de la firme Adrien De Backer de Zaventem. A cette occasion, Monsieur E. SPAELANT, vice-président du Comité provincial d'Expansion économique a rendu hommage à Adrien De Backer, qui a su faire d'une firme locale une entreprise d'une réputation mondiale dans le domaine du balisage des aérodromes.

Tout en s'intéressant aux techniques les plus modernes, dont l'électronique, Monsieur De Backer et sa firme collaborent également à faire revivre notre histoire en mettant en valeur, grâce aux Jeux de sons et lumières, les monuments témoins de notre splendeur passée.

En terminant, Monsieur Spaelant montre que la réalisation du complexe de Zaventem était une preuve évidente de la haute qualification des dirigeants de nos entreprises, un symbole vivant des qualités de la main d'œuvre brabançonne.

A LA GALERIE FINCK A BRUXELLES

MAÎTRES ANCIENS AU SERVICE D'ARTISTES CONTEMPORAINS

Comme chaque année, la direction de la Galerie Finck à Bruxelles expose une jolie série de tableaux, de maître du xv^e au xix^e siècle.

La recette du prix d'entrée et de la vente des catalogues est versée au fonds du dispensaire des artistes.

On pouvait admirer à cette exposition le panneau central d'un triptyque de Jean Provost, deux compositions allégoriques de Bruegel l'Ancien ; des roses de Nicolas Van Verendael ; une œuvre de Jan Joest Van Calear, un tableau romantique « L'étal de la Poissonnière » d'Henry Leys.

JOURNÉE NATIONALE D'ÉDUCATION POPULAIRE

A l'initiative de la section française du conseil supérieur d'éducation populaire avec la collaboration du ministère de l'Instruction Publique a eu lieu au Palais des Congrès à Bruxelles une journée d'études consacrée aux problèmes de l'utilisation des loisirs. La province du Brabant participa activement à cette journée.

Le président Bouy, assisté du vice-président G. WILLIOT, demanda à l'assemblée de faire la synthèse des recommandations issues des travaux des commissions provinciales. Ces directives aux administrations concernent les conditions nécessaires pour que l'action pour une éducation populaire prenne un caractère permanent.

Il faudrait, pour cela, rénover les méthodes et renouveler l'équipement didactique.

Au nom du ministre de l'Instruction Publique, Monsieur HICTEN insista pour que l'éducation populaire soit établie sur une base scientifique. Il ne peut être question de dilettantisme mais le peuple doit pouvoir être mis en rapport avec la vie culturelle.

Quatre commissions d'étude se réunissaient ensuite et avaient comme thèmes : Les principes de base de l'éducation populaire :

les moyens d'action de cette éducation ; le statut de l'éducateur et l'organisation de l'éducation populaire.

La journée d'étude fut clôturée par une fête populaire au Palais des Beaux-Arts. Cette « démonstration pratique », en présence de la Reine Élisabeth, réunissait des groupes, cercles et compagnies sélectionnés par les provinces de Brabant, Hainaut, Liège, Luxembourg et Namur.

Ces groupes font preuve de vitalité et ont déjà atteint une grande qualité sur le plan artistique.

Ce sont : la société royale d'harmonie de Frameries, le quatuor de flûtes à bec et de vielles de Bastogne ; les chorales « La Royale Malmédienne » et « La Pastourelle » de Charleroi ; les deux groupes de danses populaires « Rondinella », de l'Y.W.C.A. de Bruxelles, sous la direction de L. et Cl. Flagel et la « Carmagnole », de la Centrale Wallonne des Auberges de Jeunesse, sous la direction de Gabriel Thoverson ; le groupe folklorique « Les Copères » de Dinant ; les groupes de théâtre « Arlequin » de Liège ; « Union royale Warantaise » et la compagnie de pantomime Jacques D'Hont de Mons.

GÉANTS ET MONSTRES D'OSIER

MONSIEUR RENÉ MEURANT, membre de la commission royale belge du folklore, a donné dans les locaux de la Fondation Universitaire à Bruxelles, à l'invitation de la société belge d'anthropologie et de préhistoire, une conférence intitulée « Géants et monstres d'osier ».

Monsieur Meurant est le spécialiste de l'étude des géants processionnels. Il fait partie du comité international pour l'étude des géants processionnels, fondé à Douai en juillet 1954.

Il y a des représentants du Nord de la France, de la Belgique, de la Hollande, d'Autriche, d'Angleterre et d'Espagne.

En 1956 des journées d'études furent tenues à Mons. En septembre 1957 un cortège de 80 géants parcourut les rues d'Ixelles. A l'exposition de 1958 les géants défilaient sur l'Esplanade.

Monsieur Meurant a publié diverses études consacrées aux géants, notamment à ceux d'Ath (1956), de Bouvignes (1956), du Luxembourg (1957), du pays de Charleroi (1957), de Lessines (1957) et, dans le numéro de juin 1958 du *Folklore brabançon* un important travail intitulé : « Les géants de cortège en Belgique », où il est surtout question des géants récents.

REVUES BELGES

Nous avons reçu le :

BULLETIN DE L'INSTITUT
ARCHÉOLOGIQUE LIÉGEOIS.

Tome LXXIII — 1959-1960.

LE THYRSE.

Revue d'Art et de Littérature
N° 10 — octobre 1950.

N° 11 — novembre 1960.

LES DIALECTES BELGO-ROMANS.

N° janvier-mars 1960.

Revue trimestrielle publiée par
Les Amis de nos dialectes.

*La concurrence de [en] et [dans],
en wallon spécialement en liégeois
(1^{re} partie), par ÉLISE LEGROS.
Chronique*

*Dissertation universitaire. M^{lle}
Britt-Maria PALM : Les noms
wallons de la pomme de terre.
Dissertation présentée pour l'ob-
tention du titre de professeur de
français.*

*Académies. Élection en qualité de
membre de l'Académie royale de
langue et de littérature française
de Mr Maurice PINON, professeur
de philologie romane à l'Univer-
sité de l'État de Gand. Société.
Nomination d'un nouveau com-
ité directeur au Cercle Belge
de Linguistique.*

*Congrès. Manifestations-anniver-
saires - Almanachs et Périodiques.
Pédagogie régionaliste. - Théâtre
dialectal.*

*Folklore. Ouverture à Neuchâ-
teau d'un Musée de la Vie ar-
dennaise.*

L'INTERMÉDIAIRE DES GÉ-
NÉALOGISTES.

Revue trimestrielle n° 90 —
Novembre 1960.

*Exodes familiaux entre le pays
de Liège et la Rhénanie par HAN-
QUET.*

Parmi les régions appelées à
jouer un rôle modérateur, la
principauté ecclésiastique de Liège
occupe une place de premier
plan.

Le « Pays de Liège », s'étendant
le long de la Meuse et dans tout
l'Est de la Belgique. Pour ren-
forcer leur autorité les empe-
reurs établirent, au x^e siècle, ce
que l'on a appelé « l'Église Im-
périale ».

Cette orientation politique du
« Pays de Liège » ne se manifeste
pas uniquement sur le plan di-
plomatique ; elle se fit sentir
dans les facteurs économiques,
commerciaux, industriels et idéo-
logiques et agit aussi sur une par-
tie de la population.

C'est à la suite de cette orien-
tation que l'on vit tant d'exodes
familiaux entre les trois « villes-
sœurs » : Aix-la-Chapelle, Liège,
Maastricht au xv^e siècle — Les
« von Trier » viennent s'établir
à Liège. — Les « Hautenone » an-
cienne famille de brasseurs ver-
viétois s'établissent en Allemagne.

Cet exemple fut suivi par de nombreuses familles tant du côté rhénan que du côté wallon. *Chronique de nos provinces. Anvers.* Les Cels et les Fauconniers d'Arendonck. Le peintre Jean van Eyck serait-il né à Arendonck. — *Brabant.* Une descendance bruxelloise : d'Otto Vaenius à Henri Goffinet. — *Flandre occidentale.* Tablettes des Flandres. Liège. Les familles-souches d'Awans — *Limburg.* De kwartierstaten van de monniken van de abdij van Sint-Truiden.

LA REVUE NATIONALE.

N° 324 — octobre 1960.

Dans les pas de Barrès sur « La Colline inspirée », par Roger TOULON.

Où il est question de différentes anecdotes relatives aux personnages de romans tels : « Le major Thompson de Daninos. Quelques considérations sur la colline de Sion Vaudemont.

Bruges, séjour d'exil de Charles II par Marcel FRINGS. Les causes de cet exil. — Arrivée à Bruges. — Séjour à Bruges. — Quelques notes sur l'histoire de la Gilde de St-Sébastien au XVI^e s.

Luc Hommel, par Robert MENGET.

Hommage posthume rendu à ce grand écrivain belge.

Nos moulins à vent, par R. M. Quelques notes au sujet du moulin à vent de Fleurus qui servit de poste d'observation à Napoléon.

Quelques-uns de nos moulins. Le moulin d'Arc-Ambières. — Le moulin du « cat sauvage » à Ellezelles. — Le petit moulin de Croix ou pille à St-Sauveur. — Le moulin de Labaque à Saintes.

— Moulins à vent du « Meetjesland ». — Les moulins de Bokrijk. — Les moulins à vent de Tessenderlo. — Le « witte molen » de Saint Nicolas. — Le moulin à vent de Doel, sur l'Escaut.

N° 324 — Novembre 1960.

Quand Maeterlinck aura cent ans, par Pierre DESCAVES.

Courte biographie de Maurice Maeterlinck et commentaires de quelques-unes de ses œuvres.

M. de Froidecourt met la critique belge à la raison, par Robert MENGET.

Critique d'un long article de M. de Froidecourt publié dans « La Vie Wallonne » qui y parle des recherches entreprises pour éclaircir le mystère de la naissance de Charles De Coster.

Pour l'amour des moulins.

Jules Denvert et la protection des moulins à vent. — Septante moulins à Gand. — Les meuniers et leurs moulins. — Napoléon et le moulin de Hamme. — Les moulins, patrimoine artistique de la Belgique. — L'art du meunier. — Le mécanisme du moulin à vent. — Vocabulaire du moulin à vent. — Le moulin tragique de Clerle. — La poésie et la vie du moulin à vent. — Le « droit de vent » des Seigneurs.

— Laethem Saint-Martin et son vieux moulin. — Le moulin touché trois fois. — Moulbaix et ses moulins.

La mission historique de Jeanne d'Arc. — Un article inédit de Daniel Bors de l'Académie française.

Jeanne d'Arc, par Ernest GONNIZ.

Marie Gevers poétesse et romancière, par Jacques BELMANS.

Après avoir rappelé que Marie Gevers fut la première femme qui ait franchi le seuil de l'Académie en 1938, en qualité de membre, l'auteur nous donne une analyse de quelques uns des romans écrits par Marie Gevers. Dans ce même article sont insérées deux délicieuses petites poésies de Marie Gevers également.

Victor Kinon, poète chrétien, par Jacques BELMANS.

Ernest Bloch : Un compositeur américain de culture française, par Janine AUSSER.

SOCIÉTÉ BELGE D'ÉTUDES NAPOLÉONIENNES.

Bulletin n° 34. Novembre 1960.

Un matin à Austerlitz, par Carlo BRONNO.

Courte critique du film d'Abel Gance et récit de la visite que fit l'auteur au château des comtes de Kaminitz à Slavkov (Tchécoslovaquie). Description du site de la fameuse bataille et du rénotaphe érigé à la mémoire des soldats de toutes les nations combattantes qui moururent sur ce champ de bataille.

En marge du congrès international d'histoire napoléonienne à Cannes, par FLEURIOT DE LANGHE.

Un marin universais, conseiller nautique de Napoléon, par Albert DE BURBURE.

Il s'agit de l'universais Joseph-Angustin-François de Muskey.

Lettres du Général Lagrange sur sa mission dans les départements belges en 1803 (suite).

Notes. Les collections du Callou. — L'escadron des Flandres à Waterloo. — En écoutant parler Napoléon. — Belgique Miniature.

— Napoléon : l'héritage. — Un conseil législatif à Versailles. Napoléon et la défense d'Ostende. — Un nouveau centre d'études napoléoniennes.

LA VIE WALLONNE.

N° 291 — 3^e trimestre 1960.

La légende de l'origine de Charles De Coster au comment on écrit l'histoire, par Georges DE FROIDCOURT.

Dans cette remarquable étude, très minutieuse et très consciencieuse l'auteur réduit à néant, avec preuves à l'appui, la légende selon laquelle le père de Charles De Coster serait le comte Charles d'Argenteau.

Cet article très long qu'on lit d'un trait avec le plus grand intérêt, constitue à lui seul, ou à peu près, ce n° de la « Vie Wallonne ».

CAHIERS BRUXELLOIS.

Revue trimestrielle d'histoire urbaine. — Tome V, Fascicule II, avril-juin 1960.

Seigneurs fonciers bruxellois (suite et fin) par Philippe GONNIZ.

Une officine de potier à Bruxelles, par P. VAN GANSBEKE.

Située au n° 16 de la rue des Grands Carmes une officine de potier fut découverte fin 1958. L'auteur nous donne une description des lieux tels qu'ils les vit. Ensuite nous trouvons non seulement un inventaire des objets découverts mais encore une description minutieuse des dits objets. Cet article est en outre enrichi de quatre planches de photos reproduisant différents moules, tels : un ange, un fragment d'un cancan de revêtement des médailles, une vierge et l'Enfant, une joueuse de basse, etc.

Une affaire de substitution d'enfant à Bruxelles au XVIII^e siècle, par Armand DEROISY.

Chronique d'histoire urbaine, par Ph. GODDING.

Histoire de la ville d'Amersfoort, par Ph. GODDING.

L'ANTIQUAIRE. — LES CHercheurs de L'ENTRE SAMBRE ET MEUSE.

1^{re} année Novembre 1960 - N° 2.

Un soldat illustre de l'Entre-Sambre et Meuse du service de l'Espagne, par N. LEJONG.

Il s'agit en l'occurrence de Pierre Bosseau, né à Nismes le 8 janvier 1668, mort en Espagne le 18 juillet 1741 et dont l'auteur nous donne une courte biographie.

REVUES ÉTRANGÈRES

BEITRÄGE ZUR DEUTSCHEN VOLKS- UND ALBERTUMSKUNDE.

N° 4 — 1959.

REVISTA DE FOLCLOR.

N° 1-2 — anul V — Bucarest 1960.

Revue de folklore roumain éditée à Bucarest.

SMITHSONIAN INSTITUTION — BUREAU OF AMERICAN ETHNOLOGY.

Bulletin 177

Cette revue publie, en anglais, une étude très importante sur les investigations archéologiques en Guyane britannique. On trouve en supplément une riche

Les manufactures, fabriques et productions au pays de Walcourt, par René ADAM.

BULLETIN DES AMIS DE LA FORÊT DE SOIGNES.

N° 6 — Décembre 1960.

Pourquoi il faut respecter les arbres, par comte H. Carton de WIART.

Forêts et prairies par Paul COSSIGN.

Groenendael et excursion par le Vallon des Palissades et le Canton pittoresque, par Paul COSSIGN.

Lever de soleil en forêt, par SCHOUTEDEN-WÉRY.

La chute des feuilles par SCHOUTEDEN-WÉRY.

documentation photographique ainsi que de très nombreuses gravures.

BULLETIN FOLKLORIQUE D'ILE-DE-FRANCE.

avril-juin 1960 — n° 10.

Les trois colonies de Condé-sur-Vègre. Compte-rendu d'une conférence faite en 1926 par M. Pascal GUÉAIN.

Le parler ancien de Montagny-sainte-Félicité (Oise) par Raymond SABLIERE.

Quelques exemples de la parenté que montrent des timbres populaires au XVII^e et XVIII^e siècles avec certaines de nos mélodies folkloriques par Patrice COIRAULT.

ARTS ET TRADITIONS POPULAIRES.

Notice biographique sur Patrice Coiraault (1875-1959).

Costumes et pêches en Grande-Brière et au Lac de Grand-Lieu par Jacqueline BODIN.

Article très intéressant donnant un aperçu historique du lac de Grand-Lieu et ensuite les différents modes de pêche qu'on y pratique.

Le pain d'épices de Reims par René GANDILHON. Histoire de la fabrication du pain d'épices, qui remonte à l'antiquité. Bien documentée cette étude nous donne outre des recettes très anciennes pour fabriquer le pain d'épices, plusieurs gravures et dessins des formes utilisés anciennement.

Notes sur des feuilles d'information relatant des combats apparus dans le ciel (1575-1652) par Jean Pierre SEGUIN.

Récits de certains phénomènes observés dans le ciel parmi lesquels on trouve en grande partie des visions de combats singuliers.

NOTES ET MATÉRIAUX.

Les moules en terre émaillée en forme d'agneaux de Pâques en Alsace par Adolphe RIFF.

Une dynastie de peintres de tableaux-souvenirs à Marseille par Armand LUNEL.

A propos du devant d'autel de Vermenton au Musée d'Auxerre par Henri FORESTIER.

Dans des Cerceaux par Henri FORESTIER.

A propos du manuscrit de 1693 des contes de Perrault par Marie-Louise R. TENÈZE.

Médecine populaire des Iles St-Pierre et Miquelon par Anne C. STUBERT.

BULLETIN ANNUEL DU MUSÉE ET INSTITUT D'ETHNOGRAPHIE DE LA VILLE DE GENÈVE.

N° 2 — 1959.

Très beau bulletin enrichi de plusieurs planches.

Parures chinoises du Musée d'Ethnographie par L. NOUL.

Rapport d'activité en 1959.

Département de l'Afrique — Département de l'Amérique — Département de l'Asie — Département de l'Europe. — Département de l'Océanie. — Pour chacun de ces départements on donne la liste des objets inventoriés.

Du même Institut nous avons reçu :

Bulletin n° 18 — Septembre 1959.

Tiré à part traitant de « La Céramique Nazea du Musée d'Ethnographie de Genève ».

Les tables des numéros de l'année 1960 paraîtront en annexe avec le premier numéro de l'année 1961